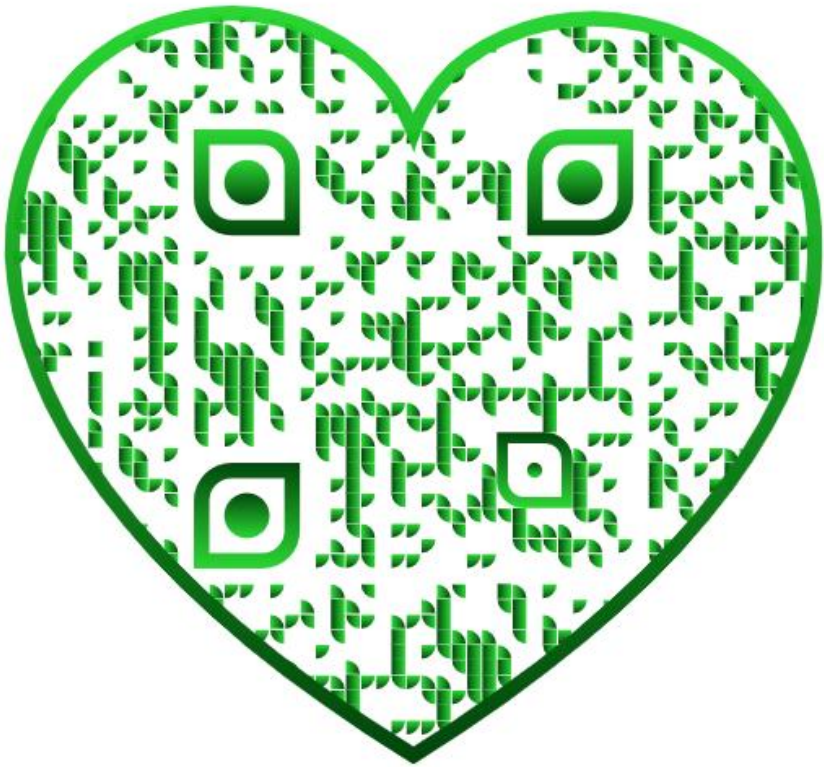
VAL BIANCO

AINSI, LE CŒUR SE GLACE

ORIGINAL kobo



VAL BIANCO
AINSI, LE CŒUR SE GLACE
ORIGINAL kobo

Val Bianco

Ainsi, le cœur se glace

A kobo ORIGINAL

À Nathalie,
sans toi, je serais encore Pénélope, à tisser un interminable roman…

Et à mes trois anges gardiens,
Christa Schoofs,
Yanick Doirin
et
Jean-Claude Bianco.
Vous me manquez.

« En douceur j'irai marcher derrière elle, pour être à portée de main, avec ma curiosité, pour la réconforter lorsqu'elle explosera de rage et pensera : "Je suis seule." »
Virginia Woolf, *Les Vagues*, 1931

TABLE DES MATIÈRES

Page de titre

Dédicace

Exergue

Prologue

- Chapitre 1
  - *Mardi 6 juin 2023*
- Chapitre 2
  - *Mercredi 7 juin 2023*
- Chapitre 3
  - *Jeudi 8 juin 2023*
- Chapitre 4
  - *Vendredi 9 juin 2023*
- Chapitre 5
  - *Week-end des 10 et 11 juin 2023*
- Chapitre 6
  - *Lundi 12 juin 2023*
- Chapitre 7
  - *Mardi 13 juin 2023*
- Chapitre 8
  - *Mercredi 14 juin 2023*
- Chapitre 9
  - *Jeudi 15 juin 2023*

Épilogue

Remerciements

Colophon

Afin de mieux servir la fiction, l'autrice admet et assume quelques libertés prises avec les dates des travaux sur les télécabines, avec les conditions météorologiques de certains jours évoqués, voire parfois avec la géographie des lieux. Merci à cette inextinguible liberté créatrice.

Prologue

Tout est sur le point de voler en éclats. Sophie le sent mais elle prend sur elle et donne le change. Elle marche la tête haute, main dans la main avec sa fille. Elles chantent. Quand il leur en donne l'occasion, elles sourient au grand frère qui, plus rapide, file devant sans les attendre.

C'est un bonheur fragile, suspendu.

L'équilibre de ce moment serait presque parfait, si ce n'était les regards sévères du garçon quand il se retourne vers elles. Le reste n'est que lumière et grâce malgré l'appréhension de Sophie, cette peur ancrée en elle de voir se rompre l'ordre des lieux.

Et c'est un sifflement de marmotte qui provoque la rupture. Une fraction de seconde passée à chercher des yeux l'animal suffit à tout compromettre, crée le déséquilibre. Sa chaussure roule sur un petit tas de cailloux qui aussitôt emportent sa jambe gauche en débandade, sur le côté. Un grand écart de plusieurs dizaines de centimètres. La petite main de l'enfant glisse de la sienne et, pour un instant d'éternité, Sophie se voit tomber dans le vide. En heurtant le sol, son genou droit arrête pourtant net la glissade. Elle est à vingt centimètres du bord. Beaucoup trop près. Elle sent son cœur buter et rebondir contre toutes les parois de son corps, une boule de flipper affolée qui bat au rythme de la terreur, de l'humiliation aussi, en mesures saccadées et fracassantes. Elle ferme alors les yeux pour refouler une violente nausée. Puis, nouveau regard vers le bas. En basculant, elle n'aurait fait que glisser sur une cinquantaine de mètres de terre et de poussière… Puis la forêt l'aurait rattrapée. Mais dans quel état ?

Broyée par son vertige, elle reste un temps pétrifiée. Puis lui parvient tout proche le rire joyeux de Camille. La petite n'a que six ans, elle doit penser que sa maman l'a fait exprès, pour l'amuser.

Sophie relève alors la tête vers son fils. Joseph, sept ans, s'est arrêté à quelques mètres de là. Il pose sur elle un regard froid et dur, lourd de jugement. *Sa mère n'est même pas fichue de tenir debout. Sa mère crève de peur à l'idée de marcher sur cette piste sans histoire*.

Elle essaie de s'apaiser un peu et de se dire que, malgré tout, elle ne s'en est pas si mal sortie. Elle se redresse, revient au centre du chemin et, frottant du bout des doigts, dépoussière ses chaussures et le bas de son pantalon blanchis par la chute. Elle doit faire bonne figure pour que sa fille ne perçoive rien de son angoisse latente. Il ne faut pas gâcher la journée des enfants, les laisser à leur innocence, à leur méconnaissance des possibles horreurs du monde. Ils les découvriront bien assez tôt. Sophie récupère la petite main de Camille et ensemble, reprenant de la voix leur comptine l'air de rien, elles se remettent en route. Elles n'aperçoivent déjà plus Joseph. Il est reparti en courant vers les autres, qui, loin devant, marchent à leur rythme. Elles pressent légèrement le pas, même si l'effort sera vain. Comme d'habitude, personne ne les attendra. Accélérer le rythme offre au moins l'avantage de raccourcir le temps du supplice, celui de la balade. Plus vite cette dernière sera terminée, plus tôt la jeune femme sera débarrassée de ses peurs, de ce sentiment, en elle, que tout ici pourrait basculer.

Cinq minutes plus tard, la piste marque un virage sec. Lorsque Sophie aperçoit cette courbe qui part sur leur droite, elle est immédiatement saisie d'une terreur irrationnelle qui la cloue au sol et stoppe son chant. Comme un foudroiement. C'est inexplicable. Implacable. Sophie « ressent quelque chose ». Quand elle est tombée enceinte de Joseph, ils lui ont tous servi leur discours sur l'instinct maternel. « Une mère sent des choses », disaient-ils. C'étaient surtout les femmes. Elles lui assuraient, avec cet air de révéler un secret ancestral, qu'elle aussi avait cela en elle. L'instinct maternel, cette fonction quasi animale des femmes qui enfantent. Que son jeune âge, pas tout à fait dix-huit ans quand elle est tombée enceinte, n'y changerait rien. Que cela poussait dans son ventre en même temps que l'enfant qui absorbait ses forces. D'ailleurs, rajoutaient ces femmes, même celles qui n'ont pas d'enfants ressentent ce lien avec les petits. Soi-disant. « Pour la survie de l'espèce, c'est plus fort que nous. »

Au moment où l'angoisse vient se nicher dans son ventre, à cet endroit même qui servit d'habitat primaire à ses deux enfants, Sophie

se dit que c'est peut-être maintenant que cela se déclenche enfin pour elle. Que se manifeste cet instinct dont elle se pensait dépourvue. Oui, ça doit être ça ! Mais que c'est douloureux et déchirant. Ce qu'elle ressent est horrible. C'est une fracture de l'âme. Elle lâche alors la main de Camille, concède un pas de plus, puis se fige totalement.

Elle devrait courir mais impossible d'avancer. Derrière ce virage, derrière cette épingle, elle devine et redoute le pire, le précipice.

Et elle se dit que Joseph est tombé. C'est irrationnel.

À cet instant de révélation maternelle, Sophie ne doute pas une seconde.

Elle sait.

Camille ne s'arrête pas, elle n'a rien senti de spécial. L'instinct fraternel, ça ne doit pas exister. Elle continue même de chanter. La petite n'a pas attendu non plus que l'adulte se ressaisisse, ni cherché à comprendre son comportement. Sans doute parce qu'elle en a l'habitude. Sa mère s'immobilise parfois, comme gelée sur place. Ça ne dure jamais. La gamine poursuit donc.

… forêt lointaine
On entend le coucou
Du haut de son grand chêne
Il répond au hibou
Coucou coucou
Coucou hibou coucou…

Et Camille disparaît à son tour derrière ce virage. Encore deux ou trois secondes à peine, puis cela se produit. Sophie entend la petite rompre la comptine et l'équilibre du monde en produisant un son effroyable. Ce petit siclement que seuls les enfants savent émettre. Tellement aigu. Strident. De la terreur à l'état brut.

C'est le déclenchement. Un tir de starter dans un stade d'athlétisme. Sophie démarre. Elle court, dérape, se rattrape, les paumes des deux mains à même le sol, égratignées elles aussi, comme son genou à travers le pantalon, tout à l'heure. La jeune femme sent les petits cailloux qui se sont incrustés sous sa peau, peut-être même des épines, comme une intrusion de la montagne en elle.

Avancer quand même, encore et vite, et cette fois-ci plus qu'aucune autre, espérer avoir tort. Trouver Camille et Joseph figés devant un renard, un putois, un crapaud, un lézard écrasé. Même un

ours, elle serait d'accord. Tout, plutôt que cette vision d'horreur au moment où elle entre dans la courbe et rejoint les enfants.

Camille se tient un peu gauchement à un mètre du bord. Elle essaie d'allonger son corps, pour mieux voir sans trop se mettre en danger. Étire comme elle peut ses petites jambes, son dos, jusqu'à son cou, pour gagner quelques centimètres vers son frère.

Joseph est suspendu dans le vide. Le Grand Vide. À cause de cette foutue falaise qui fracture soudain ce versant. Sophie l'avait bien dit aux autres qu'elle n'aimait pas ce tracé, qu'ils auraient dû en choisir un différent. Plus long peut-être, moins beau sûrement, mais plus sûr. Moins à-pic. Pour les enfants.

Ils avaient tous souri avec un air entendu. C'est à cela qu'elle pense en tout premier. À leur sourire commun. Celui qui disait : *Ne te cache pas derrière les enfants, tu cherches à nous priver de cette rando à cause de ton vertige ridicule. Grandis un peu. Sois adulte pour une fois dans ta vie et donne l'exemple aux enfants, plutôt.*

Et cette fois encore, elle avait cédé. De guerre et d'humiliation lasse.

Et Joseph est désormais là, comme un hameçon mal accroché, au bout d'une ligne vers les abysses, vers les enfers. Sous les yeux de sa petite sœur et de sa mère. À deux doigts de tomber.

Ils sont où les autres pour voir ça ? Qu'elle avait raison ? Qu'ils auraient dû l'écouter ? Qui pour l'aider ? Qui pour prendre les choses en main à sa place puisqu'elle en est incapable, puisqu'elle est trop faible, trop lâche, trop malade de peur ? Ils sont où, bon sang ?

Trop loin.

La vie de Joseph ne tient plus qu'à une sangle, celle de son sac à dos restée accrochée à une branche de ce petit arbre, un pin qui défie les lois de la nature en poussant presque à l'horizontale, au sommet de ce pan de falaise.

Là encore, Sophie sait. Elle comprend tout de suite que si elle s'approche, la partie meuble, tout au bord, va s'effriter. C'est un mélange de terre et de roche calcaire, tout en strates, sans doute fragilisé par le dégel de l'hiver et par la fonte des neiges. La nature bouge aux changements de saison. C'est dans l'ordre des choses. Et Sophie est trop lourde. Cinquante-sept kilos. Plus le sac à dos. En même temps qu'elle y pense, elle le dégage de ses épaules et le jette au sol. S'alléger ainsi n'a pourtant rien résolu. Si elle s'approche trop, le

terrain se dérobera pile sous la partie en pente jusqu'à l'arbre, celui qui retient Joseph. Et tout disparaîtra. Il faudrait qu'elle tienne la main de Camille et qu'elle envoie la petite, plus légère, quatorze kilos à la dernière pesée, essayer de saisir la main de son frère. Risquer de sacrifier sa fille…

D'un geste presque rageur, Sophie fait l'inverse. Elle attrape Camille dont le regard fait des allers-retours pleins d'espoir et de terreur entre sa mère et son frère, la prend par le col et la tire brutalement en arrière, vers elle, puis lui enjoint en hurlant d'aller se plaquer contre le talus, de l'autre côté de la piste. L'enfant la regarde désemparée, comme si l'ordre reçu défiait le bon sens. Comme si elle ne comprenait pas, non plus, pourquoi sa mère lui avait crié dessus. Pourtant, elle obéit. Camille obéit toujours. Le contraire de Joseph. La colère monte maintenant dans la gorge de Sophie. Qu'était-il allé faire au-delà de la piste ? Pourquoi se risquer si près du précipice ?

Mais aucun son ne sort. Elle croit presque sentir le goût du sang dans sa bouche. Peut-être qu'elle se mord les joues. La voix de Camille lui parvient sans l'atteindre totalement. On dirait la plainte d'un petit animal. Sophie ne réussit pas à canaliser son attention. Écouter, rassurer sa fille, parler à son fils, lui dire qu'elle va trouver une solution. Lui mentir ? Il le sentira si elle lui ment, il est tellement doué pour lire en elle. La gamine encore, sa voix suppliante en écho éploré derrière elle :

> — Il ne va pas mourir ? Maman ! Réponds-moi, maman… Joseph ne va pas tomber, dis ? Joseph ! Tu m'entends ? Joseph ? Maman !

La petite pleure maintenant. Sophie l'entend renifler, puis entre deux hoquets, lutter pour articuler d'autres mots, brisés par l'horreur de l'instant.

Joseph, lui, ne parle pas. Ne répond ni à sa sœur ni aux regards interdits de sa mère. Accusateurs aussi. Il peut lire dans ses yeux *À cause de toi, de TOI, je dois m'approcher du vide. À cause de toi, je crève de peur. Et je vais crever tout court à t'empêcher de mourir. Pourquoi, putain ? Pourquoi tu t'es approché si près du bord* ? Pourtant Sophie ne dit toujours rien. Elle est trop concentrée, happée par l'urgence et les premiers signes du malaise qui arrivent par vagues dans son corps. Elle doit se ressaisir, et vite, parce qu'elle sent venir les tremblements. Au niveau des clavicules et des genoux, dans les poignets aussi. Si elle

ne stoppe pas le processus, elle va s'évanouir entre ses deux gamins. Et qui alors pour aider Joseph ? Elle pense déjà à ce que diront les autres quand on découvrira le petit cadavre en bas de la falaise et la mère juste au-dessus, étalée, vaincue, inutile. Cette vision des autres la condamnant, la méprisant, lui sert d'électrochoc. Elle tend ses muscles, s'étire sur place, tente de décontracter ses chairs, ses membres, ses pensées. Reste la dualité. Il faut avancer pour sauver Joseph. Avancer, c'est mourir de peur et d'un seul regard vers le bas, être aspirée par le vide.

Sophie fait pourtant deux pas en avant. Et aussitôt, elle sent ses jambes qui flageolent, qui menacent de se dérober. Impossible d'ignorer la perte de force dans l'articulation des genoux, les engrenages qui bloquent, comme s'ils allaient lâcher, ne plus permettre à son squelette de la porter. Elle sent la gelée dans ses cuisses, le tremblement dans ses chevilles. Le refus d'avancer davantage. Elle est maintenant au même endroit que Camille plus tôt, à moins d'un mètre du départ de l'arbre, au début de la partie friable. Elle jette alors un regard désespéré à son fils.

Joseph ne bouge absolument pas. Il est tourné aux deux tiers vers la montagne, vers Sophie et Camille. Comme figé dans le ciel. Les bras en croix, tirés en arrière par le sac à dos. À peine cligne-t-il des yeux de temps à autre. Il regarde sa mère, sans peur. Froidement, une fois encore. Comme tout à l'heure quand elle a mis un genou à terre. Comme à chaque fois qu'elle ne s'est pas montrée à la hauteur. Sophie a la très claire impression qu'il la met au défi de le sauver. De s'avancer un peu plus près, si elle en trouve le courage, ou de risquer la peau de sa fille chérie pour le sauver lui, ce fils qu'elle ne sait pas aimer. Éclair de lucidité ou de folie ? Sophie se demande soudain s'il ne l'a pas fait exprès. Pour la provoquer. La ridiculiser aussi, qui sait ?
Mais maintenant que la démonstration est faite que ta mère est incapable de te sauver, on fait quoi Joseph ? On fait quoi ?

Ne rien lui dire. Ne pas effrayer davantage Camille qui, derrière, répète sa question comme une logorrhée :

— Il ne va pas mourir ? Dis, maman… Joseph ne va pas mourir ?

Sophie se retourne, cherche désespérément du secours. Qui sait, peut-être que les autres devant auraient entendu un bruit, auraient fait demi-tour ? Elle n'ose pas crier pour appeler, de peur que l'écho ne déclenche une catastrophe sous elle. D'un autre mouvement de tête,

elle fouille dans le sens de la descente, vers le virage, espérant voir arriver des randonneurs. Une cavalerie lourde qui tomberait à point, comme dans les films. Un miracle païen. Un hasard. N'importe quoi, n'importe qui.

Mais rien.

Ils sont seuls, tous les trois.

Personne devant.

Personne derrière.

Personne.

Juste un peu plus de vide.

Et plus un seul bruit.

Aucun sifflement de marmotte dans le massif autour, ni glapissement d'aigle au-dessus d'eux. Juste le son rocailleux des chaussures de Camille qui s'est tue mais qui désormais gratte le sol de la pointe des pieds, comme pour se donner une contenance et évacuer son angoisse. Sophie sent dans son dos que sa fille n'avance pas pour autant. Qu'elle reste plaquée contre la montagne. L'horreur de la scène et du danger que court son frère ont dû supplanter ce premier élan qui l'avait poussée à se rapprocher de lui. Ou c'est l'obéissance. Sophie ne peut vraiment pas se dédire et demander maintenant à Camille de revenir vers le bord. De lui faire confiance. De lui tenir la main et de se laisser aller à descendre de quelques dizaines de centimètres vers son aîné. Vers ce frère qui n'a jamais fait que la repousser, la bousculer, la chahuter, et parfois même la blesser. Six points de suture, un jour. Joseph l'hyperactif. Joseph le colérique. Joseph qui n'a d'yeux que pour son père. Mais il est où, là, son père ?

Sophie ne quitte pas son fils du regard, toujours pétrifiée. Toujours trop loin. N'arrive toujours pas à faire un pas de plus, ni à tendre la main.

C'est alors que cela se déclenche.

C'est alors que Joseph comprend qu'elle n'y arrivera pas et qu'il se met à hurler. À appeler sa mère plus fort qu'il ne l'a jamais fait.

— MAMAAAAAAN !

Le regard toujours noir pourtant, mais la voix brisée. Le corps tendu par l'angoisse, il sent ce qu'elle voit. La branche ne cède pas, non, c'est l'arbre qui ploie, se courbe. Dans quelques centimètres, il aura libéré la sangle.

Parce que c'est maintenant ou jamais, parce que les cris de Joseph

doivent cesser, Sophie se jette alors au sol, à plat ventre, et rampe dans un élan de vie pour tenter d'atteindre le tronc du petit résineux. Pour tenter elle ne sait quoi, mais quelque chose, pour qu'on ne puisse dire qu'elle n'a pas essayé.

La branche claque comme un fouet qui fend l'air quand elle s'allège enfin. Les cris de Joseph cessent en même temps que ses yeux se plantent dans ceux de sa mère. Une dernière fois, pour une fraction de seconde volée à l'éternité.

Avant de sombrer.

Avant que sa tête, emportée avec le reste de son corps d'enfant, ne soit avalée par le vide, par le gouffre, soudain si noir, Sophie tend les bras vers lui en hurlant, en aboyant furieusement la rage d'avoir échoué. Elle sent qu'elle va basculer à son tour, hoquette son vertige en petits cris suffoqués… Quand une main ferme la saisit par le bras. Ça fait mal. Puis, c'est le trou. La chute ? Est-ce qu'elle est morte ? Non… Son cœur tambourine encore, la vie s'obstine. Ses yeux cherchent une réponse dans le noir. Elle est aveugle. Puis une douleur aiguë, comme une pince qui lui serre le biceps gauche.

— Sophie ! Sophie, bon sang, réveille-toi ! Ça suffit, ton cirque la nuit, tu vas réveiller Camille, sérieux ! T'en as pas marre d'empêcher tout le monde de dormir ?

Quand la jeune femme revient à elle, et comme à chaque fois que le cauchemar vient hanter ses nuits, elle a besoin de quelques secondes pour effectuer son retour au monde. Elle cligne plusieurs fois des yeux puis découvre à ses côtés, dans le lit, une silhouette sculpturale, un Apollon à demi découvert, entortillé avec grâce et fureur dans la couette. Sa musculature fine mais saillante est éclairée par une lune presque pleine qui s'invite dans la chambre. Les volets de cette pièce ne sont jamais fermés, la raison lui revient : il ne veut pas. Même la nuit, il veut pouvoir deviner la courbe des montagnes derrière la mousseline de leurs rideaux.

Déjà, il lui relâche le bras, sans lui demander de quoi elle rêvait, ni chercher à la réconforter le moins du monde. Il se retourne, tire sur la couette et enfouit sa tête dans l'oreiller.

Le visage crispé et de moins en moins empathique de Raphaël a au moins eu l'avantage d'aider Sophie à se recaler dans leur lit, dans leur chambre, dans leur chalet en contrebas du hameau de Crête Côte sous Plagne 1800. Loin, bien loin de tout précipice.

Elle comprend les reproches de son mari. Il est vrai que Camille dort dans la chambre juste à côté de la leur. Elle espère tristement ne pas avoir réveillé sa fille. Puis, très vite, elle se demande si Joseph, lui aussi, est endormi.

En même temps qu'elle se remet en position fœtale en tournant à son tour le dos à Raphaël, Sophie débute ses exercices de respiration pour redompter le sommeil au plus vite. Inspiration longue, expiration longue. Plusieurs fois. Elle doit grappiller encore quelques heures de repos à la nuit. Le réveil n'affiche que trois heures vingt. Elle doit prendre des forces. Elle sait déjà qu'elle ira randonner vers Méribel à son réveil. Elle le fait toujours les lendemains de nuit suppliciée.

Mardi 6 juin 2023

Au petit matin, Raphaël ne fait aucun effort pour laisser dormir sa femme. Elle sent le poids et le souffle de la couette qu'il rejette sur le lit sans la retenir. L'entend buter d'un genou contre le vieux coffre en bois au bout de leur lit. Ce coffre appartenait à la grand-mère paternelle de Sophie, un de ses rares souvenirs de famille. Elle ne veut pas s'en séparer. Raphaël le déteste. Il tape ou se cogne dedans aussi souvent que possible pour marquer son aversion. Elle ne s'en formalise plus. Elle réussit également à ne pas sursauter lorsque, quelques secondes plus tard, il claque la porte de leur chambre en sortant. Elle s'y attendait. Sa punition pour l'avoir réveillé cette nuit.

Depuis son lit, elle va écouter s'éveiller le chalet. Entendre les bruits de la douche. Raphaël en premier, puis Camille qu'il sera allé secouer. Cette obstination à résister aux injonctions répétées de son réveil est sans doute une marque de ses seize ans. Raphaël est très doux et patient avec elle. Il passe toujours dans sa chambre sans la brusquer, même s'il doit s'y reprendre à plusieurs fois. Il égraine simplement le temps et décompte les minutes qu'il lui reste avant de rater le bus qui la conduit tous les matins à son lycée, à Moutiers.

Raphaël, lui, ne descend pas vers la vallée mais monte vers les stations de La Plagne. Il dirige là-haut un gros chantier. *Trop gros*, se dit souvent Sophie, tant cela génère en lui des poussées de stress. Elles sont d'ailleurs de plus en plus fréquentes. Elle n'avait jamais vu Raphaël dans un tel état, si vulnérable soudain. Pourtant, elle le sent aussi se gonfler de fierté au fur et à mesure que le chantier progresse. La Plagne sera bientôt, et grâce à lui, dotée d'une nouvelle superbe télécabine. Enfin, elle imagine qu'elle le sera. Jamais elle n'y mettra un orteil. Jamais elle ne montera dans ces cabines de malheur qui

relient là-haut les stations, les villages et les sommets. Qui surtout suspendent les hommes à plusieurs dizaines de mètres de hauteur au-dessus des roches.

La Nespresso crachote ses premières notes de la matinée. La porte du frigo va encore grincer trois fois. Celle du lave-vaisselle deux fois. Puis Sophie entendra claquer la porte d'entrée. Raphaël et Camille la passent toujours ensemble, le père déposant la fille à l'arrêt de bus, là où se séparent leurs chemins. Ce n'est qu'une fois le bruit de moteur du Mitsubishi hors de portée que Sophie posera un pied hors du lit.

Pas d'urgence pour elle. Aucun travail régulier. Uniquement des emplois ponctuels. Elle est interprète et chargée d'accueil dans les stations. Le plus souvent, elle s'occupe des touristes allemands et autrichiens dans les offices du tourisme ou les hôtels, principalement l'hiver, pour s'occuper un peu l'esprit. Plus rarement le printemps et l'été. Le nombre de touristes étrangers fond généralement avec la neige, on a alors moins besoin d'elle. Raphaël, lui, a un métier sérieux et stable. Il est ingénieur en génie mécanique et mécatronique. À lui seul, il ramène un salaire qui leur a permis de rembourser très vite, dès les premières années, les traites du chalet, puis aujourd'hui de vivre confortablement. Sa belle-mère dit d'eux qu'« ils sont bien assis », pour souligner la prospérité enviable de leur foyer. Cette vieille bique le répète en boucle à qui veut l'entendre, et toujours pour souligner que c'est à Raphaël seul qu'en revient le mérite. À Sophie, on ne doit rien. Rien d'autre que les problèmes, euphémisme pour évoquer, en le lui imputant le malheur de leur vie.

Nouvelle tournée pour la Nespresso. La jeune femme se prépare un café moins corsé que celui de son mari, plus allongé, comme celui de leur fille. Elle le boit ensuite généralement debout, derrière la baie vitrée de la cuisine. Depuis quelques jours cependant, elle s'approche de cette fenêtre avec retenue et appréhension. Jeudi dernier, juste après le départ de Raphaël et de Camille, elle allait sortir du lit quand elle a entendu des pas dehors. Dans leur cour. Tout près de la fenêtre de sa chambre, cette pièce aux volets toujours ouverts. Elle est restée pétrifiée sous les draps de longues minutes parce que les pas semblaient être ceux de quelqu'un à l'affût, d'un malfrat en quête de brèche pour entrer. Sinon, pourquoi ne pas sonner ? Sophie dormait en tee-shirt et culotte, et n'a pas osé quitter son lit, pas voulu prendre le risque de se retrouver ainsi exposée face à face avec un inconnu de

l'autre côté de sa fenêtre. Les pas ont semblé un temps s'éloigner puis sont revenus. Le rôdeur avait dû faire le tour du chalet. Ce n'est qu'après une demi-heure de silence total que, la boule au ventre, elle a osé se lever. Une inspection des environs depuis chaque fenêtre du chalet n'a abouti qu'au spectacle de sa solitude. Sophie est cependant restée cloîtrée chez elle jusqu'au retour de Raphaël, en fin d'après-midi.

Tout a l'air tranquille ce matin. Rien à signaler derrière la baie vitrée si ce n'est le spectacle habituel du sommet du mont Saint-Jacques qui constitue son seul horizon. Selon les matins, il est dégagé, nuageux, enneigé, vert printemps, jaune sécheresse, ou absent, « englouti par Mister Brume », comme dit Camille. Aujourd'hui, c'est grand soleil. Même si le calendrier du frigo affiche la date du 6 juin, le printemps n'a pas fini de confisquer toute sa neige au Saint-Jacques et son relief brille un peu, au sommet. C'est éblouissant, ça pique un peu les yeux. Sophie ne va pas traîner de toute façon. Juste faire la tournée des chambres pour les aérer un quart d'heure, le temps de sa douche. Puis, elle prendra son sac à dos suspendu à la patère de l'entrée, y jettera quelques barres de céréales, un ou deux fruits, des abricots séchés, fermera le chalet et montera dans son Jeep, un Renegade bleu nuit qui, à force d'écumer les chemins et les pistes, tire la plupart du temps plus sur un marron poussière boue. Avec lui, Sophie prendra encore une fois la direction du parc naturel du plan de Tueda, à la sortie de Méribel-Mottaret, à quelque cinquante-trois kilomètres et une heure quinze de route de chez eux.

Mais il reste encore à ouvrir les fenêtres des chambres pour les aérer. Inutile de baisser les moustiquaires, ce n'est pas encore la saison. Comme toujours, la chambre de Camille offre le spectacle d'un parfait chaos. Celle de Joseph est, quant à elle, rangée à la perfection, avec des symétries de jeux, de linge et de livres comme des lignes tirées au cordeau.

*

Il n'est pas encore tout à fait dix heures lorsqu'elle coupe le moteur de son Jeep. À peine a-t-elle entrouvert la portière qu'elle entend le Doron des Allues. Il est rugissant, fracassant. Gonflé comme le sont les rivières qui vomissent l'hiver tout au long du printemps. Un bouillon hurlant. Comme à son habitude, Sophie vient de se garer aussi loin

que possible de la rivière. Elle prend en effet toujours bien garde de ne pas se rapprocher de l'endroit où Raphaël avait posé leur voiture ce 15 juin 2013, tout près du pont qui traverse vers les ruches.

Le parking à l'entrée de la réserve offrait un nombre conséquent de places, mais peu importait les disponibilités sur les premières rangées, Raphaël tenait toujours à stationner leur voiture le plus loin possible de la grande arche qui marquait le début piéton de la réserve naturelle.

Tu te souviens, Joseph ? Ton père, lui, n'aurait jamais choisi cet emplacement, n'est-ce pas ? Il disait que les touristes s'agglutinaient toujours près de l'entrée pour s'y photographier. Que la voiture avait toutes les chances d'être rayée si on se garait trop près de l'arche. Et toi, comme si tu comprenais quoi que ce fut à l'importance d'une carrosserie, tu lui donnais raison. Pour tout et pour rien. Du moment que ce n'était pas mon camp que tu choisissais.

Depuis que Sophie revient au plan de Tueda seule, elle se gare donc toujours au plus près de l'entrée. Au plus près du panneau qui présente le plan des sentiers de la réserve avec, tout contre, l'oiseau en bois sculpté, autre source d'attroupements et d'attraction à selfies. Elle n'a jamais avoué systématiquement braver la règle d'or, mais elle espère secrètement que Raphaël ressent comme une mystérieuse crispation à l'estomac quand elle coupe le moteur. Comme un sortilège vaudou. Parce qu'elle lui en veut de ne jamais revenir ici, d'avoir abandonné le besoin de comprendre et avec lui, d'avoir abandonné la faute à sa femme. Une rayure sur le Jeep est pourtant devenue le cadet des soucis de son mari depuis que c'est leur fils que le destin a rayé de leur livret de famille. Même si ce n'est pas tout à fait exact et que Joseph y figure toujours.

De toute façon, Sophie ne pourrait pas se garer à la même place que ce jour-là. Non pas par superstition mais pour limiter le supplice, ce malaise qui comme toujours s'est immiscé en elle dès la traversée de Méribel-Mottaret.

En traversant le village, tu as hurlé pour qu'on s'arrête aux toilettes publiques. Ton père t'a fait taire d'un mot : « NON ». Et tu n'as plus rien dit. Moi, je savais que tu détestais faire pipi debout, « comme un homme », disait papa. Je savais que faire pipi contre un arbre plus loin dans la forêt te demanderait plus de courage que d'affronter un loup dans les bois. Dans l'idée que tu t'en faisais tout du moins. Mais ton père voulait, je crois,

t'endurcir et te faire grandir plus vite. Et toi, tu voulais sans cesse lui plaire. Donc, tu n'as pas insisté. Et puis, il ne fallait surtout pas passer pour une pisseuse comme ta sœur. Ou, pire encore, comme ta mère. Alors tu as dû te retenir une bonne demi-heure de plus, au moins. Est-ce à ce moment-là que c'est arrivé ? Est-ce que tout aurait été différent si tu avais pu te soulager aux toilettes publiques proches de l'office du tourisme ? Tout serait de la faute de Raphaël alors… Pas de la mienne. Plus de la mienne. Même si au père, tout est toujours pardonné, n'est-ce pas ? Toi le premier, tu lui pardonnais tout.

En atteignant la fin du cul-de-sac après la traversée de Méribel-Mottaret, de venir se garer exactement au même endroit que ce samedi-là, ce serait donc, et sans préliminaires, déjà ouvrir en grand la boîte de Pandore. Ce n'est pas que Sophie désire oublier le moindre des rouages qui ont conduit au drame, mais elle espère, en les tenant à distance raisonnable, rester la plus objective possible. Tous les moments d'humiliation qui avaient accompagné ce début de matinée ne détenaient rien de la clé des évènements qui suivirent, alors à quoi bon se souvenir de la tête de Raphaël dans la voiture quand, en pénétrant dans le parking, il avait aperçu la Peugeot familiale de leurs amis déjà garée. Se souvenir de son regard quand il avait tourné les yeux vers elle en haussant les sourcils pour lui signifier en silence « tu vois, je t'avais bien dit qu'on serait les derniers ». Préférant ne pas affronter son mari, Sophie avait détourné les yeux pour, droit devant elle, visualiser la tête à l'humeur froissée de Mathilde, *Madame Parfaite*, qui avait aligné sa petite famille en rang d'oignons à côté de leur grande et belle voiture, une Tepee sept places « parce que la famille pourrait encore s'agrandir ». Sophie se sentait sans cesse au bord du burn-out avec deux gosses, alors comment Mathilde pouvait-elle concevoir sans ciller en accueillir un hypothétique cinquième ?
Les quatre déjà nés (et il n'y en aurait finalement jamais davantage) avaient cette allure martiale que provoquait leur mère en frappant simplement d'un coup sec dans ses mains. Une pose sans nul doute pour qu'en arrivant, on ne manque pas de remarquer qu'eux, au contraire des Neuville, étaient à l'heure et prêts à partir. Sophie se disait souvent que les Solignac n'étaient venus au monde qu'à dessein de faire pâlir sa propre famille de la comparaison. Elle ne parvenait jamais à être à l'heure en n'ayant à préparer que deux gamins de six et sept ans. Mathilde avait-elle besoin d'en rajouter en la regardant avec

toute cette condescendance ? À chaque fois que les deux familles effectuaient des sorties ensemble, Sophie se disait que François, sans doute, aidait bien davantage sa femme que ne le faisait Raphaël avec elle. Mais jamais elle n'avait osé poser la question.

Ils avaient déjà reporté par deux fois cette journée de randonnée pique-nique. Le mois de mai 2013 avait été exécrable et les dates des 1er et 8 mai envisagées dans un premier temps, vite annulées. Le 1er, un mercredi, avait effectivement été hivernal et si les prévisions du 8 avaient semblé acceptables à Raphaël parce que sans pluie, l'idée d'exposer sa descendance à des températures plus automnales que de saison, soleil ou pas, avait provoqué le veto de Mathilde. Raphaël avait tenté de négocier une balade plus tardive avec un départ en fin de matinée, Sophie se souvenait d'avoir souri à l'entendre batailler au téléphone avec la femme de son ami d'enfance. Mais Mathilde était tenace. Il aurait sans mal réussi à faire plier François, mais Mathilde était devenue toute puissante en épousant ce jeune héritier de la bourgeoisie lyonnaise.

Je suis sûre que tu le voyais, Joseph, je rentrais la tête dans les épaules à chaque fois que nos familles se réunissaient pour passer une journée ensemble. Je suis même sûre que le spectacle de ta mère ratatinée et sur la défensive à chaque fois que Mathilde ouvrait la bouche te réjouissait. Ce n'était pas de ta faute. Les enfants sont souvent cruels.

Ces journées de réunion familiale étaient un rituel sacré aux yeux des deux amis. Raphaël et François skiaient régulièrement ensemble, ils faisaient aussi du VTT tous les deux, mais, comme pour sceller leur amitié, ils tenaient autant l'un que l'autre à ce que leurs familles partagent quelques journées de balades avec leurs sacro-saints pique-niques. Ils semblaient vouloir forger des liens entre leurs enfants comme ceux qu'ils avaient noués eux-mêmes quand ils étaient encore gamins, au moment des vacances scolaires que la famille lyonnaise de François passait régulièrement dans son luxueux chalet du village de Plagne Soleil. Mais ce n'était jamais avec François que devait négocier Raphaël pour organiser ces journées, et de voir son mari réduit à la plus désarmante des impuissances alors qu'il tentait de convaincre Mathilde de sortir ses quatre gamins, un 8 mai, en dessous de quinze degrés, de l'entendre insister vainement pendant plus de dix minutes à tenter de retourner l'indomptable, avait été pour Sophie un moment savoureux. Pour elle qui, dans son foyer, devait toujours céder aux

décisions de son mari.

Un peu plus d'un mois plus tard, on allait bien regretter tous les deux que ton père n'ait pas réussi à faire flancher cette peste, n'est-ce pas ? Parce que forcément, Mathilde avait tenu bon. Comme toujours. Tu te souviens comme elle faisait filer droit ses enfants ? Ça t'amusait tellement de les voir obtempérer comme de petits soldats à la moindre injonction. Tu roulais de gros yeux vers eux dès qu'ils renonçaient à un écart, à une bêtise infime, juste parce que Mathilde avait émis le demi-son d'un reproche. Si, pire, c'était une mise en garde, ils décampaient les oreilles basses. Je ne crois pas que tu aurais pu t'entendre avec eux, que tu aurais pu concilier ton audace avec leur docilité bourgeoise. Les jumeaux, Valentin et Lucie, avaient un an de plus que toi. Tu étais bien plus petit en taille, sec comme un pied de vigne, mais tu avais tellement plus d'aplomb qu'eux. Tu ignorais totalement l'aîné, Mathieu. Ses douze ans en faisaient pour toi un ancêtre. Tu n'avais d'égards que pour Clara. La gentille Clara, qui, malgré ses dix ans, se comportait avec toi armée de toute la patience et la bienveillance de la petite femme parfaite qu'elle deviendra sans doute.

Au fur et à mesure des bulletins météo, ils avaient fini par se mettre d'accord pour le samedi 15 juin. Leur traditionnelle première sortie de printemps allait finalement pouvoir se dérouler un mois plus tard que dans leurs habitudes, après que le mois de mai eut battu des records de fraîcheur et de précipitations dans toute la France. Jamais ils ne l'avaient faite aussi tard. L'honneur restait cependant sauf puisque c'était encore malgré tout avant l'arrivée des touristes. À cette date, si l'on croisait des étrangers, ce n'étaient que des retraités et les autres promeneurs étaient la plupart du temps des Savoyards.

Sophie continue de penser que le destin dramatique de sa famille avait tenu à ce fichu retour en grâce de l'hiver, tout comme à l'entêtement de Mathilde à refuser d'enrhumer ses enfants. Un simple rhume, bon sang… Ses gamins s'en seraient remis en moins d'une semaine ! Qu'était-ce en comparaison de ce qui était arrivé à Joseph ?

Après coup, qui, pour autant, aurait osé reprocher ouvertement à Mathilde d'avoir tout provoqué ? Certainement pas Raphaël. Ni personne d'autre.

Le 15 juin 2013 donc, le moteur à peine coupé, Raphaël avait sauté de la voiture pour aller saluer ses amis. À sa façon de prendre François dans ses bras, on aurait pu croire que les deux hommes ne s'étaient pas vus depuis des mois alors qu'ils avaient skié ensemble

tout l'hiver.

François et Raphaël ne s'étaient pas rencontrés sur les bancs de l'école. Le jeune Solignac avait fait toute sa scolarité dans le secteur privé à Lyon, puis à Paris pour le supérieur. Les deux amis s'étaient en fait et concrètement rencontrés à l'âge de douze ans, en chutant l'un sur l'autre au croisement de deux pistes des stations de La Plagne, au bas de la Grande Rochette. C'est du moins la légende dont ils font le récit émouvant à chaque fois que l'occasion se présente d'évoquer leur enfance.

Le chalet de vacances de la famille Solignac a été vendu depuis, mais François a fait construire sa propre maison et est venu s'installer dans la montée de La Plagne peu de temps après son mariage avec Mathilde. Ces deux-là s'étaient rencontrés lors d'une fête de nantis à laquelle Mathilde avait réussi à se faire inviter, comme souvent, à force d'insistance et de culot. La maison de la famille Solignac se trouvait à Plagne Soleil, comme le chalet jadis des parents, mais plus éloignée de ceux que François appelait « les touristes » parce qu'il les jugeait trop bruyants et trop exubérants. François s'était précisément habitué à ne plus se considérer lui-même comme un touriste, à la façon de tous ces notables qui pensaient que plusieurs décennies de vacances leur donnaient un pédigrée local. Sophie souhaiterait tellement voir la tête de François entendant des « locaux pure laine » parler de lui. Sa consolation était de savoir que Mathilde, qui était née ici, à Montalbert, ne pouvait nourrir la plus petite illusion sur la façon dont son mari était perçu par les gens du cru. Son orgueil lui faisait cependant peut-être croire que de l'avoir épousée attirait à François un peu d'indulgence. Rien pourtant ne pouvait acheter à un « étranger » le statut de local s'il n'avait pas poussé son premier cri en Tarentaise, dans une des communes de Mâcot-La-Plagne. Sophie en savait quelque chose, elle qui resterait à jamais une pièce rapportée, parce qu'elle était née et avait grandi à Berlin avant d'arriver à La Plagne à l'âge de treize ans.

Une fois les embrassades avec François passées et l'accolade de bons amis avec Mathilde distribuée, Raphaël avait méthodiquement ébouriffé la tête des quatre enfants du couple, faisant rire aux éclats chacun des petits parfaits pendant que Mathilde fronçait les sourcils et se retenait avec grand mal de recoiffer ses gosses. À quelques mètres de là, Sophie avait, seule, extirpé leurs propres enfants de la voiture,

puis sorti du coffre les sacs à dos de tout le monde. Le petit rose Minnie de Camille, celui flambant neuf vert kaki de Raphaël, et le sien, un vieux Millet sans accroc mais dont tout le charme s'était envolé après que Joseph eut testé sur lui une expérience majeure, celle de voir à quel point les marqueurs noirs et verts de son père étaient indélébiles. Le sac était désormais réduit à sa plus simple fonction de porte-bouteilles et pansements, un léger côté grunge en prime. Mathilde simulait toujours à sa vue une profonde stupeur, façon « Non ? Comment peux-tu encore l'utiliser ? ». Si le reproche était prononcé à voix haute, Sophie avait trouvé la parade en affirmant qu'elle tenait trop à ce sac, témoin désormais des premiers élans artistiques de son fils. Alors seulement, Mathilde détendait les traits de son visage de garce à frange, pour redevenir une mère qui « ne comprenait que trop cet attachement aux moindres expériences de nos gosses ». Foutaises. Et même si elle ne se l'avouait pas totalement, sans doute que Sophie ne gardait ce sac à dos que pour choquer Mathilde. Joseph, lui, n'avait pas de sac. Il refusait tout net d'avoir à porter quoi que ce soit. Toutes ses affaires étaient dans les sacs de ses parents et à l'envi, il venait les harceler l'un ou l'autre, leur abandonnant un vêtement, se déchargeant d'un fossile ou réclamant à boire, cela tout au long de la randonnée. Sans que le hasard n'y joue le moindre rôle, force était de constater que des deux parents, sa mère était celle que Joseph préférait solliciter ou plutôt préférait déranger.

Ce jour-là, Raphaël était revenu vers leur voiture pour « activer » Sophie. Il commençait à être tard, ils allaient pique-niquer à plus de treize heures ! Les enfants allaient avoir faim, devenir intenables…

Elle avait obtempéré sans rien dire, puis déposé une bise rapide sur les joues de chaque Solignac. En route donc ! Mais au moment où elle prenait, comme on l'y avait encouragée, la direction du départ piéton, tirant avec une médiocre autorité sur le bras de Joseph pour le mettre sur la voie, Mathilde s'était mise à hurler, indignée :

— PHOTO ! Il faut faire la photo des enfants avant le départ !

Quel affront n'avais-je pas commis en partant sans y penser, n'est-ce pas ? Et quel sourire complice on a échangé pour une fois, toi et moi, quand Mathilde a finalement décidé que cette année, la photo se prendrait sous l'arche, à l'entrée de la réserve, plutôt que sur l'un des ponts traversant le Doron comme les années précédentes ! Je pense que tu y as vu une petite vengeance céleste, une punition pour ton père qui t'avait refusé

l'arrêt aux toilettes quelques minutes plus tôt.

Le rituel photographique consommé, le début de la balade s'était déroulé comme toujours, avec la lenteur enthousiaste des retrouvailles. Les enfants se parlaient à voix basse pour se confier quelques secrets de gosses, même Mathieu accordait une oreille bienveillante aux bavardages des plus petits. Camille, elle, arrivait encore à suivre le rythme et papillonnait des uns aux autres. Les deux hommes, épaule contre épaule, parlaient déjà boulot, d'ingénieur à chef d'entreprise, et les deux femmes, côte à côte, s'ignoraient royalement.

Les premiers cinq cents mètres du chemin conduisaient au lac de Tueda. Tout le monde s'y attendait et pourtant, dès qu'ils l'apercevraient, ils allaient tous pousser de petites exclamations pour saluer la beauté du site. Cela faisait partie des rituels de cette sortie. Il faudrait ensuite convaincre les enfants de ne pas aller sur les pontons et de rester sur le chemin qui faisait le tour du lac. De ne pas traîner parce que la promenade était encore longue. De ne pas crier pour ne pas déranger les gens venus ici pour lire ou pour pêcher. De ne pas être des enfants, en somme.

Toi, je savais que tu allais immanquablement défier l'autorité de Mathilde en allant consciencieusement sauter sur chacun des pontons devant lesquels nous allions passer. Tu allais même t'asseoir au bord en riant des cris d'orfraie de Mathilde. Faire semblant de pêcher en vérifiant que ton père te voyait bien faire. Après t'être assuré qu'aucun pêcheur n'était trop près pour t'engueuler, jeter un caillou ou deux en défiant les enfants Solignac de t'imiter. Valentin était ta cible de prédilection. Parfois, à force de moqueries, il te cédait. Et immanquablement, cette concession faite pour te battre à ton propre jeu le faisait punir sur-le-champ par sa mère. À ce moment seulement, le fautif comprenait que tu t'étais joué de lui et que ton seul but depuis le premier caillou lancé avait été de lui obtenir cette punition. Ce jour-là, il avait écopé d'un mois d'interdiction de jouer à Rayman *sur leur PS3. Je crois que je t'aurais sans doute poussé dans le lac si j'avais été un des rejetons Solignac.*

Ce samedi-là, ton piège s'est cependant refermé sur toi. Revenant d'on ne sait où, un pêcheur qui avait laissé sa ligne sur le ponton t'a barré la route au moment où tu t'apprêtais à revenir vers nous. Le gars avait l'air tout droit sorti d'un scénario d'épouvante. Gigantesque, l'âme sombre, habillé d'une vieille combinaison de paysan marbrée de coulées terreuses

un peu ocre. Une casquette bleue sale vissée sur le crâne lui cachait la moitié du visage, plongeant dans une ombre inquiétante tout ce qui se trouvait au-dessus de sa bouche, elle-même fermée par un rictus silencieux et menaçant. En le regardant, j'ai aussitôt pensé au tueur psychopathe de Haute Tension*, le film d'horreur avec Cécile de France que je n'ai jamais réussi à regarder en entier. Toi, tu t'es statufié en voyant ce géant. Ses pas vers toi, lourds, écrasés sur le ponton au point qu'on en avait vu les planches bouger, semblaient établir le décompte de la raclée que tu allais prendre pour avoir fait fuir son poisson. Nous étions à une trentaine de mètres plus loin, attroupés sur le chemin qui fait le tour du lac. Valentin nous avait rejoints malgré la colère de sa mère et je me souviens m'être dit qu'il devait forcément se réjouir de voir que ta chance avait tourné, qu'il était sur le point d'être vengé. Nous étions tous sur pause, tournés vers toi, suspendus à la suite des évènements. Aucun d'entre nous n'a esquissé un geste dans ta direction ni rien osé dire. Comme si nous t'avions tous, à ce moment-là déjà, abandonné à ton sort.*

Mais le colosse n'a rien fait. Pas de grosse raclée, pas de lancer de gosse à la flotte, pas de morale sifflée en menaces furibondes. Rien de ce que sa stature et son allure nous avaient fait redouter à tous. À toi sans doute plus qu'à n'importe lequel d'entre nous. Le géant sale a juste grogné un « dégage » qui doit encore te hanter, où que tu sois. Tu as déguerpi comme un lapin de garenne. Et notre groupe à peine rejoint, tu as recommencé à faire le fier. J'ai jeté un coup d'œil rapide pour vérifier que de peur, tu n'aies pas fait pipi sur toi comme tu te retenais toujours. Mais tout allait bien, en apparence du moins. C'était pourtant sans doute le premier signe de ta descente aux enfers. Et de la nôtre avec.

Je repense très souvent à ce pêcheur. Je le guette même à chaque fois que je reviens ici. Il m'est arrivé de le revoir au cours des deux ou trois années qui ont suivi, mais à chaque fois, il m'a manqué le courage d'aller lui parler. Ne me juge pas. Qu'aurais-je pu lui dire ou lui demander ? Qu'aurait-il pu savoir de plus que nous tous ? Malgré tout, je lui ai quand même un temps mis la gendarme Chassaing au train, tu sais. Mais chou blanc. Chassaing a fait son enquête pour mieux me renvoyer à la figure la médiocrité de mes soupçons, parce que ce colosse, vois-tu, est soi-disant « quelqu'un de remarquable. Un atout pour la communauté. Un exploitant forestier qui alimente à lui seul une grande partie des poêles à bois de la région ». Sûr que ça ne sautait pas aux yeux, ce jour-là, que le gars était du genre à nous réchauffer. Toi en tout cas, l'espace de quelques

interminables secondes, il t'avait bien refroidi l'humeur. Et la nôtre avec. Ce coup de froid aurait dû nous rendre plus méfiants, plus vigilants. Mais comment aurions-nous pu savoir ce qui nous attendait, n'est-ce pas ?

Après avoir jeté un ultime regard en arrière pour s'assurer peut-être qu'ils laissaient bien le pêcheur effrayant derrière eux, ils avaient tous quitté les abords du lac en entendant, comme chaque année, François et Raphaël se promettre de revenir un jour s'y poser en amateurs, avec location de cannes au restaurant du lac pour pêcher à la mouche. Ils ne l'avaient encore jamais fait et ils ne le feraient sans doute jamais. Ces deux-là passaient leur vie à toute vitesse, en ski l'hiver, en VTT l'été, alors rester toute une journée au bord de l'eau à lancer des lignes pour une truite et deux carpes ?

Trois cents mètres après le lac, le groupe attrapait un sentier sur leur gauche et alors seulement débutait l'ascension.

Au moment où, dix ans plus tard, Sophie attaque à nouveau ce sentier, elle se réjouit comme à chaque fois depuis ce 15 juin 2013 de ne plus avoir à caler son rythme sur celui de quelqu'un d'autre. Que cela soit sur la lenteur de la petite Camille (qui aujourd'hui la laisserait sur place) ou sur les Solignac qui, avec Raphaël et Joseph, partaient toujours comme si quelqu'un avait activé un chronomètre après une ligne de départ invisible sur le sentier. La séparation – Sophie la pensait plutôt en termes d'abandon – ne survenait cependant jamais tout de suite.

Ce jour-là, comme à leur habitude, ils débutèrent en effet la montée tous ensemble, comme un essaim solidaire, au même rythme. Ils reconnurent et saluèrent joyeusement l'odeur persistante de résine qui marquait l'omniprésence de pins cembro sur la montagne, même si le chemin était encore à cet endroit en plein soleil. Personne pourtant ne regretta l'ombre. Après un mois de mai hivernal et trempé, les températures avaient commencé elles aussi leur ascension, mais pas au point de dégager cette chaleur d'altitude parfois déjà possible en juin. Il devait faire autour de dix-sept degrés quand ils firent leurs premiers efforts pour atteindre en dix minutes le chalet du Plan. Chacun savait que les choses sérieuses débutaient une fois ce premier repère passé. Et chacun savait qu'au-delà de ce point, la solidarité de façade volerait en éclats. Ils avaient tenu un kilomètre cinq depuis le parking. C'était le maximum de ce que Camille et sa mère passaient en général en compagnie des autres. Ensuite… Ensuite, ça montait sévèrement. Plus

question alors de paresser avec les lanternes rouges, plus question de faire semblant d'en baver ou de ne pas remarquer que la petite dernière s'écoutait un peu trop à soupirer et à traîner des pieds. Désormais, ce serait chacun pour soi.

« On se retrouve plus tard là-haut. Près du Doron. Pour le pique-nique. » Ils disaient toujours ça, « On se retrouve plus tard », dès que leur longue équipée commençait à s'étirer sur la piste. Et à partir de ce top départ donné aux velléités de vitesse de chacun, cela ne prenait que quelques minutes pour que mère et fille se retrouvent sérieusement à la traîne. Ensuite, seul Joseph allait et venait entre les deux groupes. Sophie appelait cela « faire l'élastique ». Le gamin semblait ne pouvoir trancher entre rester auprès de son père ou de sa mère. Ou bien c'était le plaisir de pouvoir déranger la seconde en la saoulant de requêtes. À moins que cela ne fût d'abandonner sa sœur auprès de cette mère distante qui lui posait un étonnant problème de conscience, à lui qui pourtant tyrannisait la petite à la moindre occasion. En tout cas ce jour-là, comme toutes les autres fois sans exception, Joseph avait sans relâche fait l'élastique entre la tête de leur groupe et sa queue, courant, bondissant, faisant fi du dénivelé qui leur coupait les jambes à tous. Car Joseph mis à part, tout le monde en bavait au moins un peu. Sophie plus que les autres, peut-être même plus que sa fille de six ans. Cela s'expliquait simplement : elle détestait marcher. Enfin, détestait marcher en montagne. En ville, elle pouvait avaler des kilomètres de rues, enchaîner des halles, des centres commerciaux, épuiser ses enfants et même Raphaël les rares fois où il se risquait à venir avec elle, comme pour aller faire les soldes à Grenoble, une fois par an. Toujours l'hiver. Cette même saison pendant laquelle ils venaient également profiter du marché de Noël dans la capitale des Alpes. Une journée toujours féérique, au début, qui se terminait dans la fatigue et les larmes de Joseph qui pleurait de rage dès qu'il était las du monde. Sophie, elle, ne se lassait jamais de la ville. Elle pouvait enchaîner le grand *Ikea* à l'entrée de Grenoble, les *Galeries Lafayette* en centre-ville, les rues piétonnes si commerciales, et pour finir en beauté, les chalets du marché, sans un essoufflement ni la moindre sensation de jambes lourdes. Mais dès qu'elle se retrouvait en pleine nature, la sienne de nature se révélait au grand jour implacable : elle n'avait pas de jambes. Seuls la convoitise et le plaisir de consommer la faisaient progresser en milieu urbain. En montagne,

il n'y avait rien. Que des pierres, de la terre, des ruisseaux à enjamber ou des ponts décatis menaçant de s'écrouler, de la boue, des pentes, des mouches, des armées de satanées mouches, parfois des grappes de vaches avec leurs bouses immondes et beaucoup, beaucoup trop de soleil, ou de vent, ou de nuages. Tout, en montagne, lui était insupportable.

Dix ans plus tard, les mouches sont toujours là. Pas les mêmes et à la fois tellement identiques dans leur obstination à se poser là où on ne veut pas d'elles, dans leur capacité à se relever de toutes les gifles, dans leur inaptitude à renoncer à vous faire suer. Mais Sophie les tolère désormais. Les laisse même se poser sur elle et paresseusement se faire transporter au sommet. Elle a développé un regard différent sur la nature qui l'entoure. À force de gravir les pentes autour de Méribel, à force particulièrement de refaire le parcours de cette balade, Sophie s'est laissée dompter par la nature. Le regard jadis indifférent qu'elle posait sur les pins cembro ou sur les épicéas majestueux est désormais bienveillant, voire admiratif. Elle éprouve même du soulagement à les retrouver après les rigueurs de l'hiver. À l'inverse, elle ne va plus en ville. Ou au grand maximum et uniquement si la nécessité l'impose, à Albertville. Elle se perdrait sans doute si elle devait retourner à Grenoble. Ferait une crise de panique si on la poussait dans *Ikea*. Elle pense qu'elle est devenue un peu misanthrope. Beaucoup. L'idée lui donne envie de relire Molière, à l'occasion. « Vous voulez un grand mal à la nature humaine ? / Oui j'ai conçu pour elle une effroyable haine. »

Passer le chalet du Plan marquait donc la rupture. Cet endroit aujourd'hui fermé est si accueillant lorsqu'il est ouvert, avec sa grande terrasse, ses tables, ses parasols, ces gens en train de se restaurer paresseusement. Sophie le passait toujours en regrettant de ne pouvoir s'y poser jusqu'au retour des autres, en fin de journée. Elle savait qu'après lui, elle allait détester le moindre des pas qu'elle allait devoir concéder, le moindre effort à faire pour s'éloigner de ce dernier sursaut de civilisation. D'autant plus que le kilomètre suivant était celui de la complainte de Camille. Trop de parties à crue de montagne, même à pas tout à fait vingt degrés désormais, la petite souffrait du chaud, de la pente, de la solitude aussi, maintenant que « les grands » les avaient abandonnées, elle et sa mère. Les retours en courant de Joseph lui redonnaient le sourire mais il ne s'attardait pas. Quand

Sophie et Camille relevaient la tête, elles pouvaient parfois, grâce aux circonvolutions du sentier, apercevoir devant elles la troupe des Solignac et des hommes de leur famille s'éloigner de plus en plus. Pas un ne se retournait. Jamais. Juste Joseph. Camille ne l'en aimait que plus. Sophie moins.

Tu revenais pour nous narguer, n'est-ce pas ? Ou juste pour me ralentir davantage en me faisant sortir la gourde des profondeurs de mon sac moche ? Et boire encore. Et encore. Ce jour-là, je me souviens que tu es redescendu au moins à trois reprises me demander la gourde. La dernière fois, je me suis agacée de devoir sans cesse répéter la manœuvre pour à peine une gorgée. Mais certes, tu buvais un peu. Comment refuser à un enfant de lui donner à boire ? Je te soupçonnais d'avoir déjà honoré un épicéa ou un pin de tes urines enfantines. Tu avais dû le faire en te mouillant le bout des doigts tant tu avais dû te presser.

La dernière fois que tu m'as demandé la gourde, j'étais à bout et je t'ai vertement sermonné, te reprochant de ne pas accepter de prendre un petit sac à dos et une petite gourde rien qu'à toi. De me ralentir à sans cesse me solliciter moi, plutôt que ceux du groupe devant. C'est une sacrée ironie, ne trouves-tu pas, que je t'affuble toujours d'un sac à dos dans mes cauchemars ? Mais même dans mes mauvais rêves, le scénario te donne raison : le sac à dos ne te sert à rien. Il ne fait que retarder la chute.

Un kilomètre plus loin débutait une portion très exigeante, en courts lacets, plus en harmonie avec les bois. Quelque deux kilomètres de souffrance pure. Autant pour Camille du haut de ses six ans que pour Sophie qui appréhendait tellement ce passage qu'elle en perdait un peu de souffle et d'énergie supplémentaires à le maudire. Camille comprenait sans doute qu'elle ne pourrait pas compter sur son père pour la porter, il était bien trop loin. Et pas davantage sur sa mère qui en bavait autant qu'elle. À partir de là en tout cas, Camille renonçait à se plaindre, par sagesse peut-être, pour s'économiser. La tête désormais basse, elle regardait le bout de ses chaussures grignoter le chemin, centimètre après centimètre. Sophie faisait de même. Si son regard accrochait une fleur sur le bas-côté, elle l'ignorait, si sa chaussure emportait un peu de boue collée à des aiguilles de pin, elle n'esquissait aucun mouvement pour les en décrocher. De temps en temps, la mère et la fille se rangeaient sur le bord pour laisser passer le petit flux rapide des autres, des vaillants. Touristes, bergers, locaux en sortie du week-end. Des amateurs de VTT. De rares véhicules

motorisés aussi, les véhicules tout-terrain du personnel du parc qui montaient à vitesse raisonnable mais soulevaient toujours des nuages de poussière, ajoutant aux difficultés qu'avaient les deux marcheuses à trouver leur souffle dans cette pénible ascension. Tous les autres randonneurs semblaient monter cette portion avec une aisance insultante. Sophie entendait leurs pas taper la piste pourtant, mais leur souffle ne concédait que de rares soupirs. Rien à voir avec leur propre respiration presque asthmatique. Certains descendaient et leur adressaient des signes ou paroles d'encouragement. Cela devait salement se voir, qu'elles en bavaient. Le seul avantage que Sophie reconnaissait à cette balade, et c'est cet atout qui, trois ans plus tôt, l'avait amenée à pousser Raphaël, François et Mathilde à consacrer cette randonnée comme celle de leur rituel de printemps, c'était qu'il n'y avait là aucun endroit vertigineux. Ce fut sans doute sa seule victoire contre leur volonté à tous, mais quelle victoire essentielle !
Ici, le sentier montait et montait et montait, mais sans jamais flirter avec le vide ou les abords d'un à-pic à vomir ses tripes. Et quand le calvaire de l'ascension se terminerait, ce serait pour aboutir dans un vallon que Sophie trouvait certes légèrement trop encaissé, mais qui n'éveillait en elle aucune terreur. Aucun précipice pour la happer là-haut. Donc à choisir de souffrir quelque part, forcément, c'était ici, où elle pouvait marcher sans ressentir un arrière-goût de mort au creux du ventre. Et pourtant…

Est-ce qu'il t'arrive de te dire que c'est moi qui ai choisi le lieu de ton calvaire ? De ta perte ? Les autres auraient pu refuser, tu sais ? Ils auraient pu m'imposer d'aller marcher ailleurs. Tu le sais, hein ? Ils l'avaient déjà fait. Tu sais que ton père et Mathilde se contrefichaient de moi, de mon confort, de mes peurs. Ils auraient pu te sauver en m'infligeant d'autres hauteurs. C'est de leur faute aussi. C'est de leur faute, Joseph. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle traverse maintenant ce que les enfants appelaient « la montée des marmottes ». Le chemin borde un pré en pente, un espace habillé de roches éboulées çà et là et qui sont un des domaines de prédilection des rongeurs. Un panneau aujourd'hui défraîchi rappelle aux randonneurs qu'il ne faut pas nourrir les marmottes, explique comment les gourmandises que les humains leur abandonnent leur provoquent un eczéma qui peut s'avérer fatal. Sophie se souvient sans mal que Joseph par deux fois, pile en face de ce panneau, avait jeté en

direction des roches des restes de brioche. Mathilde appelait cela « la générosité innocente des enfants »… Tout en soulignant que ses propres gosses ne transgressaient pas l'interdit. Sophie voyait plus clair dans le jeu de son fils, elle était persuadée que Joseph le faisait précisément parce qu'il savait que cela nuirait aux marmottes. Avec sans doute la même intention, elle l'avait à plusieurs reprises aperçu tenter de boucher les trous des galeries que les marmottes creusaient jusqu'au bord du sentier. L'été précédant le drame, après avoir rejoint le groupe pour le pique-nique, elle avait, pour une fois, fait la morale à son fils devant tout le monde, lui déclarant l'avoir vu remplir de terre les trous d'entrée de terriers.

Tu avais tout nié en bloc avec cette fausseté dans la voix qui trahissait ton mensonge. Avec cette lueur de défi dans les yeux aussi, pour me laisser comprendre que tu avais toujours attendu que je sois à portée de regard pour commettre tes forfaits. Le crime n'avait de saveur que s'il énervait ta mère, n'est-ce pas ? C'est à ce moment-là que Mathilde avait sorti ses théories chrétiennes bidon sur l'innocence généreuse. Du haut de tes six ans, tu avais sournoisement souri dans ma direction, me défiant de trouver quelque chose à répondre à cela. Que pouvais-tu comprendre si jeune des arguments de la reine Mathilde ? Juste que le pion de ta mère était échec et mat, une fois de plus. Mon silence en guise de toute résistance suffisait à la victoire de Mathilde comme à ton propre triomphe. Raphaël non plus n'avait rien dit. Par indifférence ou par complicité avec la reine, va savoir. Il n'ouvrait la bouche que pour prendre la défense de Camille quand l'occasion se présentait. Et elle se présentait rarement. Une seule année d'écart entre vous deux, mais un abîme entre vos caractères. Ton père, quand tu l'exaspérais, assénait que tu avais pris tous les défauts du genre humain et Camille toutes ses qualités. Quand il le disait devant ta grand-mère paternelle, Monique le tançait sans conviction : « On ne dit pas ce genre de choses à son enfant. Camille est ton portrait craché, tu n'es pas objectif. Mais c'est vrai que Joseph tient tout de sa mère… » Ne jamais louper une occasion de m'envoyer une pique. Après cela, elle prenait un air faussement penaud et te murmurait : « C'est normal que les papas prennent le parti de leur fille. C'est dans la nature des choses. Les hommes doivent protéger les plus faibles. » Belle mentalité. Elle avait dû ramener ça de sa paroisse, soufflé par ce curé qu'elle a tant voulu me faire rencontrer après le drame. Parfois, j'ai l'impression qu'elle croit que j'ai quelque chose à confesser.

Depuis dix ans qu'elle fait et refait cette randonnée plusieurs fois par mois en dehors de la saison d'hiver, la jeune femme a acquis une condition physique aguerrie, a appris à contrôler son effort, à caler son souffle sur le pourcentage de la montée. Ce souffle pourtant prend des tours à chaque fois qu'elle doit passer près des grands cairns que les anonymes ont choisi d'élever en bord de piste, en hommage à Joseph. Le premier est dans un des virages en épingle, dans le dernier quart de l'ascension. Ce que Sophie y a vu lors de son dernier passage, onze jours plus tôt, ne fait qu'aggraver aujourd'hui ses symptômes d'oppression. Elle s'en approche ce matin sans oser le regarder en face et, pour tenir le coup, s'oblige à ne relever la tête qu'une fois le nez devant, quand elle n'aura plus d'autre choix.

Elle y est. Arrêtée désormais à côté de l'édifice. Pourtant, attendre encore un peu. Faire ralentir son pouls. Reproduire les exercices de respiration qu'elle fait la nuit, après ses cauchemars. Gagner du temps. S'apprêter à encaisser, éventuellement. Cela fait deux semaines qu'il se passe des choses étranges. Deux semaines que son espace est envahi. Que quelqu'un y pénètre, le colonise. Le premier lundi, le téléphone a sonné toute la matinée au chalet. Elle décrochait. Ça raccrochait. Lors des deux derniers appels, Sophie a entendu un souffle. Comme une menace latente. Ces deux fois-là, elle a hurlé dans le combiné qu'on la laisse tranquille ! Puis elle a débranché rageusement la prise murale de la ligne fixe. Le lendemain, elle a trouvé une marmotte morte sur leur paillasson devant la porte d'entrée. Sur le dos, les pattes tordues, comme figées dans un souvenir de souffrance atroce. Le 1er juin au matin, elle a entendu ces bruits de pas autour de chez eux, ce rôdeur qui semblait chercher comment entrer. Elle a aussi eu, plusieurs fois, la sensation d'être suivie. Mais le pire peut-être, surtout, c'est ce sur quoi elle est tombée le 26 mai dernier, dans ce cairn. De la paranoïa ?
À chaque fois qu'elle a confié ces « incidents » à Raphaël, il a refusé d'entendre. Lorsqu'elle insistait, il soupirait. La seule fois où il a répondu quelque chose, ce fut pour suggérer que le dixième anniversaire créait des illusions douloureuses. C'était presque empathique cette expression « des illusions douloureuses ». Ça a suffi à Sophie en tout cas pour se taire à nouveau. Pour espérer qu'effectivement tout était dans sa tête, à cause de l'anniversaire.

Allez, rassembler son courage. Cesser de retarder. Regarder le cairn.

C'est fait. Et simultanément, elle reçoit deux jets d'acide au fond de la gorge.

Le jouet est toujours là. Pourquoi aurait-il disparu, après tout ? Il est coincé avec méthode au milieu de la structure du cairn. La personne qui l'y a mis a dû ôter des pierres puis les remettre méthodiquement pour réussir à intégrer totalement l'objet à l'architecture de l'édifice.

C'est une petite voiture rouge. Flash McQueen, le personnage préféré de Joseph dans *Cars*, le dessin animé. La dernière fois, Sophie avait failli passer à côté sans la voir. À cause du regard las, celui qui sait ou croit savoir, qui s'abandonne à l'habitude. Celui qui s'attendait à n'être distrait dans ce virage que par d'éventuels dessins d'enfants, petites peluches, billes, tous ces objets habituels qui suffisaient à lui serrer la gorge et que, de temps en temps, le personnel du parc retirait pour ne laisser à la montagne que la grâce de l'hommage de roche, pour ôter un peu de l'indécence ou de la maladresse humaine de ces rappels du drame. Sauf que les yeux de la jeune femme avaient fini par capter l'aberration. Le rouge. La voiture rouge. Avec l'éclair et le numéro 95. Dans le cairn. La voiture de Flash. La même que celle qui ne quittait jamais le fond de poche de Joseph. Même en randonnée. Celle que forcément il avait sur lui ce 15 juin 2013.

Comme dans les moments de vertige, Sophie avait senti ses jambes s'enfoncer dans le sol, oublier de la soutenir, flancher, comme si son cœur soudain échouait à pomper. Elle s'était mise à genoux, avait tendu la main vers l'auto en plastique, stoppé son geste sans la toucher. Une minute à rester interdite, hébétée, puis elle s'était rendue à la raison, la voiture était parfaitement encastrée, la retirer ferait tout s'effondrer. Après quelques minutes de stupeur et d'immobilité interdite, Sophie s'était souvenue que les médias avaient, en 2013, révélé des dizaines et dizaines d'informations personnelles sur sa famille, des anecdotes à propos de leurs habitudes, de leur vie. Cette vie qui avait totalement cessé d'être privée à la seconde même où Joseph, Raphaël, Camille et elle avaient intégré le champ public du fait divers. La plupart de ces informations sur eux entendues aux infos ou lues dans la presse étaient absolument exactes. La récolte des journalistes était meilleure chaque jour qui passait, les dizaines d'envoyés spéciaux n'avaient même pas à se baisser pour ramasser les fruits précoces des généreuses et spontanées confidences de tous ces

voisins, anciens collègues, insignifiants individus de l'entourage des Neuville, de tous ces gens si « concernés » et tellement « citoyens » qui s'étaient précipités vers les micros que les journalistes n'avaient eu qu'à tendre devant eux. Ces « témoins » étaient tous, soudain, devenus les prestigieux seconds rôles d'un grand fait divers. Alors forcément, l'un de ces bavards avait dû parler de l'amour de Joseph pour Flash.

Donc, non, ce n'est pas la Carrera McQueen de Joseph. Pas « la sienne ». Impossible. C'est un abruti de touriste de l'horreur qui marque ainsi sa connaissance experte du drame. Un Pierre Bellemare en short, qui s'est cru plus fort que les autres. Onze jours plus tôt, Sophie était repartie vers le sommet le pas plus lourd, le cœur plus pesant. Comme redevenue prisonnière des rouages médiatiques et publics de 2013. Aujourd'hui encore, elle reprend sa marche avec sur le dos le poids de la médiocrité du monde. Même avec une décennie d'expérience, onze jours, ce n'est pas suffisant pour digérer la monstruosité humaine.

Tu étais fasciné par les cairns. Plus loin, quelques mètres après avoir atteint le vallon du Fruit, se trouve toujours un grand cairn que tu adorais alimenter de « tes pierres ». Tu virevoltais tout autour après le pique-nique, parfois en faisant s'écrouler quelques cailloux parce que tu escaladais l'ensemble comme tu le pouvais, juste pour pouvoir absolument mettre tes cailloux plus haut que ceux de Mathieu ou des jumeaux. Clara avait la délicatesse de ne pas défier ton ego, elle posait toujours sa pierre au pied de l'édifice. Camille l'imitait sans rien comprendre à vos ambitions d'altitude. Tu te gonflerais forcément d'orgueil à savoir que ce cairn a été confisqué désormais à ton seul culte. Sans parler de celui, énorme, qu'ils ont dressé pour toi près de la passerelle du col du Fruit, à côté du coin où l'on pique-niquait. À l'endroit où tout le monde a compris qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Aujourd'hui, tout autant qu'une décennie plus tôt, les derniers mètres sont toujours aussi terribles. Ils ne devraient pas car le dénivelé s'essouffle brusquement à l'arrivée dans le vallon, et avec l'habitude et la répétition de ces sorties, la marcheuse désormais aguerrie gravit cette ascension en à peine plus d'une demi-heure. Le vallon du Fruit pourrait donc lui sembler accueillant. Athlétique et seule au cœur d'une nature qu'elle apprend petit à petit à dompter, Sophie devrait se sentir bien. D'ailleurs, une petite brise saupoudre son visage d'un peu de poussière volée au sentier et c'est agréable. Tout comme le sont les

caresses vitaminées du soleil, même voilé. Pourtant, rien autour d'elle n'apporte de répit total aux tensions qui l'habitent, et ses jambes vont avoir un mal de chien à la porter sur les prochains mètres parce qu'ici plus qu'ailleurs, tout ne fait qu'inlassablement produire des images et des sons en écho à cette journée sinistre.

Sophie relève un peu la tête en entendant le ruissellement tonique et généreux du Doron, toujours sur sa gauche. Le repère à suivre, ici encore, pour atteindre leur point de rendez-vous, leur coin de pique-nique à eux. Moins de trois cents mètres peut-être séparent l'arrivée dans le vallon de la petite bifurcation sur la gauche pour descendre vers le cours d'eau. Une courte portion de sentier conduit alors à la petite passerelle qui permet de gagner l'autre rive. Ils ne traversaient pas mais s'avançaient juste de quelques mètres sur la même rive, pour tomber sur une formation de grands rochers plats posés là, tout entiers dédiés à les accueillir, offrant des tables ou bancs naturels selon l'usage que chacun allait choisir d'en faire. C'était leur endroit « secret », le petit pré magique aux saveurs un peu celtiques où Mathilde plus que nul autre adorait dresser leur camp. Malheur à eux si des estivants étaient arrivés avant leur troupe. Raphaël avait plusieurs fois confié à Sophie que Mathilde pestait rageusement à cette idée tout au long de leur ascension, *comme un disque rayé*, ce que jamais, au grand jamais, il n'aurait osé lui dire en face. C'est en tout cas ce qui contribuait probablement à faire marcher Mathilde aussi vite, elle qui n'avait aucune autre activité physique en dehors des quelques randonnées familiales qu'ils faisaient ensemble. En dehors aussi du fait de s'occuper de quatre enfants, car il fallait bien lui reconnaître un rang d'athlète dans ce sport de haut niveau. Mais, sans que la vitesse de marche de Mathilde y fût pour quoi que ce soit, il n'était jamais arrivé que « leur place » soit occupée à leur arrivée. Peut-être une affaire de chance ? Même si la chance est une garce qui n'en fait qu'à sa tête, qui se pointe quand ça lui chante, pour disparaître quand ça lui plaît. Ce jour-là en fut bien la terrible démonstration.

Comme un rituel à notre départ du parking, Mathilde annonçait toujours que s'il y avait du monde à « notre » place quand on y parviendrait, elle chasserait les intrus en demandant à François de se mettre à chanter. Cela vous faisait, à chaque fois, chaque année, rire aux éclats. Les enfants ne se lassent jamais des blagues éculées des adultes.

Aujourd'hui, tu l'entendrais sans doute en levant les yeux au ciel, avec un air de dire « Elle radote, la vieille Mathilde ». Mais enfant, tu la regardais comme la meilleure des boute-en-train. Une fois, une seule satanée fois, j'ai pris un risque démesuré. J'ai osé compléter la blague en rajoutant que si la mesure ne suffisait pas, on pourrait toujours demander à Raphaël de se joindre à François pour former un chœur tyrolien, que même les marmottes se mettraient toutes à siffler de concert pour couvrir le bruit de leur chant hideux… Personne n'a ri. Et pire que tout, toi, tu as pleuré. En criant : « C'est pas vrai ! Papa chante trop bien ! Pas comme toi ! » Mathilde m'a regardée les yeux pleins de réprobation. Je l'ai vue ouvrir la bouche pour me reprocher de faire pleurer mon enfant. Mais elle a renoncé à la sentence, comme si j'étais une cause perdue. Puis elle s'est penchée vers toi, tu devais avoir cinq ou six ans, t'a pris dans ses bras avec cette façon si maternelle d'accueillir un être blessé contre son cœur, et tu as enfoui ta tête dans son cou, t'y réfugiant pour étouffer ton chagrin. J'ai eu envie de vous étrangler. Tous les deux.

Sophie s'arrête à l'embranchement qui descend vers le petit pont, fait une courte pause à côté des panneaux en bois qui indiquent les directions du col du Fruit, des deux parcours possibles pour redescendre vers Mottaret, du refuge du Saut, du col de Chanrouge et du col du Soufre. De quoi avoir le tournis. Elle sourit en lisant les temps de marche estimés pour chaque objectif. Elle a pulvérisé tous les chronos annoncés pour toutes ces destinations. Ce n'est pas pour autant le moment de se sentir fière. Sophie pose sa main droite sur sa poitrine, comme pour chasser cette nausée un peu houleuse qui s'est invitée en elle en même temps qu'elle pénétrait dans le vallon. Comme cela ne change rien, elle se courbe légèrement pour poser ses deux mains à plat sur ses cuisses. La bouche grande ouverte, elle prend de profondes inspirations. Elle a besoin d'air. Les deux derniers kilomètres, elle les a quasiment faits en apnée. Ces deux kilomètres au cours desquels, quelque part, leur destin à tous s'est scellé il y a dix ans.

Sophie desserre de quelques centimètres les sangles de son sac à dos afin d'évacuer un peu des sueurs de l'ascension. Elle sent les auréoles sous ses bras et le long de sa colonne. Elle se dit toujours que c'est un peu de sa souffrance qui se liquéfie et s'évapore pendant l'effort. Dans cette ascension plus que dans aucune autre. Même les montées toutes proches et ô combien plus raides de la Saulire ou de

Tougnète ne lui ont jamais extrait plus de transpiration qu'ici. Aucune autre ascension ne lui coûte plus d'efforts que la dernière réalisée avec Joseph. Elle reste pourtant sa sortie la plus régulière, même si elle a également parcouru tous les sentiers alentour. Et ce n'est pas ce besoin parfois de se retourner, de regarder par-dessus son épaule, cette sensation oppressante d'être harcelée depuis deux semaines, qui va la dissuader de venir et revenir sur ce parcours. C'est comme si les plaques tectoniques de cette histoire étaient en train de bouger. Comme une démonstration douloureuse qui la conforte dans le bien-fondé de tous ces efforts concédés depuis dix ans, et qui la terrifie aussi.

Cette pause est l'occasion d'avaler, debout, deux barres de céréales et une pâte de fruits. Des yeux, Sophie fouille l'horizon plus loin devant, en direction de l'Aiguille des Corneillets. Personne. Il est à peine dix heures. La plupart des randonneurs doivent tout juste commencer à se garer sur le parking de la réserve en bas. Elle s'attend malgré tout à croiser ceux qui auront passé la nuit au refuge du Saut, plus loin. Si le refuge est ouvert. Elle n'en est pas certaine. Normalement, il débute sa saison à la mi-juin. On devrait donc être dans les clous, à un ou deux jours près. Elle se dit qu'elle aurait dû se renseigner avant. Qu'elle risque de faire tout le chemin jusque là-bas pour rien. Quelques couchages sont accessibles hors gardiennage de toute façon. Donc, même si cela réduit ses chances, elle ira. Comme à chaque fois. Comme toujours, avec ce regard entendu de celle qui n'ignore pas poser des questions vaines. Mais qui les pose, et les repose quand même. Un jour quelqu'un se souviendra avoir vu ou entendu quelque chose. Un jour, quelqu'un viendra par ici en confiant une anecdote, en livrant un copain, un salaud qui jadis se serait tu mais qui, aviné, se sera vanté depuis de savoir quelque chose. On ne sait jamais. Après avoir fait le tour du coin pique-nique, Sophie reprendra donc la piste vers le refuge. Si elle se sent assez en forme, elle montera ensuite vers le col de Chanrouge. Parce qu'il le faut. Ne jamais renoncer à explorer inlassablement les mêmes sentiers. Encore et encore.

Mais avant cela, descendre vers la passerelle et leur coin pique-nique, la tête toujours basse. Ne pas relever les yeux, regarder ses pieds. Aucune peur de tomber si ce n'est celle de basculer dans le souvenir et de reprendre en pleine conscience le poids du regard des

autres lorsqu'elles étaient arrivées, Camille et elle, chantonnant gaiement, la mère dans les pas de sa fille. Elles se sentaient si fortes alors, du souffle retrouvé à leur entrée dans le vallon, qu'elles avaient fait cette portion jusqu'à eux en chantant à tue-tête.

J'ai perdu le do de ma clarinette
J'ai perdu le do de ma clarinette
Ah si papa savait ça, tralala
Ah si papa savait ça, tralala
Il dirait « ohé »
Il chanterait « ohé »

Le couplet suivant, Camille l'avait poursuivi seule. Sa mère avait interrompu net son chant. C'est à leurs regards interrogateurs qu'elle avait compris que quelque chose clochait. Sans doute qu'ils les suivaient des yeux, Camille et elle, depuis un moment déjà. Depuis qu'elles avaient dû apparaître sur la butte et qu'elles avaient progressé vers eux. De son côté, Sophie ne leur avait accordé aucune attention. Elle « savait » qu'ils étaient en contrebas, forcément, mais si jamais Mathilde n'avait pas réussi à décrocher « sa » place pour le pique-nique, elle n'était pas pressée de l'apprendre. Pas non plus envie de subir leurs coups d'œil un peu las pour leur signifier, à elle comme à la petite, leur lenteur. Mais en descendant la bretelle de sentier qui conduisait jusqu'au petit pont, il avait bien fallu jeter un œil vers eux et c'est là que Sophie avait saisi l'anomalie. Raphaël, Mathilde, François, Mathieu, Valentin, Lucie et Clara offraient en effet un spectacle inédit et glaçant. Ils étaient tous, tous, en train de les fixer, avec un regard à la fois lourd de reproches dans le cas de Mathilde et de Raphaël, et d'interrogations muettes de la part des enfants et de François.

J'ai perdu le do, le ré, le mi de ma clarinette
J'ai perdu le do, le ré, le mi de ma clarinette
Ah si papa savait ça, tralala
Ah si papa savait ça…

Comptine désormais totalement stoppée, à mi-sentier. Camille avait, elle aussi, fini par comprendre que quelque chose ne tournait pas rond. C'est Mathilde, bien sûr, qui avait rompu le charme de l'ignorance, formulant l'impossible à voix haute, le matérialisant,

rendant réel ce qui deviendrait dès lors leur pire cauchemar : « Il est où, Joseph ? »

La façon brutale dont Sophie et Camille s'étaient alors retournées de concert avait achevé de poser dans l'esprit de tous les bases de l'effondrement. Celui de l'équilibre, de la tranquillité heureuse et facile des moments sans heurts. Et se retourner n'avait apporté aucune forme de réconfort, ni à l'une, ni à l'autre, ni par contagion, au reste du groupe. Parce que derrière, sur le chemin, il n'y avait personne. Aussi loin que Sophie réussissait à faire porter son regard, il n'y avait aucune trace de Joseph. Instinctivement sans doute, la petite Camille s'était emparée de la main de sa mère, la serrant avec une force inattendue pour une enfant si jeune.

Mathilde alors, d'une voix blanche et sentencieuse, s'était retournée vers Raphaël et avait lâché :

— Elle a perdu Joseph !

« Elle » a perdu Joseph. Pas « vous », pas « nous » : « elle ». Sophie se demande encore aujourd'hui si ce choix de pronom n'est pas la cause unique et entière de l'anathème qui la frappe depuis lors, depuis ce drame, si la marque au fer rouge qui ne l'a plus quittée depuis, celle de la mère coupable, ne vient pas de cette formulation initiale. Troisième personne du singulier. Féminine. Pas de pluriel. Pas de faute commune. Sophie, seule, avait perdu l'enfant.

Comme une horde, ils étaient alors tous repartis en courant vers le haut du sentier, les enfants aussi, criant tous ensemble le prénom de Joseph. Pourquoi ? Un enfant de sept ans pouvait avoir pris son temps, pouvait avoir choisi de se cacher pour effrayer les grands, pouvait s'être silencieusement posé dans un repli de montagne pour dompter seul sa fatigue. Un enfant, oui. Joseph, non. Tous le savaient. Nul besoin de se le dire. Joseph ne brillait, ne vivait que s'il était vu et entendu par les autres. Il voulait être bruyant, bondissant, contrariant, il voulait être présent. Tout le temps. C'était sa raison d'être.

Il avait dû se blesser, forcément. Il était tombé, peut-être. En danger, absolument.

Les premières minutes désordonnées de leur quête en cris avaient vite alerté d'autres randonneurs. La troupe des deux familles s'était épaissie et comme le cours d'un ruisseau en crue, elle avait enflé à la faveur de toutes les personnes arrivant d'en bas, du lac de Tueda, comme d'en haut, du refuge du Saut. Le plus terrible, dans leur aide

spontanée, fut que chacun affirma ne pas avoir croisé ni doublé l'enfant. Comme s'il n'avait jamais existé, comme si son existence, déjà, avait été effacée du monde.

Cette cohorte de volontaires avait vite compris qu'il fallait s'organiser et un ancien ami d'enfance de Raphaël, berger de son état, s'était naturellement imposé à la direction des opérations. Aussitôt qu'il avait compris les raisons de ce désordre hurlant autour de lui, il avait pris les choses en main, juste après avoir lourdement abandonné au sol ses affaires, des outils qu'il transportait vers le refuge du Saut qu'il aidait à rénover un peu plus loin. Le bonhomme avait jeté son gros sac à dos sans ménagement, comme pour marquer par cette rudesse toute son inquiétude, immédiate. Tous les randonneurs stoppant tour à tour leur promenade s'étaient comportés de même : s'alléger et vite, aller à l'essentiel, chercher le petit. Rapidement s'était élevée au même endroit une imposante pile d'affaires de ces anonymes venus à la rescousse, leurs sacs, vestes, tapis de sol, tentes roulées en boule, s'entassant pile là où maintenant se dressait un autre cairn géant, en hommage à Joseph.

Zian, le berger, avait réparti les tâches, distribué à chacun sa mission, sa direction, en fonction des chaussures des uns, des aptitudes des autres. Il ne demandait presque rien, un regard lui suffisait pour jauger les individualités et répartir les forces comme les faiblesses. Plusieurs groupes étaient ainsi partis, chacun avec sa direction pour quadriller au mieux la zone. Zian et Raphaël avaient sans doute pris la pire de toutes, celle qui consistait à suivre en le descendant le cours du Doron, pour voir si Joseph n'était pas prisonnier, noyé, au cœur d'un nœud de courant et de roches. Sophie, elle, était repartie sur ses pas, sur le sentier, avec deux retraités suédois dont elle a depuis oublié jusqu'aux visages. François était lui parti en courant en direction du refuge du Saut, histoire de rattraper Joseph si, pour une raison ou une autre, ce jour-là, il avait décidé de poursuivre tout droit, tout seul, sans descendre les rejoindre auprès de la passerelle. Quatre jeunes l'avaient accompagné. Ou cinq. Deux VTT les avaient pris de vitesse, pour faire de même. Doubler le temps, rattraper ce qui était encore possible, *a minima* l'espoir. D'autres s'étaient vu confier des sentiers ou pans de montagne sur tous les versants alentour. Vers le lac des Fées. Vers l'Aiguille du Fruit. Sur la crête des Mines. Et Mathilde s'était naturellement intronisée responsable des enfants dont elle avait, avec

ses inégalables qualités maternelles, réussi à apaiser les angoisses montantes. Leurs enfants à eux, Camille et les petits Solignac, et ceux des familles qui s'étaient jointes à leurs efforts. « Plus de quinze gosses, tu te rends compte ? » s'était-elle vantée auprès de la mère du petit disparu… Oui, on pouvait dire « vantée », après coup et en y réfléchissant, c'est exactement ce qu'elle avait fait. Mathilde avait même confié plus tard à Sophie de quelle façon elle avait réussi à transformer en jeu la recherche du petit Joseph. Elle avait véritablement dit les choses ainsi : « Nous avons transformé cela en *jeu*. »

Les deux femmes ne se fréquentent plus du tout depuis plusieurs années. Leurs familles avaient fait l'effort de se revoir deux ou trois fois après les évènements, après quoi elles n'ont plus fait que s'éviter. Les enfants se sont croisés et se croisent encore au gré de leur scolarité mais seuls Raphaël et François se voient toujours. Sophie ignore totalement de quoi ils peuvent parler. S'ils évoquent parfois ce jour terrible. S'ils parlent d'elle, et si oui, s'ils l'accablent ? Ou si, fidèles à leur égoïsme d'hommes-enfants, ils réussissent à ne parler que de leurs boulots respectifs et des loisirs qu'ils partagent.

Au bout d'une heure et demie et alors que tout le monde était revenu bredouille autour du tas de sacs, Mathilde avait la première, une fois encore, matérialisé l'inévitable :

— « Il faut qu'on appelle les gendarmes… Il faut prévenir les secours, maintenant ! »

Elle avait prononcé l'injonction en ne regardant que Sophie et sur un ton qui clairement transpirait à gros pores le reproche fait à une mère qui a trop laissé pourrir la situation. C'est François qui avait passé le coup de fil depuis son portable. Il connaissait quelqu'un à la gendarmerie. Sophie ne sut jamais qui. Dès que cet appel fut passé et comme si cela sonnait le glas de leur propre quête, les bénévoles commencèrent à se disperser comme pour s'éloigner du drame, du fait divers dont on ne veut pas qu'il vous colle aux chaussures. Fuir pour ne pas s'alourdir de la boue du malheur. Ils étaient déjà à moitié moins nombreux quand le premier hélicoptère de la gendarmerie se présenta au-dessus d'eux.

On leur reprocha beaucoup ces recherches préliminaires. Les gendarmes regrettèrent qu'ils aient ainsi pollué le site, gâché toute chance de trouver des empreintes exploitables, dispersé sans doute les

rares indices qui auraient pu permettre de comprendre, voire de retrouver le gamin. Même les chiens pisteurs des équipes cynophiles ont semblé totalement déboussolés, marquant la présence de Joseph dans des endroits improbables. Ce bel élan solidaire fut donc vite qualifié d'« énorme gâchis stupide ». Il aurait fallu ne pas chercher l'enfant. Ne pas désespérément tenter de lui sauver peut-être la vie. Il aurait fallu savoir que rien n'aurait pu être fait, que tout était déjà perdu, que Joseph était déjà perdu.

Avant de quitter les abords du petit pont et après avoir constaté que cette fois encore, l'endroit n'a offert aucune révélation, Sophie s'arrête aux abords du plus grand des cairns dédiés à Joseph. Aucune petite voiture rouge dans ses interstices. Elle fait cependant un inventaire précis des objets accumulés autour des pierres. En plus d'être à l'affût d'une présence suspecte, elle le fait depuis le début pour retirer tout ce qui lui semble être une offrande religieuse et elle envoie systématiquement dans les flots du Doron toute figurine chrétienne, petite croix ou chapelet. Tant pis pour l'écologie. Il n'est pas question de pactiser avec un Dieu qui a jeté sa vie à elle en pâture aux hommes, et celle de Joseph au diable, quelle que fût son incarnation ce jour-là.

Aujourd'hui, le nettoyage est rapide, une seule vierge à sacrifier au bouillon vorace de la rivière. Sophie se fend ensuite de quelques foulées rapides et remonte en un souffle vers la piste principale. Elle s'accorde alors le temps d'un regard en direction du glacier de Gebroulaz. D'où elle se trouve, elle ne peut pas le voir, il faut bifurquer sur la droite après le refuge, partir vers le col du Soufre. Mais elle le devine, elle le sent presque, derrière le mont Coua. Elle s'est prise de fascination pour ce glacier depuis qu'elle a entamé ses recherches. Elle s'en approche souvent au plus près mais sans jamais oser l'affronter totalement. Elle reste parfois assise plus d'une heure tout contre lui. Elle s'y sent simplement bien. Comme en accord avec elle-même, avec ce qu'est devenu son monde. À défaut de le voir d'où elle se trouve, elle aperçoit le plus modeste glacier Carré sur la gauche, en bout de perspective, entre l'Aiguille des Corneillets et celle de Chanrossa. En contrebas, les neiges tardives tombées en avril lèchent leurs versants. Des neiges qui déjà commencent à se fondre goulûment dans le Doron après avoir gorgé les eaux du ruisseau de Chanrouge. Sophie remarque, comme chaque année, que le glacier

Carré perd un peu plus de sa superbe et se dit que la glace disparaît des sommets aussi proportionnellement qu'elle se forme dans son cœur. La neige gèle quand elle perd tout oxygène. Le cœur de Sophie fait de même à mesure que ses espoirs s'atrophient, la privant d'air.

Après cette observation rituelle sur le recul du glacier, la jeune femme lève plus encore les yeux pour remarquer, juste au-dessus des sommets, une tache sombre et menaçante qui s'étale dans le ciel, déjà prête à engloutir sur son passage la lumière des glaces et des neiges.

*

Le plus souvent, Sophie programme ses randonnées. Elle le fait en fonction des missions qu'elle accepte de prendre aux offices du tourisme des villages de La Plagne. Elle s'organise aussi en tenant compte du planning de travail de Raphaël qui déteste trouver la maison vide si jamais il rentre manger à midi ou s'il finit plus tôt. Elle s'embarrasse moins des horaires de Camille qui est sans doute la plus autonome d'entre eux. Quoi qu'il en soit, la plupart du temps, elle prévoit, anticipe et regarde en amont les prévisions météo. C'est une règle élémentaire avant de partir en montagne et elle la respecte toujours.

Sauf les lendemains de cauchemars.

Ces matins-là, il s'agit, quoi qu'il en coûte, de se débarrasser de la boule qui lui écrase le thorax, de l'image de Joseph sombrant dans le vide. Peu importe les conditions dehors, c'est dedans qu'il faut dompter les crises d'angoisse qu'elle faisait de moins en moins souvent au fil des ans, mais qui reviennent, regrignotent du terrain sur sa poitrine depuis deux semaines.

Ces crises ont débuté le jour même de la disparition de Joseph. Difficile de dissocier toutes les émotions qui la prirent d'assaut ce jour-là. Le remède pour les tempérer, Sophie a fini par le trouver, seule. Aucune pilule magique du médecin de sa belle-mère – elle n'arrivera jamais à dire de « son » médecin tant Raphaël et Monique le lui ont imposé plutôt qu'elle ne l'a choisi –, aucun des cours de yoga qu'elle était allée chercher à Aime, en dessous de chez eux, ni la progressive levée des pressions médiatique et policière, n'avait eu le moindre impact sur cette forme de souffrance, d'écrasement de l'être sur lui-même. Le seul palliatif efficace, Sophie l'avait trouvé en se mettant à marcher, en se mettant à chercher, à essayer de comprendre en

retournant sur place. Les cauchemars continuent en piqûres sporadiques, venant rappeler que rien n'est totalement guéri. Mais elle garde un certain contrôle sur l'angoisse, à condition, au réveil de ces nuits où Joseph bascule, de partir à la Tueda. Les hivers sont étrangement des périodes d'hibernation pour les cauchemars et de fait, pour son besoin de marcher. Comme si le corps et l'esprit se laissaient endormir par ces mètres de poudreuse puis de glace. Les trois autres saisons, Sophie s'organise entre les fontes, les averses, les canicules, les éléments. Sauf les jours consécutifs aux nuits de tourments. Ces lendemains-là, il faut compter sur un peu de chance.

Ce matin, le temps justement semblait d'humeur à se montrer complice et bienveillant. Le ciel était d'un bleu sans partage quand elle a quitté le parking tout à l'heure. Était.

Depuis qu'elle a repris sa marche et constaté l'obscure menace qui nappe le glacier, le ciel s'enténèbre chaque seconde un peu plus. Le voile lointain et grisonnant est désormais un manteau lourd, d'un velours côtelé gris profond. Il commence à prendre appui sur les crêtes alentour, comme pour resserrer son étau. Moins de cinq minutes plus tard, toutes les cimes sont avalées. Il n'y a plus ni ciel ni sommet. Ni devant ni derrière. Sophie sent l'humidité affleurer la peau de ses bras. Ce serait presque agréable si, avec cette sensation de fraîcheur en souffle perlé, ne naissait la probabilité de voir son environnement s'animer bientôt, comme un tambour de machine à laver s'agite avec violence lorsqu'il se remplit d'eau. Difficile de s'empêcher d'y voir un coup du sort et de ne pas se mettre à penser qu'on veut l'empêcher de progresser plus loin. Comme s'il y avait quelque chose sur ce chemin qu'il ne fallait pas qu'elle voit, pas qu'elle trouve, et que des forces se liguaient contre elle. La brume est désormais noire et sa descente infernale se poursuit, grignotant de plus en plus bas les versants tout autour de Sophie, les rendant de plus en plus proches.

La jeune femme est désormais à l'arrêt, indécise. Un peu ahurie, elle guette autour d'elle une présence humaine. Voir quelqu'un d'autre réagir aux conditions climatiques lui épargnerait d'avoir à prendre une décision, même si elle sent bien qu'il faudrait qu'elle renonce et qu'elle fasse demi-tour. Mais s'obstinant, elle tente de passer un pacte avec le ciel : « Je t'en prie, retiens ta colère pour l'après-midi encore et moi je laisserai le vallon tranquille jusqu'au mois prochain. » Rien pourtant ne semble se dégager à l'horizon. Elle calcule malgré tout ses

chances d'atteindre encore le refuge aujourd'hui. Si elle marche d'un bon pas, il lui reste peut-être une demi-heure d'effort. Si elle veut aller plus vite, et même si le terrain est loin d'être toujours plat, il permet, à son niveau, quelques segments de course. Avec ces portions plus rapides, elle pourrait espérer atteindre son objectif en à peine quinze minutes. Peser le pour et le contre. Si elle court, elle rate peut-être quelque chose, même si la brume va sous peu et de toute façon l'empêcher de distinguer tout indice. *Sérieusement ? Un indice après dix ans ?* Elle s'interroge, questionne son bon sens, aussi objectivement qu'elle le peut. Puis elle tranche. Comme à chaque fois, en concluant que oui, elle croit toujours que c'est possible. Elle se dit que celui ou celle qui a peut-être enlevé Joseph revient peut-être sur le lieu du crime, en souvenir de l'évènement. Ce qui est devenu un circuit touristique macabre avec dépôts d'hommages par des badauds permet peut-être de noyer dans la masse d'objets insignifiants des marques d'aveu déposées là par cruauté, par provocation ou qui sait, par repentance. Des preuves du crime en tout cas. La voiture rouge en est sans doute enfin la démonstration. Sophie doit absolument rester vigilante. Comment, après toutes ces années à guetter l'indice, pourrait-elle accepter le risque de manquer une piste et de gâcher toutes les recherches menées jusque-là ? Concession impossible. Elle décide donc de ne pas courir. Si jamais il y a du monde au refuge du Saut, avec cette météo, ils ne risquent pas de bouger. Elle pourra toujours les interroger à son arrivée. Elle repart, à un rythme choisi à mi-chemin entre la peur de l'orage et le besoin de balayer les lieux du regard. Entendre le fouet du vent se rajouter à la brume ne change rien à sa détermination. Elle se mettra à l'abri au refuge si jamais une averse se déclenche en plus du reste. Elle ne doit pas céder. Si les éléments se déchaînent autour d'elle parce qu'elle se rapproche du but, elle doit d'autant plus insister. Avancer. Elle garde encore espoir, elle vient de noter mentalement que la masse dépressionnaire ne descend plus. Qu'elle a trouvé son altitude de croisière et se maintient sans avoir totalement bouché les perspectives. Peut-être que le ciel a signé son pacte finalement.

Comme elle le fait toujours, Sophie avance en scrutant les alentours d'un regard méthodique. Elle « scanne » le sentier jusqu'à dix mètres devant elle, puis, en démarrant toujours de ses pieds, observe le sol en trajectoire rectiligne vers sa droite puis vers sa

gauche. Aussi loin qu'une vision nette demeure possible.

Un autre sens vient cependant troubler sa routine quand l'ouïe lance à son tour un bulletin d'alerte. Du côté du refuge justement, peut-être en provenance de la crête des Mines qu'elle devine mais ne voit plus. En tout cas quelque part, tout près à vol d'oiseau, une symphonie crépitante vient de démarrer. Sophie entend taper, claquer, frapper sur les roches, à intervalles d'abord irréguliers, saccadés. Puis très vite, les gouttes sont mitraillées, en cadence. L'odeur de roche et de terre mouillée lui parvient alors avec des rafales de plus en plus froides qui lui soufflent dans les bronches de renoncer à avancer plus. Ses tentatives de pensée positive commencent à sérieusement fléchir, chahutées par l'évidence de raison : c'est trop tôt dans la saison, trop froid dans la journée, trop couvert, vraiment trop sombre soudain. Le ciel d'acier vient de virer au noir vitreux. Sophie se sent désormais moins raisonnable que paniquée, plus encline à accuser des forces extérieures de se liguer contre elle pour lui barrer la route. Elle va se faire essorer, c'est certain !

Le temps de pivoter pour faire demi-tour, il est déjà trop tard.

Un éclair et l'espace qui se fracture dans une terrible déflagration.

Aussitôt, elle s'imagine qu'on lui a tiré dessus. De terreur, elle tombe à genoux, puis cherche la plaie, la douleur, le sang, tout ce qui viendrait corroborer sa certitude soudain qu'on veut sa peau pour l'empêcher d'aller plus loin. Mais rien. Aucune entrée de balle, aucune goutte de sang… aucune goutte tout court. Il ne pleut toujours pas ici. Une seconde déflagration la fait tressaillir mais cette fois, elle comprend. C'est le ciel qui lui tire dessus, à sec, à coups de tonnerre. Elle doit se ressaisir. Même si elle se sent traquée. Mais comment marcher sur les pas de Joseph sans sentir le danger ? S'il a pu disparaître sans laisser de trace, pourquoi pas elle ? Depuis deux semaines et jusqu'à cet orage, tout concourt à la faire renoncer. C'est bien la preuve qu'elle touche au but et qu'on veut l'atteindre pour l'arrêter net. Elle se remet pourtant debout.

Il faut arrêter de réfléchir et dégager de là. Vite ! Avant l'eau, avant l'autre, celui qui pourrait vraiment tirer, qui sait ? Tout est angoissant soudain. Sophie accélère et renonce aux regards de contrôle. Plus d'indices à trouver, que des raisons de s'affoler. Il faut foncer, prendre les menaces de vitesse.

Presque logiquement, le ciel s'ouvre alors en deux au-dessus d'elle.

Ombrageuse, la montagne n'avait pas encore montré tout son jeu. Les nuages déjà lourds et nombreux semblent en rafales siffler à ceux au-delà du vallon de venir les rejoindre. Il s'agit d'allier leurs forces, de noircir leurs rangs afin d'ouvrir sur les épaules de la randonneuse des enfers de flotte, embourbant ses pas. En plus des coups de semonce qui se multiplient autour d'elle, du bruit de l'averse qui frappe en glissées frénétiques toutes les surfaces sonores, Sophie perçoit très vite d'où arrive l'autre danger : le Doron. Déjà gonflé par le printemps fougueux, il vient subitement de doubler de volume. Voire plus. Comme si le glacier de Gébroulaz tout entier venait de s'y liquéfier. Le Doron vrombit et dégorge d'impressionnants volumes d'eau, très au-delà de son lit habituel. Il y a quelques minutes encore, raisonnable rivière de glacier, il enfle désormais et sans retenue, en éructant ses nouvelles forces comme un ogre qui aurait fait bombance. Avec pour conséquence immédiate un haut-le-cœur, comme si soudain Sophie redoutait de voir cette crue recracher sur les berges de la rivière furieuse le corps noyé de Joseph. Elle n'a pas le temps de lutter, une vision d'horreur s'immisce en elle. Un petit corps aux membres disloqués. Des chairs fripées, striées, verdâtres. C'est plus fort qu'elle, trop abject soudain, arrêtée net et le ventre secoué de spasmes, elle rend tout son maigre casse-croûte en trois jets brûlants et douloureux.

Elle reste ainsi quelques secondes encore, sidérée, les bras ballants, plantée au milieu de la piste qui commence à ruisseler quelques mètres devant elle, le Doron léchant déjà le chemin de sa colère impétueuse. Puis la voilà cible à atteindre pour les éclairs qui se multiplient en se rapprochant d'elle. Sophie est déjà trempée jusqu'aux os et c'est ce froid qui lui permet de reprendre le dessus sur ces premiers instants de stupeur. Sans précipitation pourtant, en partie tétanisée, elle refait quelques pas pour s'éloigner des restes au sol de son déjeuner. Avec un soin inutile, elle dépose à terre son sac à dos, en sort un vieux K-Way qui depuis longtemps déjà ne remplit plus ses offices. Elle l'enfile sans illusion puis extirpe d'une poche cachée au bas de son sac la protection qui le recouvrira pour le protéger intégralement. Pourtant, le sac pas davantage que la randonneuse ne peut encore espérer rester au sec. L'eau s'est déjà infiltrée. Ce n'est qu'un geste d'arrogance pure opposé à l'orage. Sophie jette encore un regard humide en direction de l'objectif qu'elle s'était fixé d'atteindre, la jonction avec le ruisseau de Chanrouge près du refuge du Saut. Mais

elle comprend, au froid qui la glace jusqu'à l'os, qu'elle ne peut plus désormais que reculer.

La peur continue de monter par crans. Déjà dix minutes qu'elle trottine ou court quand elle le peut. La piste glisse, la jeune femme grelotte. La partie qu'elle vient d'avaler à vitesse « rapide », dans le vallon du Fruit, était sans dénivelé, mais la descente vers le plan de Tueda désormais est dangereuse. L'eau lui ruisselle entre les pieds et Sophie flotte dans ses chaussures dont l'étanchéité est depuis longtemps débordée. Ses appuis sont le plus souvent illusoires et elle dérape sans cesse. Déroutée par les conditions qu'elle affronte, Sophie tente un arrêt à l'abri des premiers arbres qui lui semblent hospitaliers, mais elle repart aussitôt. Éjectée par un grondement effroyable, chassée par la foudre à ses trousses. Par deux fois, elle dérape sérieusement, glisse sur plus d'un mètre en laissant sur le sol deux longues traînées malhabiles, témoignages de sa panique et du jeu des déséquilibres.

Puis, aussi soudainement qu'il a débuté, l'affrontement cesse. La foudre, le tonnerre, les nuages se retirent, ne laissant derrière eux qu'un halo humide et nappé de peur, celle de Sophie. Elle s'est arrêtée là, en bord de sentier, les mains posées au sommet de ses genoux pour se reconstituer un tronc solide, récupérer un rythme cardiaque plus serein. Sortir la tête pas tout à fait haute de cet épisode mais en sortir quand même. Furtivement, elle songe que cette colère des cieux est peut-être aussi celle de Joseph. Joseph qui rugit sa rage d'avoir été abandonné à son sort, ici, et qui hante désormais les lieux de toute sa fureur.

Quoi que ce soit, ça lui a laissé la vie sauve. Pour cette fois du moins. Sophie s'est tout à fait redressée désormais et prend le temps de quitter son K-Way. Son tee-shirt est assez respirant pour sécher le temps qu'il reste à descendre. La brise qui succède à l'orage servira de sèche-linge naturel.

À quelques centaines de mètres du lac, Sophie comprend que l'orage n'est pas parvenu jusque-là. Depuis la dernière portion boisée, le sol renvoie son lot habituel de poussière, crisse sous ses pas de feuilles froissées et sèches. Elle ne sent même plus cette humidité prégnante qui flottait dans l'air comme il convient après une pareille averse. De petites abeilles et des papillons orange recommencent à lui tourner autour, trois d'entre eux se posent même un temps sur ses

bras, se laissant porter. Malgré leur nom étrange, « petite tortue », ces papillons sont pourtant bien plus agiles et rapides qu'elle. Ils décollent quelques secondes plus tard, libres comme l'air. Sophie leur sourit. La montagne reprend sa mélodie rassurante de femme hospitalière.

Les abords du plan d'eau sont tout aussi secs. Il règne autour du lac de Tueda une ambiance printanière. Un plaisir assumé de l'entre-soi, l'atmosphère d'une petite semaine tranquille, sans le moindre touriste. Les promeneurs locaux ne viennent que le week-end et les températures encore trop fraîches de ce début juin ont rabattu les routards retraités du printemps vers le sud. Ils remonteront quand l'été sera tout à fait là et que la Provence sera passée en mode climatisé dedans et invivable dehors.

Trois pêcheurs en vue. L'estomac de Sophie se noue le temps de vérifier qu'aucun d'eux n'est le géant ténébreux. Elle l'aurait sans doute suspecté de lui avoir jeté un sort et la pluie, s'il s'était trouvé là. Ce n'est pas le cas. Juste d'inoffensifs quinquas membres du club de pêche qu'elle rencontre souvent. Ils ne lui parlent jamais mais tapotent d'une main le coin de leur bob quand leurs regards se croisent. Elle leur répond d'un signe de tête. C'est ce qu'elle vit de plus poussé dans ses interactions sociales avec les habitués de la réserve.

*

De retour au parking, Sophie s'engouffre sans cérémonie dans sa voiture et démarre aussitôt. Pas question de traîner pour changer de chaussures ou glisser une serviette sur son siège. Quitter les lieux est toujours vécu dans l'urgence, parce que repartir sans Joseph est à chaque fois une répétition du drame initial. D'ailleurs, lorsqu'elle quitte le plan de Tueda, Sophie fait toujours en pilotage automatique les premiers kilomètres. En même temps qu'elle conduit, son esprit est emporté par des bruits de sirènes, d'hélico, des sifflets de gendarmes sur la route, le brouhaha des badauds, les flashs des quelques journalistes déjà sur le terrain et qui essayaient de capturer leurs visages à l'intérieur du véhicule de gendarmerie venu les extraire du site, Raphaël, Camille et elle, pour les emmener à Moutiers. Puis une fois là-bas, ils repartiraient vers Albertville. Le début de la grande valse des questions, interrogatoires, reconstitutions.

Cette même route, il y a dix ans, elle l'a faite sans la voir. Elle avait les yeux rivés sur ses chaussures, ses grolles de rando couvertes

de poussière jusqu'à changer de couleur à force d'avoir gravi et redescendu les ravins, sales de toutes ces recherches que les flics sous peu lui reprocheraient, leur reprocheraient, parce qu'ils avaient tout salopé, brouillé les pistes qui auraient peut-être aidé à trouver la trace du petit, ou de celui qui l'avait emporté, suggéraient déjà certains. Chassaing, la gendarme qui allait devenir son interlocutrice de référence, dira même très vite « de celui ou de celle qui l'a enlevé ». « Les meurtres ou enlèvements d'enfants, ce sont souvent des femmes. Les gens n'y pensent pas, ils croient que les femmes sont bonnes par nature. C'est naïf et stupide. » À partir de là, Sophie avait senti peser sur elle un début de suspicion. Mais dix ans plus tôt, au moment de quitter le parking de la réserve, elle était encore loin de se douter qu'elle pourrait un jour faire partie des suspects. Elle se sentait juste vide, choquée, et se laissait emmener. Sans résistance. Quasiment sans conscience. Loin, très loin d'imaginer qu'on puisse seulement envisager un enlèvement. Pour elle, Joseph s'était perdu. Ou était tombé dans la rivière. Petit à petit, elle allait pourtant à son tour intégrer la possibilité de ce scénario.

En général, c'est au moment où elle entre à Méribel que Sophie refait surface et se remet vraiment à conduire. Souvent parce qu'elle s'interroge sur l'opportunité d'y faire une pause. C'est un endroit qu'elle aime, où elle se sent tellement mieux qu'aux villages de La Plagne. Peut-être juste parce qu'elle n'y connaît personne. Lorsqu'elle s'en donne le temps, elle s'arrête ainsi boire un café au soleil, toujours au même endroit, une brasserie en face du parc olympique, juste à l'entrée de la ville quand on revient de Mottaret. Son choix est surtout motivé par l'intérêt de la terrasse qui lui permet d'observer tous les véhicules passant sur le rond-point. Comme si elle s'attendait toujours, dix ans plus tard, à voir un inconnu emmener Joseph, assis sur le siège avant.

Mais pas question de s'arrêter aujourd'hui. Sophie patauge dans ses chaussures et ses sous-vêtements lui collent froidement à la peau, agissant comme des ressorts de mémoire pour lui rappeler ce qu'elle vient de subir. Un coup d'œil dans son rétroviseur central suffit à la convaincre que le danger la guette encore : le ciel derrière s'assombrit à nouveau, ultime manœuvre de dissuasion pour la convaincre de rentrer chez elle.

En même temps qu'elle passe devant le complexe olympique et la

vasque de sa flamme, Sophie entend les trois tintements de cloche qu'elle a associés aux messages envoyés par sa fille. Ils viennent du fond de son sac à dos sur le siège passager. Camille doit la prévenir qu'elle rentrera plus tard. Soit pour aller faire ses devoirs chez son amie Daria. Soit pour aller courir avec elle. Soit simplement pour retarder le moment de revenir chez eux, dans cette maison où les âmes cohabitent autour du spectre de l'absent.

C'est moins d'une minute plus tard, en sortant de Méribel, qu'elle prend conscience de l'autre menace. Il ne s'agit pas de météo cette fois. Ça la saisit aux tripes. Tous ses sens sont aussitôt aux aguets, et de façon corollaire, aux abois. Parce que Sophie ne sait pas comment gérer la peur ni le danger quand ils viennent d'une impression. Cette même impression qui la poursuit depuis deux semaines. Celle d'être surveillée, voire d'être traquée. Elle a bien conscience qu'une femme qui conjugue ainsi les intuitions, relie les petits signes, les étrangetés, offre surtout, en racontant ses angoisses et ses instants d'effroi, les symptômes de la folie d'une mère brisée. Il faudrait les avoir vécues avec elle et dans sa chair pour comprendre. De l'extérieur, on voit aussi, sans doute, une femme se victimisant pour se racheter. Une femme otage de sa quête désespérée d'un autre coupable. Un autre qu'elle.

Mais Sophie n'est pas folle, même si elle reste consciente d'en donner l'air. C'est d'ailleurs bien pour cette raison que, depuis deux semaines, elle ne s'est pas étendue sur le sujet. Pas après la fin de non-recevoir essuyée auprès de Raphaël avec sa théorie des « illusions douloureuses ». Il avait d'ailleurs rapidement enchaîné avec de véritables problèmes, les siens. Après lui, à qui d'autre aurait-elle pu en parler ? Camille l'aurait écoutée avec le sourire triste de l'enfant qui déplore le fait de ne pas avoir de mère adulte, voire pas de mère tout court. Sa belle-mère, Monique, l'aurait fait enfermer. Les gendarmes… Non, elle ignore totalement comment ils auraient réagi à l'écoute de toutes ces « sensations » accumulées depuis quinze jours. Tout ça n'aurait rien donné de bon, ça non. Elle avait bien essayé de parler du cadavre quasi crucifié de la marmotte. En vain. Ça se saurait si quelqu'un la prenait au sérieux. Dans le meilleur des cas, elle récoltait un peu d'empathie. Jamais de l'aide. Vraiment personne donc vers qui se tourner pour expliquer ce qu'elle vient de ressentir quelques secondes plus tôt, au moment où elle avait relevé les yeux

vers son rétroviseur central.

Il s'agissait pourtant juste de vérifier que l'orage ne la prenait pas en chasse.

Tu vois que tu es parano ! Même l'orage en a après toi maintenant ? lui aurait assené Raphaël.

Mais c'est à un autre plafond de peur que s'est heurté son regard. Ce n'est plus le ciel qui bouche la vue arrière, c'est un mastodonte d'acier. Un 4×4, énorme, qui lui colle au train et qui, elle en est désormais certaine, va chercher à la foutre en l'air. Elle tente pourtant de conjurer le sort en refixant la route devant elle. C'est la méthode de l'autruche. Ne plus regarder, c'est faire disparaître et disparaître avec. Une petite voix dans sa tête, encore Raphaël, *T'es complètement dingue !*

Sophie accélère pour le faire taire. Nouveaux tintements de cloches sur le siège passager, qui lui donnent l'impression que Camille est désormais assise à côté d'elle et qu'elle aussi est en danger, embarquée avec elle dans cette course poursuite dont elles sont les proies. Parce que, c'est vérifié à l'instant, non seulement le 4×4 est toujours là, mais plus près encore que tout à l'heure, à procéder par petites accélérations vers son Jeep, puis décélérations, sans raison apparente.

De tremblements en frissons le long de sa colonne vertébrale, Sophie ressent la présence, l'évidence du mal dans cette voiture sombre. Elle passe les deux kilomètres suivants à se dire qu'elle va crever, être projetée dans le ravin par un coup de bélier. Elle voudrait s'en empêcher mais c'est impossible, elle imagine ses chairs broyées, ses jambes coincées sous le volant, tordues dans des angles improbables, une fracture ouverte, et le tibia exposé au vent, le sang qu'elle perdra à fort débit, parce que plus haut, son artère fémorale va être coupée nette par l'acier de la porte, cette porte qui va se plier vers elle, comme le pare-brise. Elle est foutue. Avant même le premier impact, l'affaire est entendue.

Deux kilomètres de calvaire à s'imaginer le pire, à sentir sa mâchoire se crisper à lui rayer l'émail. Et ses pieds d'hésiter, le droit qui tremble au-dessus du frein, reprend l'accélérateur, le relâche. Le pied gauche qui tape au sol. Accroche le tapis. Elle sent la flotte dans la chaussure. Les pompiers, est-ce qu'ils vont comprendre pourquoi elle a les pieds mouillés ? La culotte aussi, sûrement. Ils vont penser qu'elle s'est pissée dessus ? De toute façon, quand on meurt, on se fait

dessus, non ? Deux interminables kilomètres à se sentir déjà morte. Sans avoir opposé la moindre lutte, comme si elle consentait à son sort, comme si elle le souhaitait, même.

Avant, enfin, qu'elle ne décide de prendre les choses en main. Se raisonner. Se dire que la fatigue, le stress de l'orage ont tout scénarisé et que non, personne derrière ne veut la tuer. Elle choisit de rouler presque au pas, ralentit délibérément pour donner au 4×4 le temps et l'opportunité de la doubler. Trois puis quatre opportunités même, bien marquées. Il aurait dû passer. D'autres véhicules en ont profité pour les doubler tous les deux. Pas lui. Non. Lui, il est toujours là, et la terreur avec, qui revient. Parce que ce malade s'est contenté de l'imiter, décélérant en cadence, restant toujours à bonne distance, celle du flou, celui qui débute lorsqu'on ne peut pas deviner les contours de votre visage, ni si vous êtes une femme ou un homme, jeune ou vieux, blond ou brun. Sophie a du mal à se concentrer, ses yeux la brûlent, est-ce qu'elle pleure ? Malgré tout, elle croit deviner des lunettes. Une silhouette. Rien de précis. Tout le danger, de fait, se retrouve incarné dans la masse de cet énorme 4×4 couleur nuit sale.

Un muret en béton délimitait jusque-là le bord de route, à peine cinquante centimètres de haut mais suffisant pour maintenir un véhicule sur la voie à la vitesse où elle roule. Sauf qu'ils arrivent désormais sur une portion protégée par une simple et illusoire barrière de bois, et c'est précisément à ce moment-là que le 4×4 choisit de venir lui coller au train. Elle a vu sa masse lui fondre dessus dans le rétroviseur gauche. Impossible de regarder dans le rétro central. Sophie est terrifiée. Si elle le regarde, si leurs regards se croisent, il va passer à l'acte. Clairvoyance et certitude de condamnée. La semelle de sa chaussure droite crisse et glisse presque de l'accélérateur. *In extremis*, elle se ressaisit et maintient sa vitesse. Si elle devait ralentir ou freiner, le 4×4 entrerait dans son coffre. Sophie se met à lancer des regards de détresse aux automobilistes qu'elle croise mais aucun ne les lui rend. Aucun ne comprend. Ils sont tous indifférents à ce qui se joue sur la route. Le bas-côté offre des scénarios catastrophes qu'elle devance en se projetant mentalement dans le vide. Quelques tonneaux en perspective avant de se retrouver à nouveau sur la chaussée, en contrebas. Le Jeep s'immobiliserait alors pile sur la trajectoire de l'une de ces bétonnières qui montent en convoi. Et là… le Jeep se ferait plier, compresser, découper, mieux que dans une

casse.

Sophie est tétanisée, agrippée à son volant plus qu'en train de conduire. Ils viennent d'entrer dans l'agglomération des Allues. *Arrête-toi, bon sang ! Monte, prends sur ta gauche, clignote et monte ! Va te garer devant l'église ! Personne ne se fait buter devant une église !*

Elle s'engueule à blanc, impossible de lâcher le volant, de mettre le clignotant, de changer de voie, de s'arrêter. Si elle le fait, il va la suivre, s'immobiliser tout contre son Jeep, descendre sa vitre et la buter. Sans état d'âme et devant l'église. Ironie de clergé parce que Sophie n'y fout jamais les pieds. De toute façon, ils sont déjà sortis des Allues. Plus possible de s'arrêter. Avancer.

Coïncidence ou parce qu'il a senti qu'elle avait hésité à quitter la départementale, toujours est-il que le 4×4 a repris un peu de distance. Dans l'intervalle et un peu malgré elle, Sophie l'a aperçu, c'est un homme. Son visage lui a semblé étrange, barbu avec des lunettes noires. Elle pense qu'il est peut-être grimé, que la barbe est factice.

À nouveau une portion avec barrière de bois pour unique rempart. Et à nouveau le 4×4 qui gomme la distance entre eux. Son volant ne va pas tenir le coup. Ils ne sont pas conçus pour être serrés si fort. Elle se souvient de l'histoire d'un automobiliste dont le volant s'était détaché, cassé net.

Concentre-toi, Sophie ! Le gars flirte dangereusement avec son pare-chocs, toujours pile avant les virages en épingle. Ils viennent de passer la déchèterie, raison pour laquelle sans doute, ils croisent encore plus de camions. Elle ne les voit plus que comme des armes opportunes pour le psychopathe à ses trousses. Ce malade a l'embarras du choix, il y a des travaux partout dans la vallée. « Toujours plus de chalets, toujours moins de forêt. » C'est la réplique de Camille à chaque nouvelle grue qu'elle voit pointer. Depuis que les stations existent, la fin de l'hiver sonne toujours le début des ballets des engins de chantier. En ce mois de juin, les entreprises de BTP s'en donnent visiblement à cœur joie.

Un camion benne devant elle désormais. Sophie hésite à klaxonner, pour que le chauffeur accélère. Et après ? Ou s'il le prend mal et qu'il freine pour lui faire peur ? S'il freine, elle est morte. Fracas, échec et mat. *Bon Dieu, existe et sauve-moi !* Et c'est précisément à ce moment qu'elle la sent ! La poussée. Il lui a mis un

coup d'accélérateur dans les reins, c'est certain. Terreur en vrac, en acide, à volonté, dans sa trachée. Son téléphone se remet à biper. Elle le regarde en même temps que lui vient l'idée. Elle crie aussitôt : « Dis Siri ! Appelle Raphaël ! » Pas de réaction. Alors, elle hurle : « Siriii ! Appelle Raphaël, putain ! » Silence. Choc, nouvelle poussée. Plus forte. Des gémissements dans l'habitacle du Jeep. Elle ne comprend pas tout de suite que c'est elle qui produit ces sons. Lorsqu'elle le réalise, un sanglot profond lui sort par la gorge. *Ressaisis-toi !* Le temps de relever les yeux et le 4×4 est à distance, l'air de rien. Elle l'insulte : « Lâche-moi, connard ! » Cette nouvelle rage lui donne le courage qui lui manquait. Dans la foulée, elle clignote et double, sans regarder.

Klaxon écrasé, celui du car scolaire. Sophie a le temps de voir les yeux exorbités du chauffeur. Sursaut de panique et Jeep rabattu. À nouveau derrière le camion benne. Elle n'a plus de jambes. Le 4×4 est à distance derrière, innocent. Le chauffeur du car a dû se faire dessus.

Elle conduit les bras flageolant jusqu'à la voie rapide. Plus question de doubler qui que ce soit. Elle n'arrive pas à réfléchir. Coup d'œil hagard dans le rétro. Il est toujours derrière, il a laissé un véhicule s'intercaler entre eux mais elle ne s'y laisse pas prendre. Elle le voit. Elle est persuadée qu'il va attendre la montée vers Mâcot-La-Plagne pour reprendre son entreprise de destruction. Deux autres véhicules s'intercalent entre eux lors du passage d'un rond-point à Aime. Quelques centaines de mètres plus loin, Sophie ne met pas son clignotant au moment de quitter la route pour partir sur la droite, vers Mâcot. Elle s'engage sur la voie d'un coup de volant et, à bout de forces, s'arrête dès qu'elle le peut, aux abords de l'office du tourisme. Elle se retourne, guette et attend. Une seconde. Dix secondes. Trente. Une minute. Trois. Personne ne la suit. Les véhicules poursuivent tous tout droit vers Bourg-Saint-Maurice. Et aucune des voitures qu'elle voit ainsi filer loin d'elle n'est le 4×4. Comme s'il s'était envolé. Comme s'il n'avait jamais existé.

Vingt minutes plus tard, Sophie est de retour chez elle. Tout, autour du chalet, est silencieux. L'après-midi débute à peine et la vallée entière semble avoir cédé à la tentation d'une sieste. Pas même un bruit de moteur crachant son turbo dans la montée de La Plagne. Il n'a pas plu ici. La route était sèche. La jeune femme se demande un temps si la nature ne ralentit pas son souffle afin qu'elle étouffe encore plus d'entendre battre son propre cœur. Si vite. Trop vite. Parce que ce

4×4 a bien cherché à la foutre en l'air là-bas. La preuve est là, sous ses yeux. Sophie est plantée debout, dehors, à l'arrière du Jeep, comme fascinée par cette éraflure sur son pare-chocs. Déjà dix minutes qu'elle fixe cette marque pour se rassurer, pour se prouver qu'elle n'est pas folle, que quelqu'un vient bien d'essayer de la tuer.

Mercredi 7 juin 2023

Est-ce que le stress de la veille est digéré, intégré à la masse d'angoisse globale qui la constitue depuis la disparition de Joseph ? Comment faire la distinction entre une décennie de mal-être perpétuel et les suppléments d'anxiété provoqués par ces derniers « incidents » ? Sans la moindre exception et quoi qu'il arrive, Sophie se lève chaque matin avec une barre dans le ventre, une tension horizontale dure comme cette pierre qui manque à l'édifice du passé. Un être. Une vie qui s'est glissée ailleurs. Il manque un morceau de son histoire, un bout d'elle, un prolongement humain. Ce morceau manque à la vie des autres aussi, à celle de Raphaël, à celle de Camille, à celles de ses grands-mères et quelque part sans le moindre doute, à celles de ses amis d'école qui ont senti cette violence dans leur existence à eux aussi, ce jour-là, ce jour où ils ont appris que Joseph avait disparu en montagne. Ils ont fait le transfert, c'est un réflexe humain. Ils se sont forcément dit « Ça aurait pu être moi », comprenant qu'ils pouvaient eux aussi, un jour, disparaître, qu'ils étaient lui. Joseph a fait un carnage en trouant la vie de tout le monde.

Sophie veut boucher ce trou. Consolider son mur. Et pour cela, il faut qu'elle le retrouve. Parce qu'il est vivant. Quelque part dans ce monde, il attend qu'on le retrouve. Qu'elle le retrouve puisqu'elle semble être seule à croire encore que c'est possible et même si vraiment cela ne va pas de soi, pour elle, de s'imaginer un jour à nouveau face à Joseph. Elle se demande sans arrêt ce que devient un gamin hyperactif, agité, agitateur, quand il grandit loin des siens. Est-ce qu'il a des rancœurs ? Sa pire crainte, c'est que le jour des retrouvailles, elle comprenne que lui aussi, comme les autres, ne lui en veut qu'à elle seule. Que pourra-t-elle dire pour s'en excuser si c'est le

cas ? Et au-delà, que pourra-t-elle bien lui raconter si elle réussit à le ramener ? Comment combler dix ans de vide quand on a déjà autant raté les sept premières années partagées ? Parce que Sophie, alors, était trop jeune. Parce que Joseph, lui, était tellement attaché à son père, qu'il reproduisait les schémas de Raphaël, en prenant sa mère pour une faible, essayant de faire sans. Seul Raphaël comptait, pour tout. Alors même que son père n'avait d'yeux que pour Camille depuis toute petite. La vie est drôlement faite. Et les adultes ne sont jamais prêts à ne plus se comporter comme des enfants. Qu'est-ce que Joseph pouvait bien comprendre à tout cela ? Est-ce qu'il s'en souvient seulement ? Est-ce qu'il exigera qu'elle lui rende des comptes ? Comment renouer un dialogue avec le passé ? Face à Joseph, s'il sonnait maintenant à la porte, qu'est-ce qu'elle dirait, bon sang ? Du coup, pour se rassurer, Sophie s'entraîne : elle lui parle. C'est pour cela qu'elle attend que tout le monde soit parti le matin, pour se lever et petit-déjeuner avec lui. Pour lui parler à voix haute en buvant son café, dans la cuisine. Désormais cependant, son rituel est retardé par le besoin anxieux de vérifier à travers les fenêtres qu'aucun rôdeur, dehors, ne tourne autour du chalet. Personne. Elle est seule, avec lui.

Tu as dix-sept ans. Quelque part dans ce monde, tu existes peut-être avec tes dix-sept ans. Presque un homme, et à la fois, pas tout à fait. L'âge que j'avais quand j'ai connu ton père, mon âge à cette rencontre qui m'a conduite jusqu'à toi. Sois prudent, Joseph, si tu séduis une fille. Si vous deviez mélanger vos corps. Une mère peut parler de cela à son fils, n'est-ce pas ? Si vous deviez mélanger vos fluides, sois prudent, respecte-la, s'il te plaît. Ne lui fais pas d'enfant. Vous êtes trop jeunes. Tu es trop jeune. C'est une trop grande violence que de perdre sa jeunesse dans l'enfance d'un bébé. On n'est pas prêt. Je n'étais pas prête, Joseph. Tu dois grandir d'abord. T'assumer. T'affirmer. La jeune fille aussi. Celle que tu serres dans tes bras. Où que tu sois. Même si peut-être que tu n'as pas de copine, comment est-ce que je le saurais ? Es-tu plutôt en cours, comme Camille ? Tu es sur le point de passer le bac ? Est-ce qu'on passe le bac en Italie aussi ? Il y en a certains, tu sais, qui pensent que tu es là-bas. Ne me demande pas pourquoi. Les gens sont comme ça, ils ont des certitudes sur tout, même sur toi. S'ils ont raison, j'espère que tu vas réussir tes examens. Tu es sûrement aussi brillant que ton père. Moi, tu sais, les études… Je n'ai pas eu le temps d'en faire. Quand je suis tombée enceinte, mes parents étaient encore là, mais trop occupés à regretter d'avoir quitté Berlin pour

s'intéresser à moi, à ce qu'impliquait pour moi d'arrêter mes études. Ton père a senti la faille et pris les choses en main. Il a décidé qu'il assumerait tout pour nous. Sois autonome, Joseph. Ne dépends de personne. Ni de ta copine. Ni de ton copain si tu préfères. Sois qualifié. Pas comme ta mère. Comme ton père. C'est mieux.

Quand quelqu'un te demandait ce que tu voulais faire quand tu seras grand, tu ne répondais pas footballeur ou pompier, pas astronaute ou chanteur. Tu disais que tu voulais faire comme ton père. Parfois tu disais même carrément « je veux être papa ». Ta grand-mère Monique vivait chacune de ces réponses comme un triomphe personnel. À chaque fois, le lendemain, elle te ramenait un cadeau. Elle ne disait pas que c'était lié, bien sûr. Mais j'ai vite remarqué le schéma. Flatter Raphaël rapportait des récompenses. Tu en as donc eu beaucoup, toi qui vouais un véritable culte à ton père. Bizarrement, lui ne semblait en tirer aucune fierté. Il haussait les sourcils ou les épaules, parfois les deux à la fois, en soulignant que tu n'avais aucune idée de ce qu'il faisait, que tu l'imaginais sans doute se promenant dans des télécabines toute la journée. Plus rarement, tu évoquais la possibilité de devenir pilote de chasse. À peu près à chaque fois qu'un avion de l'armée fendait en deux la vallée d'un coup de tonnerre. Où que tu sois, j'essaie de t'imaginer réalisant un de tes deux rêves, devenir un jeune Maverick comme dans Top Gun *ou un ingénieur comme ton père. Mais comment le pourrais-tu ? Comment un gamin qu'on enlève peut-il faire de brillantes études sans se faire remarquer ? Comment pourrait-il devenir « quelqu'un » ? Par contre et aussi longtemps que cette vallée aura besoin de sujets de conversation, tu resteras ce que tu es devenu le 15 juin 2013 : un fait divers.*

Arrêter de lui parler. Le mug de café est vide. Et puis, cela n'aide pas à faire passer la barre dans le ventre que de projeter des images de Joseph sur les murs blancs de la cuisine. La barre durcit, Sophie sent la peau de son abdomen se tendre comme un cuir qu'on aurait trop tanné. Elle en a parlé une fois à Monique. Une seule fois, parce qu'elle s'était massé le ventre devant elle et que sa belle-mère avait posé la question.

— Qu'est-ce que tu as, encore ?

Pourquoi ce « encore » ? Surtout ne pas relever. Ce serait pire si Monique justifiait le choix du mot, si elle lui sortait une liste longue comme le bras de toutes les jérémiades relevées. Il est probable que Monique dresse quelque part un catalogue des tares de sa belle-fille.

Se contenter de répondre donc :

— Une barre dans le ventre. Un peu de tension, je crois. Je me réveille toujours avec. Ça ne passe pas, sauf quand je marche.

— Je sais ce que tu as. Toi, tu te racontes encore trop d'histoires. Mais ton corps, lui, il sait. Alors, il t'envoie des rappels. Il faut que tu te réveilles Sophie, que tu acceptes d'assumer ce que tu as fait. Assume la culpabilité. Tu l'as laissé. Tu as laissé Joseph se perdre. Être enlevé peut-être. Admets-le, demande pardon à ton fils, à tout le monde. C'est ta conscience qui te barre le ventre.

Elle n'aurait pas dû répondre finalement. Une autre fois, la surprenant à nouveau à se masser le ventre, Monique avait juste dit : « Une goutte d'huile essentielle d'estragon après chaque repas. Tu la mets sur un bout de pain. Ça te soulagera. » Sophie avait failli la remercier, surprise par cette bienveillance soudaine et inattendue. Puis Monique avait rajouté : « Et avec ce poids en moins, tu trouveras peut-être l'énergie de t'occuper enfin de l'enfant qu'il te reste. »

Comment s'occuper de l'enfant présent quand l'enfant absent prend toute la place ? C'est étouffant de vivre au chalet. L'absence de Joseph s'y étale. Une strate supplémentaire à chaque jour qui se lève. Jusque dans le regard des gens qui viennent chez eux. À l'affût du moindre signe, de la moindre photo, du moindre autel au souvenir. Pour vérifier que la mère n'oublie pas ? Pour s'assurer que cette maison souffre toujours ?

Sophie sursaute.

La sonnette de l'entrée vient d'écraser le silence. Cette horrible sonnette avec la tonalité choisie par Joseph. Une brillante idée de Raphaël que de remplacer par une sonnette électronique l'ancienne petite cloche en bronze. La plupart du temps, Sophie entend arriver les véhicules sur le court chemin qui mène devant le chalet et se dépêche d'aller à la porte pour devancer toute velléité de sonner. Mais ce matin, elle n'a rien entendu. En plus du stress causé par ce bruit de fanfare, son ventre se noue sur-le-champ au souvenir de l'« incident » de la veille. Elle corrige l'euphémisme et qualifie mentalement d'« attaque » ce qui s'est passé. Et le nœud devient double quand elle se demande soudain si ce n'est pas plutôt le rôdeur qui aurait enfin trouvé l'audace de sonner. Et si le rôdeur et le chauffard ne faisaient qu'un ? Et si c'était ce taré qui revenait s'en prendre à elle ? Et s'il avait attendu qu'elle soit seule, ce matin, pour venir ?

Stop ! Ça ne peut pas être lui. Ou bien l'inverse ? Ça ne peut qu'être lui ? Si tout ça est à cause de Joseph, tout le monde sait tellement où sa mère habite ! La disparition avait reçu une couverture nationale en 2013. Et depuis, régulièrement, le sujet remonte. Les télévisions proposent jusqu'à l'écœurement des documentaires sur les affaires non résolues. Et à chaque fois que cela tombe sur Joseph, le tourisme des voyeurs reprend. Le regard que les autres posent sur Sophie redevient noir. Et leur adresse (avec des photos du chalet prises maintenant avec des drones, putain !) revient au centre de leur curiosité morbide. Tout le monde sait donc où elle vit. Et ce malade sans doute plus qu'aucun autre. Il a voulu l'envoyer dans le décor. L'envoyer sous les roues d'un camion benne. Il a voulu la tuer. Et comme il n'a pas réussi, il revient.

Sursaut. Ça sonne à nouveau. Elle tremble maintenant. Elle réfléchit aussi. Le moment est mal choisi pour avoir des regrets, et pourtant, il est difficile de ne pas penser qu'elle aurait finalement dû céder à Raphaël qui parle régulièrement d'installer une caméra en plus de la sonnette, à l'entrée. Sauf que Sophie se sent surveillée en permanence. D'installer une caméra, ça nourrirait ce sentiment d'être observée, étudiée sans arrêt. Elle comprend pourtant là que c'est elle qui pourrait à l'inverse observer. Et le faire à distance au lieu, là, de devoir aller jusqu'à la porte, de se placer tout contre, et de mettre son œil derrière l'œilleton. Sa belle-mère appelle cela « le judas ». À chaque fois, cette vieille grenouille de bénitier en profite pour sortir son histoire de Juda, le fils de Jacob, qui a sauvé son demi-frère Joseph, dans la Bible. Joseph, Joseph, Joseph.

Troisième sursaut. Un cri en plus cette fois. Ça sonne de nouveau. Il y a quelqu'un, là, dehors, qui insiste beaucoup pour entrer. Si elle va planter son œil derrière le judas et que l'autre a un flingue ? Ou une carabine comme ils en ont tous sur leur cheminée dans le coin ? Mieux, si c'est le pêcheur du plan de Tueda qui peaufine son personnage de film d'horreur et qui s'apprête à lui exploser les tripes à travers la porte ?

— « Un petit nid douillet au creux de la Tarentaise », c'est ce que les gens devraient écrire sur vos courriers en guise d'adresse ! Elle est super chouette votre maison Madame Neuville.

C'est le nouveau facteur. Un gars d'une trentaine d'années, avec déjà le teint buriné du grand air et ces petites entailles cernant les

yeux qui caractérisent tous les habitants des régions montagneuses. Raphaël pourrait demander sa tête pour avoir qualifié le chalet de « maison ». Le gars a sonné pour lui délivrer un colis trop grand pour la boîte aux lettres. Sophie a ouvert, la peur au ventre, malgré la vision au judas. Elle s'est juste un peu détendue en comprenant que ce n'était qu'une livraison, que ce n'était pas le taré qui revenait. Mais d'ordinaire, un facteur est pressé de repartir *illico*. Le nouveau, lui, reste planté sur place, même après lui avoir remis la grosse boîte. L'emballage ne cache rien de la marque transportée. Une marque de sport. Raphaël ne porte que des vêtements techniques hors de prix. « Pas pour afficher ma réussite mais parce que c'est de la qualité », se défend-il toujours. Il se trouve que Gianni, le nouveau facteur, a reconnu là une âme sœur et se sent sur-le-champ d'humeur à raconter sa vie. Il est arrivé des Pyrénées il y a trois ans. Il préfère les montagnes aux arêtes marquées. Moniteur de ski l'hiver, il fait des remplacements à la Poste le reste du temps. Sauf qu'il est en train de passer son brevet pour devenir pilote agréé de vol en parapente en binôme. Il espère gagner sa vie ainsi l'été et sans doute même au printemps. Du coup, la Poste, ce ne sera plus qu'en automne.

Il lui raconte tout ça en moins de cinq minutes, sur le pas de la porte. Sophie ne sait pas quoi dire en retour. Elle cède juste que le paquet est une commande de son mari et qu'elle se contente souvent, de son côté, de vêtements de chez *Decathlon*, même si la période où c'était un choix à la mode est passée depuis longtemps et que cela fait désormais un peu cheap, elle en convient. Surtout quand on habite à La Plagne. Mais elle s'en fout. Elle se fout de ce que pensent les gens de ses fringues.

Elle en a là davantage raconté sur elle qu'à aucun autre inconnu depuis dix ans. À l'exception des gendarmes. Mais ça ne compte pas dans les interactions sociales.

Deux heures plus tard, à midi dix, comme il le lui a annoncé par texto dans la matinée, Raphaël déboule. Il pourrait simplement « arriver », mais non. Il faut qu'il donne de l'urgence à son retour, qu'il mette la pression sur Sophie en ouvrant la porte comme on défonce celle d'un immeuble en flammes. Faire sentir à sa femme que tout a intérêt à être prêt parce qu'il a du travail, qu'une demi-heure pour manger. Que l'équilibre de toute sa journée à lui dépend de sa réactivité à elle. Il ne pourra pas s'agacer, en est-il frustré ? En tout

cas, la table est mise et son assiette déjà servie de salade de pommes de terre, sa préférée, la charcuterie et le pain tranché posés juste à côté. Même le verre d'eau est servi. Pourtant, il ne voit qu'une chose, le colis sur la table basse. Il a du temps soudain, est déjà en train d'éventrer le carton et d'admirer son nouveau short Odlo. Il y a aussi deux accessoires pour le vélo.

— Tu aurais pu me dire que c'était arrivé !

— Désolée, oui. J'étais un peu en retard pour préparer le repas. Gianni est bavard, j'ai bien cru qu'il…

— Gianni ? Comment ça « Gianni » ?

— Le facteur. Le nouveau facteur. Un gars des Pyrénées qui fait des remplacements à la Poste à l'intersaison. Il est moniteur de ski l'hiver, depuis trois ans. Il est sur notre tournée cette année. Tu l'as sûrement déjà croisé sur les pistes…

— Je vois, oui. Il bosse avec la clientèle du Club Med. Un connard qui fait le beau parce qu'il n'a pas encore trente ans. Il se la joue charme à l'italienne alors qu'il s'appelle Jean-Baptiste et qu'il vient de la frontière espagnole. Tordu. Les gars là-haut ne l'aiment pas. Je ne lui ai jamais parlé. Même si je l'avais fait, j'en saurais sûrement moins sur lui que toi qui ne l'as vu qu'une fois. Si tu ne l'as vu qu'une fois. Ou bien ça fait longtemps qu'il te raconte sa vie ?

— C'est la première fois, je t'assure. Jamais croisé avant. C'est à cause de ton colis, il ne rentrait pas dans la boîte aux lettres. Tu as vu la taille de la boîte ?

Elle s'entend ramer à tenter de se justifier comme si, vraiment, elle avait quelque chose à se faire pardonner. Elle déteste ces moments où il la fait se sentir minable. Lorsqu'ils se sont connus, Sophie avait dix-sept ans, Raphaël huit de plus. Elle a commencé par trouver sa jalousie romantique. « Une preuve d'amour », justifiait-il d'ailleurs. Il s'est calmé quand elle est tombée enceinte quelques semaines plus tard. Avec le recul, elle comprend que c'était le temps de l'amadouer, de la convaincre de garder l'enfant, de s'installer avec lui, de l'épouser. Le temps de se l'accaparer. C'est revenu brutalement peu de temps après la naissance de Joseph avant de s'apaiser un peu avec l'arrivée juste derrière de Camille, en retour de couches. Mais elle est toujours là, une jalousie tapie dans des interstices de colère sourde, qui guette les anomalies, tout ce qui sort de l'ordinaire dans la vie de Sophie. Un nouveau saisonnier lui avait confié trois ans plus tôt que

son mari demandait à tout le personnel des stations de « surveiller » sa femme. De le prévenir s'il y avait un problème. À cet effet, tout le monde a le téléphone de Raphaël. Ils ont eu une dispute sur le sujet. Une des rares fois où elle a tenté de s'opposer. Il s'est énervé puis adouci, arguant que c'était juste parce qu'il s'inquiétait pour elle.

— Ce mec est un ringard qui se prend pour Alberto Tomba. Et toi, bien sûr, tu tombes dans le panneau.

— Mais enfin…

— C'est bon, je ne vais pas rester pour écouter tes salades. Tu m'as fait perdre mon temps. Ce n'est pas facile pour moi de rentrer manger, tu sais ? J'ai un travail, des responsabilités. Mais je le fais quand même, dès que je peux. Je le fais pour toi ! Alors merci pour l'accueil, vraiment. *Ciao signora !*

Il repart avec le même fracas qu'il avait débarqué. Fait crisser les pneus du Mitsubishi sur le chemin. Sophie sait pourtant qu'il rentrera dans quelques heures sans colère ni rancune. Comme s'il ne s'était rien passé. Une forme de jalousie éphémère dont elle s'accommode, il le faut bien. Elle ne peut pas lui en vouloir de douter des autres hommes. Il y en a bien un qui déjà s'est immiscé dans leur vie, la démembrant. Parce que Sophie en est certaine, ce n'est pas la nature, pas une bête qui leur a pris Joseph. Rien d'irrationnel ou de biblique non plus. C'est bien un être humain qu'il faut incriminer.

Un temps, c'est même elle qui fut soupçonnée d'avoir tout fomenté.

*

Le jour même du drame, il avait fallu des dizaines de fois détailler et répéter tout ce qui avait été fait, vu, ressenti et dit depuis leur arrivée au parking jusqu'au moment où les premiers gendarmes étaient parvenus sur les lieux. Ils avaient d'abord été interrogés brièvement sur place, puis évacués du site pour des interrogatoires plus formels. Un citoyen ordinaire a rarement l'occasion de connaître ce genre de moments dans sa vie, ils devraient donc être marquants et mémorables. Le premier interrogatoire n'a pourtant laissé aucun souvenir à Sophie. Elle ne saurait même pas dire qui l'a interrogée la première fois, ni peut-être la seconde. Elle sait qu'on l'a emmenée à Moutiers, puis à Albertville. Elle s'était sentie ballottée. D'abord avec Raphaël et Camille, puis seule. Les parents devaient être interrogés

séparément pour qu'ils ne s'influencent pas en se créant l'un à l'autre de « faux souvenirs ». Et aussi parce que, de toute façon, ils avaient fait l'essentiel de cette balade séparément. Sophie se souvient juste du départ de Raphaël, lorsqu'il a quitté la pièce où ils étaient interrogés ensemble, de la façon qu'il avait eu d'obtempérer à l'ordre du gendarme qui lui demandait de le suivre, cela sans lui jeter à elle, sa femme, un seul regard.

Ils étaient l'un comme l'autre complètement sonnés. Un peu plus tard, Monique était venue récupérer leur fille. Sophie se souvient d'avoir eu du mal à reconnaître cette femme soudain si vieille, si voûtée, si visiblement abattue, quand elle était venue à sa rencontre non pas pour la prendre dans ses bras mais pour s'emparer de la petite Camille, la détachant de sa mère. Brutalement, comme on arrache un pansement. Monique avait ainsi emporté Camille avec elle. Sans le moindre mot. De ce soir-là, c'est la dernière scène dont elle garde un souvenir précis. Le reste de ces premières heures après avoir quitté la montagne semble s'être volatilisé ou avoir été confiné dans un tiroir fantôme, au cœur de sa mémoire.

Ses souvenirs suivants datent du lendemain. La gendarme Chassaing est en face d'elle, à lui répéter son grade que Sophie modifie ou écorche à chaque fois. Elle sent que l'autre veut imposer un ascendant, une compétence en assénant ses qualifications, mais Sophie s'en fout royalement, et l'autre le sent. De là peut-être était née la suspicion. Car c'est bien chez Chassaing la première que la jeune femme avait senti l'inimaginable, compris qu'on pouvait la rendre, elle, responsable de ce qui était arrivé : soit de l'avoir laissé arriver, soit de l'avoir organisé. Dans les plus indulgentes des versions, c'était par négligence. On lui avait fait mille fois raconter la randonnée, jusqu'à son arrivée au sommet, dans le vallon, quand Camille et elle avaient rejoint tout le monde au bord du Doron. Enfin, « presque tout le monde », avait corrigé Chassaing. Sophie avait compris l'impression que pouvait donner le récit des autres quand ils avaient donné leur version, la vision de cette mère arrivant seule avec sa fille. Sans son fils. Ce n'est pas eux qui n'avaient pas Joseph à leurs côtés, c'est Sophie qui était arrivée sans lui. Elle qui l'avait perdu. La mère coupable. Et les médias avaient adoré ça, et avec eux l'opinion publique. Jusqu'aux gens du coin. Coupable d'avoir perdu son fils des yeux, puis, petit à petit, coupable tout court. À gratter dans la fange,

un journaliste avait obtenu l'information suprême (l'avait-il su par Raphaël ou par Monique ?). Cette mère, infâme, avait voulu avorter du pauvre petit Joseph. Cet enfant n'avait jamais été désiré par sa mère. Pire, elle avait toujours eu du mal à le supporter. L'avait-elle seulement aimé ? Un gosse agité, hyperactif, épuisant sans doute moralement et physiquement comme le sont parfois les enfants, mais qui cherchait sans doute par là simplement à éveiller l'attention et l'amour maternels… En vain, puisque cette mère ne voyait sûrement en lui que le rappel perpétuel de ce que sa naissance avait causé de torts à ses rêves à elle, ceux d'une autre vie. « Pas étonnant, avaient-ils écrit. Que peut-on espérer d'une mère qui accouche à dix-huit ans et qui s'obstine à vouloir perpétuer son existence autocentrée d'adolescente gâtée ? » Sophie se demande encore où ils étaient allés chercher cet adjectif de « gâtée ». À moins que ce ne soit pour « abîmée, pourrie ». Son adolescence n'avait vraiment rien eu de féérique.

Mais peu importait la vérité, et rien d'étonnant finalement, dans ce qui était arrivé, n'est-ce pas ? Le journal pour lequel travaillait ce reporter avait titré « Sophie Neuville, la Médée des Alpes ». Médée, la mère infanticide de la tragédie de Corneille sur laquelle Sophie s'était jetée pour la lire après la découverte de cet article. Comme sur celle d'Euripide, plus ancienne, qu'elle avait moins aimée. Médée à qui elle avait trouvé des circonstances atténuantes jusqu'à se réfugier dans la version féministe et déculpabilisante de la romancière Christa Wolf qui, elle, réhabilitait Médée, dénonçant une falsification des faits. Ces vautours avaient fait d'elle une spécialiste de la mythologie grecque. En tout cas, ce surnom qui, pour les autres, qualifiait la plus infâme des mères lui était resté, lui collant à la peau comme une malédiction. Elle aurait beau objecter que Joseph n'était peut-être pas mort, qu'il n'y avait pas de corps, qu'elle avait rejoint les autres sans cadavre d'enfant caché sous sa jupe ou plutôt dans ses pantalons, rien ne pourrait jamais étouffer le verdict populaire : elle avait tué son fils l'année de ses sept ans, après avoir échoué à se débarrasser du fœtus jadis.

Les jours qui avaient suivi la disparition lui avaient laissé un peu de répit, le calme avant la tempête. On la plaignait encore même si on ne la trouvait pas « assez triste » sur les photos publiées dans la presse. Raphaël ne pleurait pas davantage, mais c'était un homme, il était

pudique, il devait prendre sur lui pour se montrer fort. Des journalistes de LCI et de TF1 leur avaient proposé d'enregistrer un appel à témoins. Ils avaient accepté, avides d'espoir parce que les battues et recherches dans la montagne ne donnaient strictement rien. Une fois le micro sous leur nez, la journaliste les avait pris de court en demandant : « Monsieur et Madame Neuville, quel message souhaitez-vous adresser au ravisseur de votre enfant ? »

Chassaing avait été folle furieuse. Ce genre de choses ne se faisait pas sans concertation avec les enquêteurs ! Sophie avait objecté qu'ils n'avaient jamais reçu de formation ès parents d'enfants disparus, qu'ils avaient le droit à l'erreur. Chassaing l'avait foudroyée du regard, ne concédant pas un mot en retour. Du mépris à l'état brut. Une bonne minute à la toiser. Pas une seconde Chassaing n'avait regardé Raphaël. C'est pourtant lui seul qui avait articulé au micro : « Rendez-nous notre enfant. Rendez-nous Joseph. Nous ne vous jugeons pas, nous vous en supplions, pour l'amour de Dieu, rendez-nous notre fils adoré. » « Pour l'amour de Dieu »… Qu'est-ce qui lui avait pris ? À l'opposé de sa mère, Raphaël croyait autant au Tout-Puissant que les rats en la bonté des chats. Le summum restait quand même « notre fils adoré » alors que Joseph avait passé les deux ou trois dernières années à essayer de se faire remarquer par son père. Sans doute qu'à cause de ce cocktail de mots détonants, Sophie n'avait pas su trouver quoi articuler derrière. Elle avait même jeté à son mari un regard que l'on qualifierait ensuite d'« étrange ». Plus tard, cela deviendrait même, une fois encore, un regard « coupable ».

L'obscénité du public, leur curiosité morbide, n'était jamais coupable, elle. Quand un mois et demi après la disparition, une perquisition avait été menée « au domicile des parents », une partie de la presse avait sous-titré « Au domicile de la suspecte ». Chassaing l'avait justifiée autrement, avait parlé du besoin de les éliminer du nombre des suspects. Mais cette perquisition avait été justifiée par un témoignage anonyme jugé assez sérieux pour aller jeter un œil. Une personne, ou plutôt « un corbeau », avait laissé un message sur le pare-brise d'un véhicule de la gendarmerie de Moutiers.

L'enfant est dans le congélateur de la mère.

J'ai fait une livraison chez eux.

La femme m'a demandé de poser le colis au garage.

Elle ne sait pas que j'ai ouvert le congélateur.

Le Dauphiné libéré s'était très vite procuré le texte complet de la dénonciation et l'avait livré, en une, au reste du monde.

Il n'y avait jamais eu de colis. Ni de livreur. Chassaing n'avait rien voulu entendre. Pas davantage que le juge d'instruction. Le lendemain de la perquisition, tout le contenu de leur congélateur se retrouvait en page 3 du même *Dauphiné libéré*. Il y avait des plats surgelés de grandes marques industrielles (cette femme ne faisait-elle donc rien pour ses enfants ?), des coulis de tomates en barquettes (mais préparés par la grand-mère paternelle) et des pièces de gibier (cadeaux de chasse d'amis du père). Les techniciens de la scientifique avaient eu le bon goût de ne pas douter de leur origine. Un journaliste s'était autorisé, quant à lui, à affirmer que des analyses allaient être menées pour s'assurer de la nature « non humaine » de cette viande.

Quelques mois plus tard, en décembre 2013, Méribel allait être le lieu d'un autre drame humain. Le terrible accident de ski d'une star de la formule 1. À partir de là, Joseph et Sophie allaient être relégués au second plan des actualités locales, régionales et nationales, parce qu'il y avait désormais de la matière pour vautours à l'échelle mondiale. Raphaël adorait ce champion mais aucun média n'était venu accabler ce père qui soudain pleurait plus sur le destin brisé d'un pilote d'élite plutôt que sur son fils disparu dont on n'avait toujours pas retrouvé la moindre trace.

Au moins, les médias avaient-ils un peu relâché la pression autour de Sophie, faisant à jamais du terrible accident du pilote allemand un évènement inespéré pour elle. Et forcément, ce sentiment à peine refoulé devint lui aussi une source de culpabilité.

*

Après le départ fracassant de Raphaël, elle se contente de débarrasser la table. Pas d'appétit de toute façon, le ventre est trop noué. Rien à voir avec Raphaël. Elle s'est habituée à ses sautes d'humeur. Sa barre de stress sous la poitrine, elle la doit toujours au chauffard de la veille. Rectification : « au connard de la veille ». S'entraîner à la colère pour mieux vaincre la peur. Histoire de souffler un peu, Sophie sort sur sa terrasse profiter de la douceur du printemps, mais une fois dehors, elle réalise que cette tiédeur imaginée tient déjà davantage des chaleurs estivales. Chaque saison grignote un peu sur l'autre. Les repères sont brassés. Annihilés.

Installée sur une des chaises à l'arrière du chalet, elle sent le soleil prendre possession de la montagne, de la terre, de son corps aussi qui transpire sa surprise. Cette météo est sans doute préférable au terrible orage de la veille, mais c'est trop précoce. La nature n'offre plus de nuance à la vie. En même temps qu'elle redoute les aléas des changements climatiques, Sophie n'arrive pas à chasser le chauffard de ses pensées. Pour le combattre à distance, elle cherche à se souvenir, à savoir si les contours du visage aperçu quelques secondes dans son rétroviseur lui évoquent quelqu'un. En vain. Elle se surprend alors à se demander si elle va réussir à retourner au plan de Tueda ces prochains jours, redoute que le gars ne soit sur le parking de la réserve, à guetter son retour. Y a-t-il quelque chose là-bas, dont elle se serait trop rapprochée ? Est-ce que c'est en rapport avec la petite voiture rouge dans le cairn ? Ou quelque chose d'autre, quelqu'un à côté de quoi, de qui, elle serait passée sans comprendre ?

Cela fera dix ans la semaine prochaine, dix ans que Joseph a disparu. Et presque autant de temps qu'elle écume les sentiers de la réserve, des sommets autour de Méribel, à la recherche du moindre indice, de la moindre information recrachée par la montagne. Avec la fonte des glaciers, la montagne rend des objets, parfois même des corps… À ceux qui lui parleraient de folie, elle répondrait « réparation ». Pour se reconstruire, elle doit poursuivre. Surtout maintenant qu'elle est la dernière à chercher. Surtout maintenant que cela semble déranger quelqu'un parce que soudain, une piste là-bas serait devenue brûlante… Donc pas question de lâcher. Chauffard ou non, il faudra y retourner.

Combien de temps est-elle restée ainsi, le regard dans le vague, l'esprit à Méribel ? Difficile à dire. Ce qui est certain, c'est qu'elle est à l'ombre lorsqu'une alerte de son téléphone la fait tressaillir, la tirant de ses pensées.

Camille prévient par WhatsApp qu'elle va rentrer plus tard de son entraînement de bobsleigh. Évidemment, début juin, elle ne fait pas de bob. Ils travaillent le physique. La plupart du temps à Aime, en dessous de la piste qui, elle, est en contrebas du chalet, dans la montée de La Plagne. Cette piste de bobsleigh, c'est la grande fierté du coin et la passion de Camille. Elle a débuté par la luge, deux ans après la disparition de son frère. Elle s'est ensuite tellement réfugiée puis investie dans cet amour de la glisse qu'elle en est devenue aujourd'hui

un des grands espoirs olympiques de la région. Le binôme de bob à deux qu'elle constitue avec son inséparable amie, Daria, devrait, sauf coup de théâtre, porter un jour aux Jeux les couleurs de la France. Pablo, leur coach, parle des Jeux de Milano Cortina en 2026 pour un baptême du feu, puis de ceux de 2030 pour viser un résultat. Et pour ces jeux-là, l'excitation des filles est à son comble parce que la candidature française est la mieux placée, tout le monde annonce déjà qu'ils vont les décrocher… Ce qui forcément implique un déroulement des épreuves de skeleton et de bobsleigh à La Plagne, comme en 1992 !

« Un gars doit passer nous voir après l'entraînement. Un possible sponsor. Faut que je reste un peu. Il veut nous voir toutes les deux. Ça bouge avec la rumeur des Jeux chez nous en 2030 ! Y a Pablo avec nous. T'inquiète. Je rentre *asap*[1]. »

Sophie se tend. « *Asap* », ce n'est jamais assez tôt à ses yeux quand naît l'inquiétude, parce qu'« un gars », c'est imprécis. C'est l'inconnu. C'est à la fois tout le monde et n'importe qui.

Ou bien c'est lui. Le gars du gros 4×4. Sophie n'en a même pas identifié la marque. Elle n'avait pas vraiment la tête aux détails. Elle hésite à prévenir sa fille, à la mettre en garde. Lui dire que son prétendu sponsor est peut-être un dangereux malade, un psychopathe qui a voulu l'envoyer sous les roues d'un camion, la veille. Qu'après la disparition de Joseph, quelqu'un à nouveau s'en prend à leur famille. Proposer de passer la chercher. Ne pas la laisser rentrer avec Daria.

Comme elle a deux ans de plus que Camille, Daria a déjà le permis et une Opel Corsa dernière génération. Cette gamine fait tout toute seule. Jacky, légende vivante du club et père de Daria, est tellement fier de répéter à l'envi que sa fille est autonome, en avance sur tout. Un roc. Pas vraiment la même famille ni la même enfance que Camille, faut dire. Même si Camille est très autonome elle aussi pour une gosse de seize ans, elle conserve les failles creusées par la disparition de son grand frère. Rien de ce genre chez Daria. On peut comprendre qu'il soit facile de se sentir indestructible quand on a derrière soi un père qui s'est taillé une place de géant dans le monde olympique. Il a en prime l'assurance innée des gens originaires de La Plagne, même s'il a dilué ses gènes en épousant Katinka, une athlète russe qu'il a rencontrée lors des Jeux olympiques d'hiver à Nagano, en 1998. Jacky était alors dans la force de l'âge, et dans la

courbe ascendante du prestige qu'avait valu à son équipe six ans plus tôt la construction de la piste de bobsleigh de La Plagne pour les JO d'Albertville. Jacky était le référent technique pour la piste de Nagano et traité comme une sommité. Les Français de La Plagne, de la seule piste de bobsleigh de France, sont toujours des éminences dans ce domaine. Aujourd'hui encore, leur équipe est appelée pour les mises en glace des pistes aux quatre coins du monde. Et ces gars sont effectivement au-dessus du lot. « Leur glace, c'est du billard », aiment à dire en chœur Camille et Daria, et d'ailleurs, la piste olympique va accueillir la Coupe du monde en fin d'année. Donc, forcément, comme tout homme dont on flatte inlassablement les talents, le père de Daria regorge d'assurance et de fierté. D'ambition pour sa fille, aussi. Bientôt retraité du club, il mise désormais tous ses pions sur elle. Et du coup, il a intégré Camille dans l'équation d'affection et d'ambition. Par association. Les deux gamines ne sont rien l'une sans l'autre. Daria est impressionnante. C'est la pousseuse-freineuse du bob. Des cuisses d'acier pour emmener la machine. Camille est la tête. Elle pilote le bob. D'y penser rassure un peu Sophie. Daria est costaude. C'est illusoire face à un fou sans doute, mais c'est beaucoup mieux que rien. Parce que la peur de paraître ridicule ou folle, une fois de plus, l'emporte sur le reste. Elle va laisser peser sur Daria et Pablo la responsabilité de veiller sur Camille. Parce qu'en vérité, qu'est-ce qu'elle pourrait répondre d'autre à Camille que « OK. Merci d'avoir prévenu » ? Si elle en fait trop, Camille arrêtera de céder à cette peur parentale, celle de ne pas toujours savoir où elle se trouve, jusqu'à quelle heure, avec qui. Parce que Raphaël est comme sa femme. Envahissant de questions sur les horaires et sur les fréquentations de leur fille. Camille se laisse faire. Même à seize ans. À son âge, Sophie adorait brouiller les pistes et semer ses parents. Ne pas oublier du coup où ça l'a menée… À la maternité. Et coincée avec un mec dont elle ne voulait guère. Elle soupçonne Camille de les laisser tirer encore un peu sur la bride parce qu'elle n'est pas sereine. Enfant, elle a longtemps eu peur d'être enlevée à son tour. Ce sentiment est forcément encore un peu présent, tapi en elle. Personne n'ose en parler. Ni Camille, soit pour ne pas raviver les psychoses parentales, soit peut-être pour ne pas attiser les siennes. Ni Raphaël et Sophie qui, chacun dans leur coin, peuvent penser qu'en taisant un problème on l'élimine. Mais toute leur vie, ils auront tous peur de voir disparaître

Camille. Sophie en est certaine. Et si Camille s'apaise ou a dompté cette peur pour elle, à la seconde où elle deviendra maman si ça lui arrive, elle sentira rejaillir cette angoisse comme la cendre brûlante d'un volcan qu'on croyait éteint.

Une fois sa réponse envoyée à Camille, Sophie travaille à chasser ses doutes. L'inconnu n'a pas pu monter un baratin de sponsoring pour approcher Camille. Pablo, le coach des gamines, est un vieux roublard du bobsleigh. Si le gars n'était pas de la partie, si ce n'était pas un véritable sponsor potentiel, Pablo ne perdrait pas son temps ni celui des filles. Elle hésite quand même à l'appeler pour s'en assurer. Puis, renonce là aussi. Ne pas alimenter sa réputation de dingue. Pour compenser, elle envoie malgré tout un SMS à Raphaël. Il doit être sur le point de quitter le chantier, sa journée de travail finie.

« Cam va rentrer plus tard. Un sponsor doit passer les voir. Elle ne sait pas qui c'est. »

Elle relit avant d'envoyer, puis lance son message comme un SOS à l'assaut des montagnes. Raphaël comprendra peut-être, même si, hier, il n'a pas cru à son histoire de psychopathe en SUV. Il a nié l'éraflure et dédramatisé l'épisode en évoquant « un simple type dangereux sur la route. Un parmi des milliers d'autres. N'en fais pas une affaire personnelle ». Elle avait insisté, les larmes aux yeux. Narquois, il avait souri. Elle s'était tue. Difficile donc de savoir comment il réagira à son message. Au moins aussi difficile que d'accepter qu'elle a peut-être abandonné sa fille à un danger extrême.

1. Abréviation de *as soon as possible*, « aussitôt que possible ».

Jeudi 8 juin 2023

Le chalet s'éveille à petits bruits. La veille, Camille est rentrée saine et sauve. Folle de joie aussi. Un nouveau sponsor, c'était déjà génial mais alors ce sponsor-là, c'était le graal. Sophie n'avait pas écouté le détail, ni retenu le qui du quoi. Le soulagement de voir rentrer Camille sans la moindre égratignure l'avait délestée de toutes ses forces. Personne n'allait pouvoir lui reprocher d'avoir abandonné son autre enfant. Sauf que s'il avait fallu la sauver de quelque chose, c'est Raphaël qui aurait tiré tous les marrons du feu, sans jamais qu'il ne soit dit que c'était elle qui avait appelé son mari à la rescousse. Très rapidement après le message de sa femme et sans rien lui répondre, Raphaël était descendu des stations jusqu'à la piste de bobsleigh. Il avait sans doute simulé « de passer par là » et de s'être arrêté après avoir vu l'Opel de Daria garée là, juste à côté du bobsleigh d'exposition rouge qui trône toute l'année dehors, devant le club. Il avait assisté du coup aux échanges entre les filles, Jacky, Pablo et « le sponsor ». Le soir, Raphaël avait alimenté le récit de Camille à sa mère, l'enrichissant pour souligner à quel point les filles avaient sauté de joie sur place quand le gars leur avait tendu la main à elles deux et non à Jacky ou à Pablo, pour sceller leur partenariat financier. Sophie s'était tendue lorsque Raphaël avait précisé : « J'ai bien cru que Camille allait lui sauter au cou. » Elle avait soupçonné Raphaël d'en rajouter, comme pour moquer ses craintes, la railler d'avoir silencieusement soupçonné ce gars d'être un croquemitaine. Comme si lui-même n'avait pas marqué sa propre inquiétude en descendant au club.

C'était sans importance désormais, et Sophie avait décidé comme toujours de prendre sur elle. Pendant tout le repas, elle avait ainsi

profité du spectacle du père et de sa fille riant aux éclats. Elle s'était couchée deux heures plus tard avec l'écho de ces rires en tête, mais toujours sur le ventre le poids des angoisses accumulées ces derniers jours. Elle avait d'ailleurs fait deux fois de suite sa tournée des loquets et verrous de toutes les portes et fenêtres du chalet, avant de rejoindre sa chambre.

La nuit cependant s'est passée sans cauchemar et Sophie quitte ce matin son lit sans fatigue, en même temps que Raphaël. Dans ce domaine comme dans tant d'autres, la rareté fait la valeur et Raphaël déborde toujours de bonne humeur quand ils se lèvent ensemble. Ils ne se parlent pourtant quasiment pas mais Raphaël chantonne en préparant leurs cafés et s'assoit à table, au lieu de boire debout comme à son habitude. C'est Camille qui va amener les premiers mots du jour en les retrouvant dans la cuisine, le visage encore plissé de sommeil malgré la douche.

— Bonjour les Neuville ! Vous n'allez pas le croire mais j'ai fait un rêve de dingue !

— Quelque chose qui te fasse tomber du lit parce que je ne suis venu te secouer qu'une seule fois ? Tu as rêvé d'une médaille d'or aux Jeux olympiques, toi !

— Papa, te fous pas de moi… Maman, faut pas croire, des fois, papa aussi il prend sa vie pour se préparer le matin ! C'est pas que moi.

Raphaël et Sophie se regardent en souriant. Camille enchaîne quelques phrases mais inaudibles, couvertes par la Nespresso qui délivre un nectar allongé dans son mug bleu, « bleu comme notre bob », commente Camille dès que l'occasion se présente.

— […] et alors Pablo nous demandait si on serait d'accord pour partir nous entraîner avec lui au Canada pour un stage de six mois. Le truc de ouf ! J'étais refaite. Faudrait jamais sortir d'un rêve comme ça. Papa, tu m'as réveillée trop tôt, un quart d'heure de plus et j'étais dans l'avion pour Montréal !

— N'essaie pas de gratter du rab pour demain, Camille ! Et dépêche-toi, moi je décolle de cet aéroport dans vingt minutes. Sinon, tu es à pied pour rejoindre l'arrêt de bus, voire dans l'obligation d'envisager une téléportation si tu comptes arriver à l'heure en cours.

— *Okayyy. Okay.* Juste avant d'aller finir de me préparer, j'aime pas réclamer mais je commence à manquer de chaussettes techniques.

J'ai deux paires qui sont mortes à l'entraînement le mois dernier. Le roulement devient tendu. Papa, tu descends vers Aime aujourd'hui ?

— Non, je suis là-haut sur le chantier. Ça ne peut pas attendre deux jours ? Je t'emmène en ville samedi, si tu veux.

Sophie les regarde se parler et organiser leur petite sortie comme si elle n'existait pas. D'ordinaire, elle n'intervient pas, reste passive et valide ainsi leur mode de fonctionnement, l'excluant. Son audace du jour va les surprendre au moins autant qu'elle.

— Je peux faire un saut *Au Sportif* chez Thomas et Marion. Je dois passer à l'office du tourisme de Plagne Centre voir Géraldine pour un remplacement dans quinze jours. Je peux y aller aujourd'hui si ça t'arrange, puis pousser quelques virages plus haut à Belle Plagne pour tes chaussettes…

Ils la regardent comme si elle venait de naître, comme une apparition improbable et soudaine pendant le petit déjeuner, un phénomène pas très biblique, sur une chaise en tek, en bout de table. Raphaël reste silencieux et se contente de regarder sa fille. C'est toujours lui qui fait ses courses, toujours à lui qu'elle donne les listes de fournitures, avec lui qu'elle va acheter ses fringues. Toujours. Camille choisit pourtant de s'incliner devant le miracle du jour.

— Tu es sûre, maman ? Tu connais ma pointure ? Faut taper dans du 39-42. Je suis presque en PLS dans du 35-39 maintenant. Et montantes, les chaussettes. Je préfère celles qui sont fabriquées avec du fil recyclé, par égard pour l'environnement. Demande à Thomas ou à Marion s'ils ont un modèle très respirant, antibactérien, antistatique, avec renfort sur la pointe et sur le talon.

Sophie se retient de faire remarquer à sa fille qu'à défaut d'être celle qui lui achète ses stylos et survêtements, c'est quand même elle qui lave et range son linge depuis plus de seize ans. Qu'elle a plus que le temps de voir l'évolution de ses tailles comme la composition des vêtements qu'elle porte. Mais elle encaisse les doutes de Camille sans les commenter et se contente de faire en une phrase la synthèse des précisions données par sa fille.

— Pour faire plus simple et être sûre d'avoir bon, je prends le modèle le plus cher en 39-42 et on devrait être pas mal ?

Camille feint d'être gênée et hoche la tête avec un grand sourire. Raphaël est moins complice des efforts de sa femme.

— C'est sûr qu'en allant les acheter à Belle Plagne plutôt qu'à

Aime, la notion de « plus cher » va prendre tout son sens…

Cette fois, c'est Sophie qui garde le silence en se contentant d'un clin d'œil à sa fille. Marché conclu. Elle se sent soudain investie d'une mission qu'elle n'a pas le droit de rater. Si pour une fois, Camille pouvait sentir qu'elle peut compter aussi sur sa mère…

Les villages de La Plagne ne sont pas le premier endroit où faire ses courses pour les gens du coin. En cela et même si Sophie se serait bien passée de cette dose matinale de cynisme, Raphaël a raison. Ici, tout est élevé au « prix spécial pigeons voyageurs », regrettent souvent les saisonniers, comme à Courchevel ou Méribel d'ailleurs. C'est peut-être même encore pire dans ces deux stations plus bourgeoises.

À partir du printemps et après l'avalanche de skieurs, les villages de La Plagne vivent surtout sur le dos des vététistes et des randonneurs. La plupart des commerces dépendent du tourisme, même quand il se tarit à mesure que fond la neige. Ils font peu de ventes aux locaux. Mais Sophie n'a pas envie de descendre sur Aime. Sa belle-mère a le chic pour lui tomber dessus dès qu'elle entre ou sort d'un magasin. À croire que la vieille a des radars. Par contre Monique ne monte jamais aux stations. Plus que leurs prix, elle vilipende surtout la propension de certains à faire passer des produits chinois ou turcs pour locaux.

« Un tricot Vallée de la Tarentaise *made in China*. Non mais, vous vous rendez compte ? On ne sait plus faire de tricot en France ? »

Vraiment aucun risque de tomber sur Monique achetant un « tricot » là-haut et cette seule garantie vaut de l'or. Et puis, Sophie y a quelques alliés. Ceux qui travaillent avec elle, même ponctuellement, lui sont toujours agréables. Elle soupçonne que c'est en partie parce qu'ils ont besoin d'elle, de sa maîtrise de l'allemand et de sa disponibilité, mais elle s'en contente. Il y a aussi ceux qui ont travaillé jadis avec ses parents au restaurant qu'ils ont tenu pendant six ans à Plagne 1800 et qui lui conservent une affection un peu nostalgique. Sans parler du fait que tout le monde là-haut veille un peu sur elle. Raphaël le lui rappelle d'ailleurs sans aucune gêne ce matin même alors qu'il quitte le chalet. Elle se demande sur le coup si ce n'est pas une forme de mise en garde, à cause de l'épisode avec Gianni, le facteur.

— C'est une preuve d'amour Sophie. Je m'inquiète pour toi. Je leur demande juste de me rassurer. Tout le monde t'aime, So. Moi plus que

tous les autres réunis.

Alors que Raphaël vient clore son propos d'un baiser déposé sur sa joue, Sophie lui répond que c'est infantilisant. Qu'il ne lui fait pas confiance, pas même pour prendre soin d'elle-même. Dans ses bons jours comme ce matin, Raphaël concède amoureusement qu'elle a raison, que c'est lui l'enfant, que son amour ne supporte pas qu'il puisse lui arriver quelque chose, pas même une insolation. Les mauvais jours, Raphaël se vexe et s'indigne qu'elle lui reproche de veiller sur elle. Lui rappelle qu'elle n'a pas été fichue de veiller sur leur fils, alors comment lui faire confiance pour veiller sur quelqu'un d'encore moins solide que ne l'était ce gosse, quelqu'un qui panique au bord du moindre petit ravin ?

Depuis qu'elle est au courant de cette « surveillance » à La Plagne, Sophie se demande s'il l'a également mise en place à Méribel. Question purement rhétorique. Puisqu'il la laisse partir là-bas seule depuis des années sans jamais s'enquérir de ses éventuelles rencontres ni du trajet de ses randonnées. Il a forcément des informateurs là-bas aussi. Malgré les rivalités des stations, les gens des deux vallées se connaissent tous et aussi bien que s'ils étaient nés dans le même chou. Ils vont et viennent, travaillent, se marient d'un versant à l'autre. Sophie ne fait vraiment pas le poids face à la solidarité du terroir alpin.

Contre mauvaise fortune bon cœur, et surtout parce qu'elle n'a pas d'autre choix, elle fait avec les humeurs de Raphaël et donc avec son instinct protecteur teinté de rancune. Il ne se met jamais totalement en colère contre elle. Il n'y a jamais de grosses explosions. Juste des piques incessantes et parfois cruelles. Sophie reste en particulier marquée par ce jour où il avait cherché à la consoler après lui avoir à nouveau asséné des horreurs sur sa responsabilité dans la disparition de Joseph. Juste après, il lui avait demandé pardon en gémissant, justifiant sa méchanceté en affirmant qu'il se débarrassait sans doute ainsi de sa propre culpabilité. Sophie avait relevé la tête, véritablement surprise. En sondant son regard, elle avait cependant remarqué que les yeux de Raphaël restaient secs comme ceux d'un homme à la conscience tranquille et elle n'était pas parvenue à se convaincre qu'il croyait lui-même en ce qu'il venait de lui dire.

*

La transmission d'informations est rapide à l'office du tourisme. Il ne s'agit que d'un dépannage de trois jours sur un week-end. Géraldine en a juste profité au passage pour commencer à placer Sophie dans la boucle des Jeux de 2030. La tension monte clairement dans la vallée. Si la France décroche ces Jeux, comme pour les derniers championnats du monde l'hiver dernier, les épreuves de ski alpin de 2030 seront organisées sur les sites de Méribel et de Courchevel. Du coup, Géraldine veut être sûre de ne pas voir son atout germanophone partir travailler du côté méribélois plutôt que sur La Plagne. Ça amuse la jeune femme de se sentir ainsi convoitée, elle aimerait que Raphaël soit là pour entendre la responsable du tourisme local lui faire des ronds de jambe. Elle rassure Géraldine, d'autant plus que c'est quelqu'un qu'elle apprécie sincèrement. En plus d'être compétente, Sophie trouve que c'est une belle personne, que tout en restant distante, elle n'en est pas moins chaleureuse, empathique et bienveillante le temps de l'instant partagé. Il n'est cependant pas question de se voir en dehors du travail. Géraldine, comme les autres, semble penser que la jeune femme est en sucre. Qu'en dehors de relations professionnelles, sa coquille se désagrégerait. Comme si la personne même de Sophie n'existait plus depuis le fait divers. Elle peut être envisagée comme une collègue de travail, comme une connaissance qu'on salue et à qui on demande des nouvelles sans profondeur, mais pas comme une copine ou une amie. Le mieux qu'elle puisse espérer, c'est d'être vue comme la femme de Raphaël et à ce titre, de croiser tout ce petit monde parfois à des soirées en stations. Inutile de ressasser pour autant, Sophie est devenue une solitaire assumée. Elle l'était sans doute en grande partie déjà avant la disparition de Joseph.

Elle quitte l'office du tourisme en faisant à travers les baies vitrées de grands signes de main vers cette collègue appréciée qu'elle viendra épauler dans deux semaines. Sophie a désormais une mission à remplir : monter à Belle Plagne pour y trouver des chaussettes « hypertechniques ».

Nombre de magasins de sport en stations ferment leurs portes après l'hiver. C'est peut-être même encore plus le cas à Méribel qu'à La Plagne. Ces commerces vivent pour l'essentiel de la location de skis et de la vente de matériels et de vêtements d'hiver. Les boutiques restent fermées au printemps et en été, donnant un air de village

fantôme à certaines allées des galeries commerciales. Mais à Belle Plagne, Thomas et Marion ont su diversifier leur commerce et changent leur fusil d'épaule dès que le soleil amène les touristes en short. Ils leur louent des vélos, électriques de plus en plus. Sophie s'en étonne souvent avec Thomas, parce qu'armés de leurs vélos, la plupart de leurs clients, comme en hiver, gravissent les pentes grâce aux télésièges. Seules comptent la vitesse et l'ivresse de la descente. Les vélos à louer sont installés dehors, en rangs d'oignons devant la vitrine. En passant la porte du magasin, elle salue Thomas en lui rendant l'écho de sa réplique préférée :

— « Peu importe la paresse des hommes tant qu'elle me remplit les poches ! »

— Marion, viens voir un peu qui le soleil nous amène ! Ce n'est pas courant de te voir en short, Sophie. Il y a eu un arrivage de touristes teutons ? On te réquisitionne à l'office en bas ?

Marion arrive au pas de course du fond du magasin, les bras remplis de boîtes. Sophie note mentalement que Thomas n'esquisse pas le moindre geste pour la débarrasser. Elle pense sur-le-champ à Raphaël qui se justifie en appelant cela « être féministe et ne plus vous traiter comme le sexe faible ». Marion ne semble pas s'en formaliser, tout au plaisir visiblement sincère de cette belle surprise.

— Vive les Allemands si c'est eux qui te ramènent à nous. Ça fait plaisir de te voir sans bonnet !

Sophie savoure l'instant tout en se reprochant de ne pas venir déguster plus souvent ces extraits de gentillesse spontanée.

— Rien à voir avec Berlin. Pas avant quinze jours en tout cas. Je suis à la recherche de chaussettes techniques pour Camille. Et tant que j'y suis, je vais changer les rondelles de mes bâtons de rando. Donnez-moi ce que vous avez de meilleur. Pour les chaussettes. Pour les rondelles aussi après tout !

C'est Marion qui lui trouve la paire parfaite pour Camille. Sophie, voulant doubler ses chances d'épater sa fille, en prend deux exemplaires de couleurs différentes. Une paire noire et une paire bleue. Elle s'imagine déjà entendre Camille : « Ho ! Bleues comme le bob ! »

Pendant que Marion repart dans la réserve du magasin chercher « les meilleures rondelles possibles », soit, si Sophie a bien compris, les seules qu'ils vendent de toute façon, Thomas tourne autour du

comptoir de la caisse avec l'air gêné de ceux qui ne savent pas où se mettre, ni comment se jeter à l'eau. Sophie pourrait l'aider en l'interrogeant mais elle préfère qu'il se débrouille. C'est sa façon à elle d'aider la cause des hommes, de ne pas les affaiblir en les assistant trop. Au bout de deux minutes de petits pas chassés sur la moquette, Thomas, retourné à l'arrière de sa caisse, prend une pause faussement nonchalante. Puis, enfin, il demande :

— Dis, tu es au courant que Zian est de retour ?

C'est un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages. L'écho est assourdissant, la résonance terrible. Thomas le sait. Il laisse à Sophie le temps d'encaisser. Marion revient près d'eux et comprend sans doute à leurs visages ce qui vient d'être dit. Tout le monde à La Plagne sait qu'elle a un temps soupçonné Zian de cacher quelque chose. Marion pose simplement les rondelles devant Thomas qui les glisse dans le sac avec les chaussettes. Il ne reprend la parole que pour dire :

— Les rondelles, c'est cadeau.

La jeune femme pose sa CB contre le lecteur sans contact. Une minute plus tard, elle se retrouve dehors, au milieu d'un modeste flot d'estivants. Elle ne se souvient pas d'avoir salué Thomas et Marion en partant. Elle ne sait pas non plus si elle les a remerciés pour les rondelles.

Le 15 juin 2013 et dès les premières minutes de recherche, Zian Personnaz avait assisté les touristes et les randonneurs pour fouiller les alentours et organiser la première « battue ». Taciturne mais doté d'une forme d'autorité naturelle et silencieuse, d'une incomparable connaissance du terrain surtout, il avait été d'un secours précieux et Sophie avait tout d'abord vu sa présence comme providentielle. Zian avait crié le prénom de Raphaël pour l'interpeller alors qu'il venait juste lui-même d'atteindre le vallon, sans doute étonné d'entendre pousser tous ces cris dans un endroit normalement si calme, comme de voir les différents membres des deux familles détaler comme des lapins, sans ordre ni réelles directions. Sophie ne connaissait Zian que de loin. Raphaël le lui avait présenté brièvement par le passé, mais elle ne se souvenait ni quand ni où. Elle se souvenait parfaitement par contre d'avoir entendu Raphaël lui expliquer que ce n'était « qu'un copain d'enfance », « pas un ami comme François ». Le Zian en question ne semblait pas davantage intéressé par la fréquentation de cet ancien copain de classe. Un ingénieur et un berger, ça aurait pu

faire une chouette histoire, mais ces deux-là n'avaient pas choisi de l'écrire.

Après coup, quelques jours après l'horrible journée, Sophie avait senti naître un malaise en elle. Cru se souvenir de quelque chose qu'elle avait vu ou entendu. Mais impossible de savoir quoi. Elle en gardait une impression, celle que Zian, ce jour-là, cachait quelque chose. Elle le revoyait surtout au moment où il était reparti leur lancer à elle et à Raphaël un regard terrible, presque de colère, au moment où il s'était baissé pour dégager et récupérer son sac à dos, là où le berger l'avait abandonné une heure et demie plus tôt pour participer aux recherches avec les autres. Il avait continué à les regarder avec une certaine dureté alors qu'il reprenait sa marche vers le refuge. Comme s'il attendait quelque chose, ou s'il cherchait en eux une réponse à ce qui venait d'arriver. Elle s'en était ouverte à Raphaël, lui avait confié cette « intuition ». Ses soupçons peut-être même. Raphaël n'y avait vu qu'un délire de sa femme, une version aberrante de l'histoire, pour peut-être tenter de se disculper en accusant un pauvre bougre qui passait par là.

« Ce n'est peut-être pas une flèche, Personnaz, mais il n'est pas méchant. Il est arrivé après nous et a juste cherché à nous aider, bon sang ! Sophie, sérieux ! »

Peu importe que Raphaël ne l'entende pas, elle avait également confié ses doutes aux autorités. La gendarme Chassaing, elle, avait semblé un temps trouver sa version recevable. Elle avait mené des investigations qui n'avaient rien donné et n'avaient abouti à aucune forme de révélation pour les époux Neuville puisque Chassaing ne revint vers eux qu'avec des informations qu'ils connaissaient déjà. Que toute la vallée connaissait, à savoir que Zian était un gars de La Plagne, qu'il se trouvait ce jour-là à aider des connaissances du côté de Méribel, des gars qui s'occupaient des travaux de rénovation du refuge tout proche. Il aidait un peu tout le monde dans le coin quand il ne travaillait pas à la ferme de ses parents sur les hauteurs de Belle Plagne. Les gens le décrivaient comme serviable et gentil. Juste un peu taiseux. Rien de neuf, vraiment, dans le portrait que Chassaing leur avait dressé.

La famille Personnaz est l'une des plus connues des villages de La Plagne, à cause de leur exploitation qui comprend la ferme, la laiterie et la fromagerie. Les deux frères et la sœur de Zian travaillent

avec leurs parents, les deux fils avec le père aux troupeaux et à la laiterie, la fille avec la mère à la fromagerie. Cette petite entreprise familiale est une fierté locale. La fromagerie *Au Goût des Alpages* est l'une des attractions touristiques des villages de La Plagne. Sa renommée lui attire une clientèle fidèle et dépensière. Tout le monde voudrait pouvoir s'en défendre, mais ici chacun vit et dépend totalement des touristes. Chez les Personnaz comme ailleurs, on a profité de l'or blanc depuis la création des stations. La famille fait et vend son fromage, distribue son lait dans toute la vallée, embauche chaque année un peu plus de main-d'œuvre, mais ils continuent d'appeler ça « une petite exploitation familiale » parce que l'ensemble reste « à taille humaine ».

C'est vrai qu'en apparence, leur exploitation ne paie pas de mine. Si c'est un touriste qui passe par là, il verra juste un troupeau au loin, des seaux posés en vrac en bord de chemin, et une vieille, couleur locale, assise sur un banc de pierre, se tapant sur les cuisses en parlant de ses bêtes et expliquant d'un air innocent qu'ils peuvent visiter la laiterie juste à côté, puis acheter leur fromage dans le petit cabanon juste à droite. C'est Mermette, la mère de Zian et cheffe du clan. Elle rajoutera quelques termes en patois pour appâter totalement le chaland, et hop, le tour sera joué, le Parisien sortira sa CB. La fille de Mermette lui vendra même un *tote bag* en prime, « à prix coûtant, dira-t-elle, quasiment donné à ce prix-là », avec leur logo imprimé en rouge, en gros, en gras, pour que le Parisien leur fasse de la pub gratuite plus tard, sur les Champs-Élysées. Mermette ne laisse rien au hasard. Quand c'est elle qui sert en boutique et malgré ses airs de petite femme frêle, elle emballe les touristes plus vite que son fromage. S'il le faut, elle est aussi capable de faire repartir au pas de course ceux qui essaient de rechigner un peu sur les prix des fromages. Mais la plupart des touristes quittent les lieux les bras alourdis de sacs pleins à craquer.

Quelque six mois après la disparition de Joseph, au tout début de l'année 2014, Zian avait donc à sa façon lui aussi disparu. Parti en Italie, soi-disant. D'autres disaient en Albanie. Rejoindre un cousin, berger, lui aussi. Tout le monde s'était en tout cas accordé à trouver cela bizarre. Personne n'avait compris et Raphaël, pas plus que les autres. Il avait lui aussi été surpris d'apprendre que Zian avait quitté la vallée. Sophie, elle, avait sur-le-champ senti toutes ses alarmes

intérieures se déclencher et avait vu dans cet évènement la confirmation de ses soupçons. Ses espoirs se raviver aussi. Cette « nouvelle disparition » ne pouvait que faire écho à la première. Elles étaient liées. Zian « savait » quelque chose. Elle s'en était persuadée. Plusieurs fois, elle avait tenté de faire parler Mermette, cette femme jadis si haute en couleur était devenue terne et sombre. « Un berger ne part pas, un montagnard ne quitte pas ses montagnes. Il doit naître, vivre et mourir sur ses terres », répétait la mère qui semblait s'assécher depuis, comme redoutant d'avoir peut-être elle aussi perdu son fils à jamais. Ce départ lui avait mis un sacré coup de pelle et les mauvais jours, la tristesse virait à la colère, durcissant les traits de la vieille au point que les premières années, Sophie tournait parfois les talons en la voyant, sans qu'elles n'aient échangé le moindre mot. Et quand elle affirmait vouloir l'aider à faire revenir son fils, Mermette répondait froidement : « Mêle-toi de tes affaires ! Nous n'avons pas besoin de toi. Et Zian moins que quiconque. Rentre chez toi ! » À chaque fois, Sophie s'était demandé de quel « chez toi » parlait la vieille, se doutant que la renvoyer loin de La Plagne eût constitué la meilleure nouvelle de la vallée depuis longtemps. Peu à peu, elle avait espacé ses visites, de toute façon, Mermette ne lâchait jamais rien. Quand elle voyait la jeune femme s'approcher d'elle, souvent elle faisait simplement « non » de la tête. Les autres Personnaz, frères, sœur, père ne lui adressaient quant à eux pas du tout la parole. Ils regardaient derrière son épaule ou se tournaient pour l'éviter. Sophie avait fini par cesser de monter à la fromagerie comme d'espérer revoir Zian un jour. Elle se mit même à penser qu'il était mort. Comme plus personne ne parlait de lui, c'était d'une certaine façon un peu le cas.

Sauf qu'il est revenu. Sophie a quand même besoin de l'entendre de la bouche de quelqu'un d'autre. Elle veut en être sure. Elle se met à interroger tout le monde après être sortie de chez Thomas et Marion. Passe les portes de tous les restaurants, épiceries, commerces à touristes. Les premiers haussent les épaules l'air de ne rien savoir, de ne rien vouloir dire aussi. Puis, elle croise Stéphane, dans les escaliers, près des caisses des remontées mécaniques, celles-là même dans lesquelles Sophie ne monte jamais. Elle est sûre d'avoir vu Stéphane hésiter à faire demi-tour pour l'éviter. Mais c'est trop tard. Stéphane n'a pas quarante ans, il tient le bowling. Ce n'est pas un gars facile, il a jeté une boule de sept kilos sur un saisonnier une fois. Il l'a raté de

peu. Le gars ne craint personne. Et pourtant, il devient livide en voyant Sophie. Marion a confié un jour à cette dernière que la seule fragilité de Stéphane était d'être superstitieux. Et justement, il y a des gens dans les villages de La Plagne qui pensent que la mère du petit Joseph porte malheur. Elle se presse de l'aborder du coup, avant qu'il n'ait le temps de bifurquer vers les caisses des remontées. Il est déjà de dos, prêt à fuir.

— Bonjour Stéphane ! Juste une question… Zian, tu l'as revu ?

Il marque un temps d'arrêt. Puis, sans se retourner, il lance d'une traite :

— Oui. Ça va faire plus de deux semaines qu'il va et vient sur les hauteurs. C'est pas bon pour la station qu'il soit revenu. Ça va remuer la merde. La preuve, t'es déjà là, à poser tes questions. Vraiment, c'est bon pour personne. Pour toi non plus.

Sa sentence à peine lâchée, il reprend sa marche vers le téléphérique. Sophie le soupçonne de le prendre juste pour lui échapper. Il va sans doute faire un aller-retour vers Bellecôte pour éviter d'avoir à répondre à d'autres questions. Mais peu importe. Elle a eu ce qu'elle souhaitait. Un deuxième témoin. Avec en prime une précision sur la date, « plus de deux semaines ».

Justement, ça a commencé le 22 mai, avec les coups de fil. Il y a dix-sept jours. « Plus de deux semaines » donc qu'elle ne se sent pas bien. Qu'elle est sûre d'être épiée, traquée. Putain ! Tout ce temps, c'était lui, c'était Zian ! Qu'est-ce qu'il lui veut ? Pourquoi est-ce qu'il s'en prend à elle ? Parce qu'elle se rapproche de la vérité ? Qu'est-ce qu'elle a bien pu dire ou faire pour déclencher tout ça et surtout, de quoi est-ce qu'il a peur ?

*

Sophie a besoin d'en avoir le cœur net. Même si ça lui noue le ventre et que ce type, sans doute, est dangereux. Mais si Zian est vraiment dans les parages, elle doit le trouver, le coincer, le faire parler. Son intime conviction est faite depuis longtemps, il sait quelque chose, mais en quoi est-ce que ça l'avance ? Personne ne la croit, personne même ne l'écoute, ni ne l'a jamais écoutée d'ailleurs. Lui pourtant était un des témoins de ce jour-là. Plus qu'un témoin, il a été un des acteurs clés de cette journée, et personne n'avait daigné alors accorder plus qu'une attention rapide à ses doutes. La petite

enquête de Chassaing n'avait rien démontré d'autre que l'incapacité des flics à voir plus loin que leur suspecte du moment, la mère. Mais cette fois, elle sent que l'étau se resserre. Tous ces évènements, Raphaël a beau les appeler des non-évènements, elle n'en a cure. Ces incidents disent quelque chose de ce qui est en train de se produire dans la vallée. La vérité est en route. Sophie doit juste aller plus franchement à sa rencontre. Elle doit aller parler à Zian.

Les options sont réduites. Le gars est un montagnard. Un gars de racines. Il va forcément se réfugier chez lui. La ferme de la famille Personnaz. C'est là qu'elle doit se rendre en premier même si elle ne s'attend pas à y être mieux accueillie que lors de ses dernières visites quelques années plus tôt.

Et c'est exactement le même scénario qui se profile en ce milieu d'après-midi. Mélie, la sœur, s'est précipitée à l'intérieur de la laiterie quand elle l'a aperçue qui sortait à pied du virage juste avant le magasin. Un autre jour, Sophie aurait peut-être fait demi-tour, mais pas aujourd'hui. Pas en sachant que Zian est peut-être là quelque part, derrière les murs de l'exploitation, pas loin, à quelques mètres d'elle. La jeune femme avance doucement malgré tout. Mélie a donné le ton de la rencontre, ça ne va pas être simple. Sophie s'arrête devant l'entrée de la laiterie, elle ne voit personne. Comme si tout le monde avait laissé en plan le travail en cours. L'odeur du lait est prégnante. Au sol, des bidons. Une dizaine sont renversés comme pour marquer un départ précipité. Elle transforme toute observation en une preuve de la présence de Zian et des petites anomalies fonctionnelles que cela entraîne chez tous. Parce que cet homme est porteur de quelque chose de trop lourd qui renverse tout sur son passage : la vérité.

Soudain, des pas derrière elle. Elle se retourne sans peur pour une fois. La soif de savoir est trop forte.

C'est Mermette. Une autre Mermette. Sa démarche, si lourde et traînante ces dernières années, est à nouveau aérienne et dynamique. Quelque chose a changé. Il y a de l'assurance et un équilibre retrouvé dans ses pas. Presque un sourire sur son visage. Sophie ouvre la bouche pour la saluer quand soudain un détail lui cloue le bec. La vieille tient une fourche. Et elle la brandit vers elle, clairement menaçante, en même temps qu'elle lui fonce dessus. Surtout, ne pas reculer. Ne pas bouger. Elles se font face désormais. À deux pas l'une de l'autre. La distance d'un coup de fourche.

Mermette rompt le silence après avoir jaugé son adversaire, cette nouvelle Sophie qui ne prend pas la fuite : « Toi, tu dégages ! Tu as fait assez de mal à notre famille, à la vallée. Si je te revois à la laiterie, si tu approches encore une fois de la ferme, je t'embroche. » Si le début a été crié, la dernière phrase, la menace, elle, a été murmurée. Sans desserrer les dents. Il n'y aura jamais rien à tirer de cette bonne femme. Sophie, prudemment, recule, jette un coup d'œil en direction de la porte entrouverte de la cave d'affinage et croise le regard inexpressif de Mélie. Sophie alors se retourne, sans peur, pour redescendre le chemin qui quitte l'exploitation et filer vers son Jeep garé en contrebas. Déterminée, elle vient de décider d'abandonner ses escapades autour de Méribel pour orienter ses excursions autour des stations de La Plagne. Personne ne l'empêchera de trouver Zian.

Vendredi 9 juin 2023

Le lendemain, Sophie est bien décidée à monter aux stations entamer ses nouvelles recherches. Si Camille et Raphaël sont étonnés de la voir se lever deux jours de suite en même temps qu'eux, ils n'en disent rien. Ils ne font pas davantage allusion à ce qu'elle leur a appris à table la veille au soir, au retour de Zian Personnaz. Camille n'a de toute façon pas eu l'air de comprendre en quoi l'info était assez intéressante pour qu'ils en parlent. Quant à Raphaël, *poker face*. Elle n'a vu aucune émotion particulière passer sur le visage de son mari. Il s'est certes figé deux secondes, puis il a levé les sourcils comme pour dire : « Et alors ? » Fin de la discussion. Il n'aborde donc pas davantage la question ce matin. Sophie sent bien qu'elle est seule sur cette piste-là.

Peu avant leur départ, elle remarque que sa fille porte une de ses deux nouvelles paires de chaussettes, la bleue. Devinant sur quoi s'est porté le regard maternel, Camille commente : « On s'entraîne près de la rivière à Aime, aujourd'hui. On va courir au moins une heure et demie je pense, après les cours. » Puis, en déposant une bise sur la joue de sa mère : « *Diese Socken sind perfekt, Mutti*[1] *!* » Camille sait que cela réchauffe toujours le cœur de sa mère de l'entendre sortir quelques mots d'allemand. C'est sa façon de la remercier.

Trente minutes plus tard, elle entre dans la chambre de sa fille pour aérer avant de partir à son tour. Elle réalise en passant la porte qu'elle le fait avec de plus en plus de réticence ou de malaise. Camille grandit et Sophie ne se sent plus à sa place dans cette pièce si sa fille n'est pas présente. Cette pièce, c'est chez Camille. Elle ne ressent rien de tel en entrant dans la chambre de Joseph. Sans doute parce qu'il a toujours sept ans, alors que la chambre de Camille a grandi avec elle.

Plus de jouets visibles ici. Juste des vêtements jetés au sol tous les soirs, la couette vaguement tirée sur le lit le matin, pour céder sans trop y consentir aux injonctions parentales. La petite table d'écolière a été remplacée par un bureau d'étudiante. Il y a des livres de cours en piles sur le côté droit, calés contre le mur. Des pochettes de maths, français, anglais en éventail sur sa chaise. Par terre, une collection scolaire, une édition J'ai Lu d'une pièce de Molière. Elle se penche pour la ramasser et s'assurer qu'elle a vu juste : il s'agit bien du *Misanthrope*, sa pièce préférée. Elle ignorait que Camille travaillait dessus. Normal, puisque c'est auprès de Raphaël que leur fille passe commande de ses fournitures et livres scolaires. En y réfléchissant, Sophie se souvient que ce fonctionnement s'est instauré après la disparition de Joseph. Avant, Raphaël ne s'occupait pas du tout des courses pour les enfants. Si, par extraordinaire, cette année Camille lui avait demandé à elle d'acheter ses livres, elle lui aurait sorti son propre exemplaire du *Misanthrope*. Si, depuis qu'elle est mère et pour s'évader, elle s'est mise à lire régulièrement, cette pièce est le seul livre qu'elle ait conservé de sa scolarité. Adolescente, elle avait été émue par le personnage d'Alceste, cet homme qui ne supporte pas la compagnie des autres hommes. Sophie dépose avec soin le livre sur le bureau.

Dix ans plus tôt, tout était différent. Elle aimait encore les gens. Enfant, elle se sentait même carrément bien dans sa peau. Une identité assumée et décomplexée. Puis, au début de son adolescence, moment où la confiance en soi est la plus vulnérable, elle était venue vivre à Plagne 1800. Sa famille arrivait de Berlin où ses parents étaient restaurateurs. Ils étaient tous les deux originaires d'Alsace et s'étaient installés dans la capitale allemande à tout juste trente ans. Sophie était née peu de temps après. Elle parlait aussi bien l'allemand que le français. Elle parlait aussi couramment le langage corporel de la ville, pratiquant assidûment les sports citadins : courir après le bus, avaler sans s'essouffler les étages des tours, jouer des coudes dans les escalators du métro et courir jusqu'à sa rame. La ville était son élément. Elle n'était pas taillée pour une petite ville de montagne au cœur d'un pays qu'elle ne connaissait qu'en théorie. Elle ne l'était pas davantage pour vivre au sein d'une population qui rejetait, comme l'organisme recrache les corps étrangers, toute personne qui n'était pas née dans la montée des stations de La Plagne. Ses parents s'étaient

sentis au bout de leur expérience berlinoise où leur restaurant perdait peu à peu en rayonnement, cédant chaque jour des parts de marché à la mode de la cuisine végétarienne. Son père avait catégoriquement refusé de suivre le mouvement en adaptant sa carte. Sa marque de fabrique était une cuisine française traditionnelle, et cette étiquette passait par la viande, forcément. Une nouvelle aventure, en s'associant avec un ami qui « connaissait bien » La Plagne, leur avait fait miroiter là un avenir radieux, gras et viandard, en plus du plaisir qu'ils auraient à revenir dans leur pays, « chez eux ».

Alsaciens de naissance, ils ne se sentiraient jamais bien dans les Alpes. La vie en Allemagne était beaucoup plus proche de ce qu'ils avaient connu toute leur vie que ce qui les attendait dans cette station au cœur des Alpes. Le restaurant allait certes bien marcher. Au début. Puis, très vite le père allait regretter Berlin. Leurs amis. La mère aussi. Lui, allait se mettre à boire. Elle, à passer des heures au téléphone à échanger avec les amies perdues. Aucun des deux n'était disponible pour s'occuper de leur fille. Personne pour réaliser qu'elle se perdait au milieu de ces couleurs locales dont elle ne connaissait pas les règles. Mais Sophie aimait l'énergie des montagnards. Elle leur trouvait un je-ne-sais-quoi d'entier, d'authentique, de mystérieux. Comme autant de codes à craquer. Par contre, elle avait immédiatement détesté la montagne. Détesté ce qu'elle se mit rapidement à appeler « cette nausée permanente de l'altitude ». Elle ferait pourtant des efforts mais pas au point cependant de devenir randonneuse tant son vertige rendait insurmontable l'idée de se confronter au moindre relief escarpé.

Ce passé serait en tout cas une porte ouverte vers les métiers du tourisme. De nombreux Allemands se présentaient sur les pistes l'hiver et Sophie, après que ses deux enfants ont posé leurs fesses sur les bancs de la maternelle, avait manifesté l'envie d'intégrer la vie active. La langue allemande offrait une opportunité, une porte de sortie. Raphaël, après avoir freiné des deux pieds, avait fini par céder et accepter qu'elle travaille à l'office du tourisme, puis à l'accueil d'un complexe d'hôtels. Dans les deux cas parce qu'il en connaissait les responsables, d'anciennes copines d'école. Sophie sentait que Raphaël avait un besoin quasi orwellien de la faire surveiller ou chapeauter en permanence. Ainsi, ses deux supérieures faisaient certainement des rapports circonstanciés à Raphaël, comme si elle n'était pas l'épouse

mais la fille, comme une ado de troisième qui fait son stage en entreprise. C'était humiliant, mais elle prenait sur elle. Sans ces chaperonnes, Raphaël ne l'aurait jamais laissée sortir du chalet autrement qu'en lui faisant d'interminables discours sur son absence d'expérience ou de qualifications. Il l'aurait rabaissée comme il le faisait ponctuellement en validant les remarques acerbes de sa mère, qui aimait tant souligner l'absence de diplômes de sa belle-fille. Un mari devrait normalement prendre la défense de son épouse, de la mère de ses enfants. Pas Raphaël. Et jamais ni lui ni Monique ne daignaient se souvenir que si elle avait dû interrompre ses études à dix-huit ans, c'était parce qu'ils avaient, l'un et l'autre, fait pression sur elle pour l'empêcher d'avorter. Parfois, elle s'entendait le leur objecter sur un ton glacial et méprisant. Elle se sentait alors héroïque et leur clouait le bec dans un silence de cathédrale. C'était la force de l'imaginaire que de fantasmer des scènes où elle tenait le premier rôle. Dans la vraie vie, ce n'est jamais arrivé. Dans la vraie vie, Sophie n'a rien du panache ni du franc-parler de l'Alceste du *Misanthrope*. Elle y gagne plus de paix familiale. Le silence et la tête rentrée dans les épaules lui coûtent moins que ne le ferait toute forme de réplique ou d'opposition frontale.

Un an et demi après la disparition de Joseph, elle avait repris ces emplois ponctuels. Aujourd'hui encore, ces contrats courts lui conviennent parfaitement. Sans compter que l'été dans les stations est la période d'arrivée massive de Juifs orthodoxes venus d'Angleterre et de Belgique, une population qui privatise des hôtels et fait venir sa nourriture comme son propre personnel. De ce fait, l'hôtellerie comme les offices du tourisme recrutent moins et tournent au ralenti. Sophie est donc beaucoup moins sollicitée que l'hiver. Le week-end du 23 au 25 juin prochains, elle va certes dépanner Géraldine à l'office de Plagne Centre, mais globalement, en dehors de l'hiver, elle dispose de tout le temps dont elle a besoin pour effectuer ses recherches sur le terrain.

*

Après avoir aéré les chambres du chalet et préparé une assiette de viande froide avec du riz pour midi, Sophie monte passer le reste de la matinée à Plagne Centre d'où elle choisit de débuter ses recherches.

Elle se croit d'abord en veine lorsqu'en arrivant, elle tombe sur un

grand troupeau parqué sur le terrain juste au bout de l'allée qui longe les commerces du village. Elle a entendu les cloches tout de suite en se garant, et a rapidement vu un border collie virevolter gaiement dans sa direction quand elle s'est approchée. Pendant dix minutes, elle cherche ensuite à savoir à qui sont ces vaches, jusqu'au moment où elle se fait salement envoyer paître par Bernard Tarin, qui lui hurle de laisser son chien tranquille et d'arrêter de faire peur à ses bêtes. Vachement effrayées, ses bêtes… La plupart d'entre elles sont restées apathiques et allongées, vautrées en bas du terrain. Une dizaine est certes montée en haut de la butte après que la jeune femme a commencé à appeler à tue-tête, mais davantage en quête d'une herbe plus verte qu'en raison de ses vociférations.

Considérant le visage de Tarin, violacé par les excès de mauvais rouge et par sa petite colère matinale, Sophie renonce à lui demander s'il a vu Zian ou si les Personnaz ont un troupeau dans les parages. Sa prudence n'empêche pas la frustration. Sophie se répète que Tarin n'est qu'un sale con, marmonnant un verbiage entremêlé de trouille et de rage alors qu'elle rebrousse chemin. Refusant pour autant de faire chou blanc, elle entreprend alors de tester les sentiers autour de la station, suivant pour cela simplement les panneaux des randonnées à destination des touristes. Il y a plus de monde ici qu'autour du plan de Tueda. Ça la met mal à l'aise. Elle baisse la tête pour ne pas voir les gens. Pour qu'ils ne la voient pas aussi. Elle accélère le pas en passant à côté d'un fort de cowboys. On dirait un ovni planté en Tarentaise. Une attraction construite pour les enfants. Joseph aurait adoré. Il aurait cherché à tuer des Indiens. Camille aurait joué l'Indienne et tenté de négocier la paix. Joseph aurait ri et exécuté sa sœur peau-rouge sans le moindre état d'âme. La mère se crispe en pensant à tous ces jeux, toutes ces disputes que la disparition a empêchés. Un marcheur face à elle marque un temps d'arrêt. Il n'est pas du coin. Il doit certainement être en train de se demander pourquoi son visage lui dit quelque chose. Sophie accélère pour le croiser plus vite. Regarde droit devant elle. Cherche à paraître déterminée. Malgré le dénivelé, elle part soudain en enjambées presque courues pour mettre de la distance entre eux deux et se retrouve rapidement dans un petit canyon. *C'est beau*, se dit-elle, en même temps que l'inquiétude commence à faire son nid au creux de son ventre. Ces errements sans carte ni préparation sont dangereux. Elle le sait. Elle le voit. Sur sa

droite, le bord du sentier longe une forme de cratère vert et caillouteux. Comme si la montagne avait été bombardée pour servir le jeu des marmottes et créer un site d'accueil pour les entrées de leurs galeries. Un endroit où l'homme ne peut pas descendre, trop raide, et où elles peuvent pointer du nez en le narguant comme deux d'entre elles sont en train de le faire. Elles semblent défier Sophie de venir vers elles. De tomber en somme. Cette vision suffit à transformer les muscles de ses jambes en gelée tremblotante. Le phénomène solde toujours la fin des efforts de la marcheuse. Quand ses jambes lâchent, la seule option est le repli. Elle détourne le regard des marmottes en les maudissant. Sans elles, sans leur regard insistant, elle aurait pu passer. Amère et déçue, elle fait demi-tour et décide de rentrer au chalet.

*

Une heure et demie plus tard, juste le temps de donner le change chez elle en partageant le déjeuner avec Raphaël, Sophie monte cette fois au-dessus du hameau de Plagne Villages. Elle ne le fait pas sans appréhension et les menaces de Mermette dont elle s'était accommodée la veille lui reviennent soudain en tête avec un écho plus sinistre. Assise dans son Jeep garé deux virages en dessous de la fromagerie, elle réfléchit aux différents parcours possibles. Elle peut certes partir sur les hauteurs en faisant un petit détour pour éviter de passer devant la fromagerie et la laiterie, mais si ça lui faisait louper Zian ? S'il était là-haut, assis à côté de sa mère sur ce fichu banc devant la laiterie ? Il faut clairement orienter les recherches de ce côté-là pour le trouver, partir des sentiers qui débutent tout autour de la fromagerie et jeter un œil devant, l'air de rien, en passant. Elle n'a pas le choix. Inutile de tergiverser. Elle sort du Jeep.

Le coin est désert. Trop tôt dans l'après-midi. Le soleil est haut. La chaleur monte. La tension de Sophie aussi. Elle accélère le pas pour se débarrasser de son stress en éliminant vite l'étape fromagerie. Elle se prépare même mentalement à devoir piquer un sprint au cas où la vieille serait là, à l'attendre comme promis pour l'embrocher avec sa fourche.

Elle est à une vingtaine de mètres du dernier virage en épingle avant le *Goût des Alpages* lorsqu'elle l'entend. Sourd, lourd, rapide malgré la courbe qu'il va atteindre sous peu. Le tracteur. En même

temps qu'elle l'entend, lui vient une certitude : c'est Gust qui est au volant. Le père de Zian. Celui dont Sophie n'a jamais reçu un regard. Avec qui elle n'a jamais échangé la moindre phrase. Le gars est tout en grognements, froncements de sourcils, crachats au sol. Et si vraiment il doit articuler un son, ce sera pour l'aboyer du haut de ses presque deux mètres. Elle l'a entendu plusieurs fois s'en prendre à ses deux autres fils, se demandant à chaque fois pourquoi toute la vallée appelait affectueusement le vieux « Gust » plutôt que de laisser son véritable prénom, Gaston, faire claquer en deux syllabes bien trempées la réalité de son carafon.

Elle entend les graviers qui sont projetés en crépitements quand l'énorme tracteur attaque le virage devant elle. Instinctivement, elle se met un peu plus que nécessaire sur le côté, au bord du chemin. Elle réalise son erreur, elle s'est déportée sur sa gauche, bord le plus proche, mais du coup en haut d'un pré en très forte pente qui dévale vers le parking en dessous. À droite, elle aurait pu couper et escalader rapidement le talus pour se retrouver directement devant la laiterie. Trop tard. Mais ça devrait passer. Elle se rassure. Lève les yeux vers la cabine du tracteur. Elle avait raison. C'est lui. Et pas davantage que les autres fois, le vieux ne la regarde. Comme s'il ne la voyait pas. Putain ! Il ne la voit pas ? Il accélère même dès que le tracteur finit la courbe et prend bien trop sur sa droite à lui, du côté du chemin où elle s'est arrêtée. Il lui fonce dessus ce con ! Est-ce que c'est elle que Sophie entend crier ? A-t-elle eu le temps de lui faire un signe pour l'alerter ? Tout va trop vite, le tracteur est déjà sur elle, mastodonte orange, comme un démon furieux. Elle note mentalement le nom de son bourreau, c'est écrit en gros, là, sous ses yeux, Renault Arès, c'est le dieu de la guerre qui éructe sa colère avant de lui rouler dessus ! Paniquée, elle fait un grand pas sur le côté et malgré tout, elle en est quasi certaine, il la touche, la pousse, la jette au sol… Ou bien est-elle tombée toute seule ? Pas le temps de trancher, elle a basculé c'est sûr, et elle commence à glisser, à dévaler le pré. La roulade est douloureuse, Sophie crie, sent la pente, sent ses genoux qui s'écorchent. Comme dans son cauchemar. Mais ici, les herbes sont hautes, et c'est une chance, elles font frein, empêchent la catastrophe. Si dans sa tête, la chute a duré une éternité, dans les faits, elle n'a glissé que sur quatre à cinq mètres. Elle se relève et revient sur le chemin en quelques bonds, pour s'extraire de la pente. Son cœur bat à

tout rompre. Le tracteur, lui, poursuit sa descente du chemin. À la même allure, comme si Sophie n'avait jamais été là. Comme s'il ne venait pas de manquer de la tuer.

Elle reste cinq bonnes minutes, prostrée au milieu du chemin, à ne plus savoir s'il faut avancer ou redescendre vers le Jeep. De nouveau, plus aucun bruit aux alentours. C'est sans doute ce qui lui donne le courage de reprendre sa quête et de passer le virage, de ne pas renoncer à ce qu'elle s'est promis la veille : retrouver Zian. Elle repasse pour cela devant l'endroit même où Mermette l'a menacée. Il n'y a personne. À cette heure, la fromagerie est fermée. Sophie ne cherche pas à s'assurer que quelqu'un n'est pas en embuscade dans la laiterie. Si elle doit trouver Zian, elle espère soudain qu'il sera plus haut sur les terres, bien loin de ses tarés de parents. Deux psychopathes ! Sophie a dépassé la zone à risque et prend l'embranchement d'un sentier, équipée désormais d'une carte des randonnées autour des villages de La Plagne. Elle l'a trouvée dans les affaires de Raphaël avant de partir. La détermination et la confiance reviennent. Elle se dit même que si ça se trouve, le vieux ne l'a vraiment pas vue tout à l'heure. Comme pour se conforter dans cette nouvelle version des faits, elle se retourne pour jeter un dernier regard en direction de la laiterie. Et elle sursaute.

Mermette est là. Elle semble même ne pas avoir bougé d'un centimètre depuis la veille, la fourche toujours en main. À la différence de Gust, Mermette regarde la jeune femme droit dans les yeux. Du moins, c'est l'impression qu'elle a. Ce n'est pas facile à juger, de si loin. Comme la vieille ne bouge pas, Sophie choisit d'y voir le signe d'une trêve et elle reprend sa marche sur le sentier, tournant le dos à Mermette et aux ennuis, espère-t-elle. Malgré tout, elle se promet mentalement de faire une boucle tout à l'heure, et de rentrer sans passer devant chez ces malades.

Le mois de juin prend décidément une sacrée avance sur les excès à venir de l'été. La randonneuse se surprend très vite à se demander si elle a prévu assez d'eau. Une heure de marche en direction des deux mille cinq cents mètres d'altitude de la Grande Rochette et la gourde est déjà à moitié vide. Sophie pense d'abord que sa gorge sèche doit plus à son stress qu'à la chaleur. Une fois face à Zian, elle sent qu'il va se jouer quelque chose de décisif, que de là, sa vie rebasculera vers Joseph. C'est une certitude. Mais cette impatience angoissée n'est pas

la cause première de sa soif. C'est cette chaleur de plomb. Ce n'est pas banal à pareille altitude et pourtant, ça va le devenir. Inéluctablement. Et de plus en plus tôt en saison. Peut-être même que c'est la raison pour laquelle Gust ne l'a pas tuée et Mermette l'a laissée passer. Ils ont dû se dire qu'elle allait se dessécher et crever toute seule à partir ainsi vers les sommets aux pires heures d'une telle journée. Relevant la tête pour apercevoir son objectif, Sophie ne peut que concéder du bon sens à la stratégie supposée des Personnaz. Le sommet de la Grande Rochette semble aussi hostile que métallique avec sa grosse gare d'arrivée de télécabine, sa grosse antenne de télécommunications, ses flancs de gypse comme autant d'impossibilités de trouver une once d'ombre. Peut-être qu'elle en aura sur le versant opposé. Mais là où elle se trouve, la chaleur écrase implacablement chaque atome sur lui-même. Zéro marmotte en vue. Zéro vache. Zéro berger. Zéro touriste. Zéro forme de vie. Le monde s'est donné pour mot de s'effacer. Sophie imagine jusqu'aux insectes s'écrasant au sol, broyés, cuits, déshydratés par les UV.

Elle se dit que s'il était là, Raphaël tournerait ses images d'apocalypse en ridicule. Probablement même qu'il lui infligerait une démonstration scientifique interminable et irait soulever une pierre au hasard, pour en extraire une sale bestiole pleine de force. Ensuite, il l'écraserait entre ses doigts pour en faire gicler le sang, nouvelle preuve de vie, sacrifiée pour la démonstration et surtout pour le plaisir de provoquer chez sa femme une grimace de répulsion. C'est son credo depuis quelques mois. Ne jamais rater une occasion de lui donner tort ni de jouir du spectacle de son humiliation. À la moindre occasion. Beaucoup plus systématiquement qu'avant. Était-ce sa façon de lutter contre le stress du chantier ? Sa femme comme exutoire, défouloir de ses angoisses ? En tout cas, Sophie en est certaine, aujourd'hui, Raphaël dérangerait toute la faune locale pour lui donner tort. Pour lui rappeler qu'elle se trompe sans cesse. Qu'elle ne comprend rien au monde qui l'entoure. La seule forme de vie que Raphaël ne serait pas foutu de lui planter sous les yeux, c'est celle de leur fils. Et c'est sans doute ce qui le rend si arrogant, si furieux contre lui-même. Et si fou de rage contre elle. Pas besoin de marcher beaucoup plus longtemps pour découvrir que l'humiliation ce jour ne viendra pourtant pas de Raphaël. La dernière partie de l'ascension de la Grande Rochette se présente sous la forme d'un sentier à découvert qui s'attaque de façon

très frontale… À un dénivelé positif vertigineux. Elle déplie ses bâtons et elle essaie quand même. Mais pour elle, marcher sur cette ligne revient à marcher sur un câble suspendu au-dessus du vide. En réalité, il s'agit juste d'un sentier coupe souffle très raide sur une partie rase, où même l'herbe hésite à prendre de la hauteur. Mais la représentation que s'en fait Sophie fausse les perspectives, les équilibres et provoque son renoncement au bout d'à peine quinze mètres. Elle sait qu'au sommet l'attendait une vue panoramique. Elle sent le poids des jumelles dans son sac. Se dit que de là-haut, elle aurait pu repérer les troupeaux, les bergers, Zian. Mais son cœur bat à coups de semonce. Impossible de faire un pas de plus sans prendre le risque de le sentir exploser.

1. « Elles sont parfaites ces chaussettes, maman ! »

Week-end des 10 et 11 juin 2023

Le week-end va être source de frustration. Comme souvent le samedi matin, Raphaël part faire du vélo avec François. Sophie aurait pu en profiter pour poursuivre ses recherches mais Camille est là, à faire ses devoirs. L'adolescente ne lui demandera aucune assistance ni la moindre attention, mais elle doit rester au chalet, ne serait-ce que pour éviter une remarque acerbe de Raphaël qui lui reprocherait d'avoir laissé leur fille. Comme s'il restait, lui.

L'après-midi, Camille part à l'entraînement avec Daria. Elles vont à Aime. Pour l'une, pousser des chariots à roulettes sur des rails, pour l'autre, faire des séances de sprints courts. Leurs cuisses ne doivent pas se déshabituer des efforts qu'il faudra reproduire derrière le bob quand la piste sera à nouveau glacée. Mais le départ de sa fille n'offre aucune possibilité d'échappatoire à Sophie puisque Raphaël rentre lui en début d'après-midi. Elle passe donc la journée à faire du ménage, à ressasser ses échecs de la veille et à appréhender. Rien à voir avec Zian ou avec le souvenir des roues énormes du tracteur orange. Juste que Monique vient manger chez eux le soir. C'est une journée à attendre que la foudre vous tombe dessus, sans aucune possibilité de se mettre à l'abri pour éviter l'impact.

Et comme à chaque fois, Monique se montre à la hauteur des craintes de sa belle-fille. Dès son arrivée à dix-neuf heures pétantes, elle entame les hostilités en humant les bonnes odeurs qui se dégagent de la cuisine et en se réjouissant à voix haute des promesses offertes par ces effluves. Elle sait que c'est toujours son fils qui cuisine quand elle vient manger chez eux. Comme à chaque fois pourtant, elle va faire semblant de s'en étonner.

— C'est encore mon Raphaël qui se colle aux fourneaux ? Pourtant

tes parents étaient bien restaurateurs, Sophie, non ? Ils ne t'ont donc vraiment rien légué ?

Plus les coups sont en dessous de la ceinture, plus Monique exulte. Sa belle-fille ne cuisine pas ou seulement des plats simples. Tout le monde sait pourquoi. Monique y compris. Quand les parents de Sophie avaient entamé leur lent désamour de La Plagne en développant de profonds regrets d'avoir quitté Berlin, que le père s'était réfugié dans le Génépi et que la mère s'était rabattue sur ses amies berlinoises en passant des heures au téléphone, ils s'étaient tous les deux désintéressés de leur fille qui, à leurs yeux semblait s'en sortir mieux sans eux. Lorsqu'elle est tombée enceinte, ils ne s'en étaient émus, ni ne s'y étaient intéressés. Pas autrement du moins qu'en en tirant cette conclusion idéale : leur fille était grande désormais, elle n'avait plus besoin d'eux ni ne serait déstabilisée de devoir subir un autre déracinement. Ils furent donc soulagés de la voir s'installer avec Raphaël et trois mois à peine après la naissance de Joseph, ils repartirent pour Berlin. Pour Sophie, le sentiment d'abandon fut énorme. Totalement seule désormais et absolument dépendante de Raphaël, elle ne leur pardonnerait jamais. À partir de là, tout ce qu'elle pourrait faire pour se distinguer d'eux l'aiderait à se remettre de cette trahison. Comme de refuser catégoriquement de cuisiner des plats élaborés. C'était sa petite vengeance. Une forme de réconfort.

Moins d'un an après leur départ, son père était mort d'un infarctus. À quelques jours d'accoucher de Camille, elle n'avait pas pu se rendre aux obsèques et sa mère lui en avait gardé une rancœur profonde. Elles ne s'étaient plus parlé depuis. Sa mère ne l'avait même pas appelée au moment de la disparition de Joseph. Sophie savait pourtant que la gendarmerie avait pris contact avec elle. Quelque deux ans plus tard, la jeune femme avait appris par une ancienne copine allemande venue skier à La Plagne que depuis son retour, sa mère militait avec passion pour l'écologie, qu'elle était une personnalité très en vue dans les milieux politiques verts berlinois. Elle lui avait aussi appris que sa mère vivait désormais en couple avec une de ses amies avec qui elle avait justement passé tant d'heures au téléphone.

L'attention détournée par ces souvenirs que Monique vient de réveiller, Sophie est en train d'essayer de visualiser le couple de sa mère avec sa compagne, lorsqu'elle réalise que sa belle-mère n'en a

pas fini avec les coups.

— D'ailleurs, tu n'as toujours pas de nouvelles de ta mère ? C'est fou comme elle a disparu de la carte, celle-là. Comme Joseph finalement.

Sophie accuse le coup. Même Raphaël semble choqué par cette méchanceté gratuite et foudroie sa mère du regard. Sur le moment, Sophie croit que pour la première fois, Raphaël prend sa défense contre Monique. Puis elle se souvient, il aimait beaucoup sa belle-mère. Elle n'a jamais compris ni su pourquoi. Les histoires de famille se construisent toutes sur des monticules de non-dits. Et si Monique semble un temps sous le choc de la réaction de son fils, elle se ressaisit vite. De façon exagérément théâtrale, elle se met à fouiller dans son sac à main, tout en s'assurant d'un regard d'avoir conservé toute leur attention. Elle semble investie d'une mission de la plus haute importance. Sophie se dit qu'elle ne serait pas étonnée de la voir sortir une arme.

— J'ai une surprise pour vous deux. Une photo de Joseph. De Joseph aujourd'hui, à dix-sept ans…

Sophie a beau toujours s'attendre au pire avec sa belle-mère, elle sent comme un poids mort lui tomber sur le sternum. Elle croise le regard de Raphaël. Il n'est pas mieux. Il semble même dans un plus sale état. Livide et la bouche ouverte. Il n'a rien le temps de dire que déjà, Monique brandit un cliché, un petit rectangle de papier glacé. Sophie commence par en détourner les yeux. Par peur ? Pour retarder les retrouvailles ? Parce qu'elle vient d'apprendre que son fils est vivant et qu'elle aurait voulu recevoir cette nouvelle de la bouche de n'importe qui d'autre plutôt que de celle de cette vieille garce ? En même temps qu'il arrache la photo des mains de sa mère, Raphaël parle enfin.

— C'est quoi ce délire, maman ?

Sophie s'est rapprochée de Raphaël, épaule contre épaule, ils regardent leur fils. Une image si étrange de leur fils. Il n'y a pas l'ombre d'un doute. C'est bien lui. Et ce n'est pas lui. Comment se dire qu'ils le reconnaissent et qu'à la fois, ils n'y parviennent pas ? Avant que l'un des deux n'ait réussi à verbaliser quoi que ce soit, ils entendent les pas de Camille qui sort de sa chambre pour venir les rejoindre. Déjà, elle se penche vers eux, regarde la photo, puis contourne le divan jusqu'à la table basse pour piocher dans le bol à

pistaches. Avec un peu d'émotion dans la voix, elle observe en s'assoyant près de son père.

— Moi aussi je l'ai, cette appli, mamie. Vu que le sujet est pour ainsi dire tabou à la maison, je l'utilise pour me souvenir que j'ai peut-être un grand frère quelque part. Elle est pas mal ta photo. Joseph ressemble vachement à maman là-dessus, non ? Mais en vrai, ils disent que ces projections ne sont pas si fiables. Si ça se trouve Joseph, il ne ressemble pas du tout à ça. Il ressemble peut-être plus à papa.

Vertige sur des montagnes russes. Joseph était vivant il y a à peine une minute. Et il n'est plus soudain qu'une construction d'intelligence artificielle. Il n'est plus rien. Sophie sent que ses mains sont froides. Son cœur aussi. Avec l'envie de gifler à toute volée sa belle-mère. À côté d'elle, Raphaël ne bouge pas. Une montagne de granit figée dans l'émotion, mais personne ne saurait dire laquelle. Puis lentement, il redresse la tête vers sa mère et pousse un énorme soupir. Les traits durs et le visage fermé, il entreprend alors de réduire le cliché en confettis rageurs. Lorsqu'il se lève pour aller en jeter les morceaux à la poubelle, il commente simplement :

— Je ne veux plus jamais revoir ce genre de faux, maman. Plus jamais.

*

Le dimanche est le seul jour de la semaine où Sophie se lève la première. Leur tradition familiale veut qu'elle en profite pour monter à Plagne Centre y récupérer les meilleurs pains au chocolat du coin.

Il y a déjà du monde lorsqu'elle intègre la file d'attente de la boulangerie. C'est l'occasion de subir les ragots échangés devant elle par un duo de pies trentenaires. Elles sont en train d'habiller pour l'hiver une certaine Sandra qui a quitté sans ménagement, disent-elles, un beau gosse de la vallée, brisant dix ans de mariage. L'une d'elles pronostique qu'une fois le divorce prononcé, les ex-époux ne se reverront plus jamais. « Ils n'ont pas eu d'enfants, rien ne les empêchera de s'éloigner. »

Sophie est encore en train d'envier un peu cette Sandra, lorsque la boulangère la fait sursauter en lui demandant ce qu'elle peut lui servir.

Elle ressort avec trois pains au chocolat, une baguette tarentaise et un pain des cimes. Avant la disparition, elle ne serait jamais repartie

de cette boulangerie sans avoir pris une tarte aux noix. C'était le péché mignon de Joseph. La mère de Raphaël affirmait que cela démontrait à quel point cet enfant était mature et développé pour son âge, d'avoir déjà un palais aussi raffiné. Mais dans le fond, ce que ces achats de tartes aux noix prouvaient avant tout, c'était que Sophie était une mère attentionnée. Quoi qu'ils en pensent tous. Et cela, même si quelques fois, lorsqu'il l'excédait à force de singer les comportements de son père en la prenant de haut, il était arrivé à Sophie d'espérer secrètement que Joseph développe une allergie aux noix…

*

Le petit déjeuner vite englouti, les trois Neuville vont ensuite passer leur dimanche à regarder s'étirer les heures. Raphaël en s'enfermant dans son bureau pour y compulser encore et encore ses plans, ses projections budgétaires, les études de sécurité de la nouvelle télécabine et toutes ces données auxquelles « elle ne peut rien comprendre ». Camille va quant à elle s'évader sur Netflix et enchaîner sur sa tablette toute une saison de *Ginny & Georgia*. Interrompant quelques secondes le marathon d'épisodes, Sophie vient demander à sa fille dans sa chambre de quoi parle cette série si passionnante.

— Ça raconte la relation compliquée d'une ado de seize ans et de sa mère qui l'a eue super jeune. Elles sont en cavale, la fille ne sait pas pourquoi, sa mère lui cache des trucs louches. Là où j'en suis, la fille reproche à sa mère de lui mentir et on commence à se demander si la mère ne serait pas dangereuse… Ha, et il y a un petit frère aussi.

Camille a débité tout ça d'un trait. Sans même un regard pour sa propre mère, trop impatiente d'en savoir plus sur la dangerosité de cette mère en série. Sophie, elle, repart au salon avec la sensation d'avoir pris un camion dans la figure. Encore un. Elle se demande tristement si Camille a seulement conscience de ce qui l'a attirée vers cette intrigue. Désormais affalée sur le divan, elle se demande pourquoi personne ne l'a mise en garde, ce 27 mai 2006, pourquoi personne n'a été fichu de lui expliquer que c'était si compliqué de devenir une mère…

« Donner le jour », « mettre au monde », les femmes n'emploient pas toutes les mêmes mots pour parler de ce jour-là. À chacune sa rhétorique, sa préférence. « Accoucher » paraît à Sophie purement médical, mécanique, « donner naissance » trop poétique et fantasmé.

Tous ces termes sont pourtant justes, chacun dans son genre. « Enfanter » est peut-être ce qu'il y a de plus proche de ce qu'elle a ressenti la première fois, avec Joseph. Ce dont elle se souvient en premier n'a en tout cas rien de poétique, ce n'est que souffrance, déchirement et torsions du corps. Puis l'expulsion, à force de rejet de l'autre, de cette extension de soi qu'elle avait poussée hors d'elle, à s'en déchirer les chairs. Il y avait certes eu une émotion forte quand ils lui avaient mis Joseph sur le ventre, puis maladroitement dans les bras, une sage-femme les lui croisant autoritairement plus fort, comme on replacerait les bras d'une poupée, parce qu'elle ne les resserrait pas assez pour tenir vraiment l'enfant. Sophie avait bien, à ce moment-là, ressenti quelque chose de très profond. Mais elle n'aurait su dire exactement quoi. Peut-être un énorme vide en elle. Et un énorme poids dans sa vie. La responsabilité de cet être désormais. Et surtout, l'indéfectible lien que cet enfant représentait soudain. Un lien à Raphaël. Ce jeune déjà homme qui soudain sous ses yeux avait fondu en larmes, très loin alors de cette distance qu'elle lui avait vu mettre ensuite entre son fils et lui.

Ça avait commencé autour des quatre ou cinq ans de Joseph. Quand le gamin, à peine sorti des couches-culottes, s'était mis à imiter son père dans une forme enfantine de mimétisme mâle. C'était un peu comme si cela avait provoqué le contraire de l'effet recherché puisqu'au même moment, Raphaël s'était rapproché de leur fille. Mais à sa naissance, Joseph eut son père à part entière et sans partage. Le jour de sa venue au monde fut même sans nul doute pour Raphaël le plus heureux de toute leur vie commune. Ce même jour qui fut le plus difficile de toute sa vie à elle. Mis à part celui de la disparition.

Le 27 mai 2006, jour de la naissance de Joseph, fut aussi la date d'un terrible tremblement de terre qui a eu lieu sur l'île de Java. Une magnitude de 6,3, 5 782 morts, 36 299 blessés et 650 000 sinistrés au nombre desquels, et même si Wikipédia ne l'avait pas comptée, Sophie se rajoutait, associant secrètement son fils à cette catastrophe. Il était son séisme à elle. Elle était sa victime à lui. Elle avait fait cette association dès le lendemain de l'accouchement. Elle était dans sa chambre à la maternité d'Albertville, lorsqu'elle avait découvert les premières images de désolation de la catastrophe en Indonésie. C'était un dimanche, elle recevait ses premières visites. Il régnait dans la maternité une ambiance douce, sans doute due au soulagement de

voir se terminer une semaine écrasée par les premières chaleurs de la saison. Tout le monde souriait, la félicitait. Les sages-femmes étaient adorables avec elle, probablement en raison de son âge l'étaient-elles plus encore que d'ordinaire. Sophie n'en avait pas conscience mais elle était encore une enfant aux yeux de la plupart des membres du personnel de la maternité. L'une des aides-soignantes s'était même figée en découvrant l'alliance à son doigt. Comme s'il était plus commun de voir une jeune femme de dix-huit ans accoucher que de la savoir déjà mariée. Cette grande femme légèrement courbée par les ans, Sophie la revoit encore avec sa tenue rose, son nom écrit au marqueur noir sur sa tunique, « Eliane », sa tête avalée par de grandes lunettes rectangulaires, ses cheveux toujours très bruns tirés en arrière par un impeccable chignon. Et ses grands yeux marron soudain si tristes, Sophie est presque sûre d'avoir vu y poindre des larmes lorsqu'Eliane avait murmuré en la bordant le soir : « ma pauvre chouette ». La jeune mère n'avait cependant pas la force de se poser des questions sur ce que pensaient les autres. Depuis l'accouchement, elle regardait défiler les heures, attendait le moment où la douleur dans son ventre, dans son corps, cesserait, où quelqu'un viendrait la secouer pour la sortir de ce mauvais rêve. Les images défilaient sans son sur la télévision que Raphaël avait louée pour sa chambre. Elle y avait ainsi vu aux informations les reportages sur ce tremblement de terre en Indonésie. Des images horribles de destruction, de vies bouleversées et de stupeur. Exactement ce qu'elle ressentait. Exactement ce qu'elle se retenait d'exprimer tant l'ambiance autour d'elle était à la célébration et à la joie. Elle ne parvenait pas du coup à détacher ses yeux de l'écran à chaque nouveau JT, ni de ces bandeaux en dessous qui faisaient le décompte des victimes et des dégâts, en même temps qu'elle pensait : *Et moi, et moi, et moi ?* Elle se disait que sa vie était foutue. Et dans le petit berceau sur roulettes à côté de son lit, Joseph dormait à poings fermés.

Sur la table de nuit à côté de son lit, le roman offert par sa mère, *Deux petites filles en bleu* de Mary Higgins Clark, qui venait tout juste de sortir en librairie. Sa mère adorait les thrillers de l'Américaine alors que Sophie à cette époque lisait peu, et rarement des romans policiers. En ouvrant le paquet, elle ne s'était toutefois pas étonnée de voir que le cadeau de naissance n'était pas pour son enfant. Elle avait tout de suite compris que sa mère lui avait offert ce roman pour pouvoir le

récupérer chez sa fille quelques jours plus tard et le lire à son tour. Quand elle avait posé les yeux sur la quatrième de couverture et découvert qu'il s'agissait d'une histoire d'enlèvement de petites jumelles de trois ans, elle n'avait pu s'empêcher d'y voir une marque de la totale absence de psychologie de sa mère. Un cadeau de naissance si étrange et à la fois, en y repensant aujourd'hui, si prophétique aussi.

Sophie avait débuté le roman dès son retour de la maternité. Le froid était retombé d'un coup sur La Plagne, comme si l'hiver avait rouvert la porte après avoir laissé le terrain une semaine à l'été. Il s'était même remis à neiger. Sophie ne risquait pas de sortir. Pas avec le petit. Tout le monde l'aurait traitée de folle d'exposer ainsi au froid un gamin né en pleine chaleur. Donc elle était restée enfermée dans son nouveau foyer et s'était emparée du bouquin de la reine du crime américaine. Un peu pour s'en débarrasser et pouvoir le « rendre » à sa mère le plus rapidement possible, tant il était évident qu'il ne lui avait jamais vraiment été destiné. Il lui avait fallu un bon mois pour en venir à bout, le temps personnel était devenu une denrée rare avec un bébé à l'appartement.

Ils n'habitaient pas encore au chalet. Sophie avait emménagé avec Raphaël dans un petit appartement de Mâcot-La-Plagne, peu après la découverte de sa grossesse et après avoir compris que cet évènement venait de décider du cours de sa vie. C'est dans cet appartement qu'elle allait passer l'été suivant la naissance de leur fils, prostrée, à se sentir mourir un peu plus à chaque fois que l'enfant gagnait en force. Elle avait tenté de tuer la dépression à coups de musique, se déhanchant du salon à leur chambre au rythme du *SOS* de Rihanna, comme autant d'appels au secours envoyés à l'univers. « *SOS, please someone help me!* » Sans que jamais personne lui réponde. Sa mère était passée récupérer son livre sans apporter pour autant de réel cadeau à destination de son petit-fils. Sa belle-mère par contre venait régulièrement lui apprendre à s'occuper du gosse et suggérer implicitement à quel point la jeune femme était une mauvaise mère, trop jeune, inexpérimentée, alors que son mari (ils s'étaient mariés un mois avant l'accouchement à la fin du mois d'avril) se tuait au travail et apportait dignité et revenus à leur foyer.

Alors que Camille n'est toujours pas venue à bout de sa série et que Raphaël semble vouloir passer son dimanche à son bureau à se

lamenter sur les contraintes liées à son chantier, Sophie lance l'application YouTube de leur télé. À la recherche d'une playlist de Rihanna.

Lundi 12 juin 2023

La semaine débute normalement. Sophie a cette fois attendu sous la couette que tout le monde s'en aille pour se lever à son tour. Seule dans la cuisine, elle est en train de raconter à Joseph leur soirée catastrophique de samedi lorsque ses yeux perçoivent l'anomalie. Son stress monte en flèche sur-le-champ. Elle s'attend à voir bouger soudain dehors, devant elle, à voir apparaître l'intrus, pile sous son nez. Elle fait un pas en arrière, manque de lâcher son mug, puis se ressaisit. Son regard analyse mieux ce qu'il a accroché, ce qui l'a alerté. Elle se rapproche à nouveau de la vitre. Une tache bleue. Au sol, dans l'herbe vert pâle de ce printemps trop chaud, tout près du banc en pierre que Raphaël est si fier d'avoir fait faire avec la récupération de gravats de ses travaux. C'est cela qui cloche. Et c'est là, devant elle, à quoi ? Neuf ou dix mètres ? À mieux y regarder, la couleur devient vêtement. Un vêtement comme jeté au sol à la hâte. Pas tout à fait en boule mais assez replié sur lui-même pour que la jeune femme ne soit pas sûre. Pas cent pour cent sûre. Bien assez pourtant pour sentir dans la seconde son cœur se broyer. Pour sentir que ses jambes ne perçoivent plus l'espace en dessous d'elle, autour, ailleurs. Tout est en pente soudain. En pente raide vers ce vêtement qui, peut-être, et le doute s'efface de plus en plus, est la veste de Joseph. La veste bleue, d'un bleu qu'il adorait parce qu'il lui faisait penser à celui de Stitch, ce personnage de Disney qu'il aimait tant. Stitch, aussi intelligent qu'énervant. Normal que Joseph se soit senti proche de lui. Cette fameuse veste bleue… Cela fait dix ans que Sophie ne l'a pas revue.

Son premier élan est de se jeter sur la clenche de la porte vitrée. Elle tire dessus, s'agace de ne parvenir à rien. S'acharne. Secoue la

vitre. La frappe avec le plat des mains. Comprend soudain qu'elle n'a simplement pas ôté le verrou. Elle libère le mécanisme de fermeture et sent d'un coup partir la fenêtre, qui claque contre le mur. Violemment arrêtée par les battants, elle tremble quelques secondes dans les rails avant de s'immobiliser. Sophie s'inquiète une seconde de ce que Raphaël aurait dit si elle l'avait, d'une façon ou d'une autre, esquintée. Puis, elle oublie sur-le-champ ce stress dérisoire pour laisser toute sa place à l'angoisse. Que cela soit ou ne soit pas la veste de Joseph, quelle que soit la réponse obtenue en s'en approchant, ça va faire mal.

Comme pour se protéger, la jeune femme ne bouge plus. Tellement immobile que la nature reprend des libertés, regagnant du terrain sur le jardin. Deux moineaux viennent se poser sur le mobilier extérieur. Ils choisissent tous les deux la chaise attitrée de Camille. Comme s'ils savaient qu'elle est la personne la plus innocente des lieux. Les deux oiseaux se font la cour. Piaillent en disputant à la brise matinale le prix du son le plus harmonieux. Mais Sophie ne les entend ni ne les voit déjà plus. Dans son esprit, plus question d'harmonie. Plus même de la crainte d'être déçue ou sous le choc. Tout laisse place à la terreur qui lie entre eux les évènements, la marmotte, le rôdeur, le 4×4, la sensation d'être suivie, et aujourd'hui, ce vêtement.

Quelqu'un s'en prend à elle. Clairement et sans relâche. Toutes les forces qu'elle s'était imaginé avoir conquises, emmagasinées au fil de ses sorties solitaires, se volatilisent. L'une après l'autre. Il ne lui reste rien. Rien que les jambes qui flageolent au bord d'un gouffre. Un de ceux qui engloutissent jusqu'au trépas. Sophie sent qu'en même temps, son corps est envahi par un effet contraire, colonisé par une montée d'engourdissement, celui qui, presque immanquablement, la conduit à une crise de tétanie. Il faut bouger, réagir, reprendre le dessus pour l'empêcher. Mais comment ?

Quand soudain le mur du son se fracture. C'est un sursaut d'effroi plus qu'un sursaut d'orgueil qui la sauve de la crise de spasmes. Ses muscles se contractent brutalement puis se détendent aussitôt en réalisant que ce n'est que le téléphone qui sonne derrière elle. Elle l'ignore. Ne l'entend déjà plus. Ce retour à des dérangements ordinaires lui donne en tout cas le courage de passer le seuil de sa porte-fenêtre. D'un pas encore mal assuré, elle efface la dizaine de mètres qui la sépare d'une certitude.

La douleur qu'elle ressent dans sa poitrine est inconnue.

Déstabilisée, elle se demande même si ces symptômes n'annoncent pas le début d'un infarctus, comme pour son père. Elle a la sensation que son cœur se vide de tout son sang. Des images lui traversent furtivement l'esprit, celles de l'océan qui se retire d'un coup du rivage avant de revenir en tsunami. Puis des flash-back en rafales, Joseph qui court devant Camille et elle, il a chaud, il quitte et jette sa veste au sol. Disparaît au bout du sentier. Réapparaît. Exige de sa mère qu'elle lui rende sa veste. Sa résistance à elle pointant du doigt sa transpiration à lui. Camille qui rit. Joseph qui hurle et qui trépigne. Qui repart avec sa veste sous le bras. Qui ne l'enfile pas.

Elle avait oublié. Jusqu'à cette minute. Elle avait totalement oublié cet épisode. Le 15 juin 2013, Joseph était revenu chercher sa veste avant de disparaître. Et jamais, jamais elle n'a évoqué ce vêtement pour les signalements et appels à témoins qui ont été lancés à l'intention du public. Un « public », c'est exactement ce qu'ils ont été tous les autres. Inutiles voyeurs nourris à leur détresse. Ils seraient sans doute aux anges s'ils étaient là, tous, aux premières loges, à voir Sophie à genoux, interdite, le souffle court, à malaxer ce bout de tissu entre ses mains. Ce vêtement râpé au coude droit après une chute de vélo. La veste de Joseph.

*

Sophie se gare en épi, sans vraiment s'aligner sur les lignes blanches peintes au sol. Les cinq places dédiées aux visiteurs juste devant l'entrée étaient toutes disponibles avant qu'elle ne se gare. Un instant, elle doute même être arrivée avant la fermeture au public de la gendarmerie de Moutiers. Un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord la rassure. Il lui reste encore vingt-cinq minutes. Elle se dit alors que ces places vides sont un coup de pouce du destin. Cela montre la gravité de son affaire, la nécessité de lui accorder toute l'attention possible. On ne la fera pas attendre.

Pour s'en convaincre, elle jette un œil sur le sac de congélation en plastique posé sur le siège passager à côté d'elle, puis s'en empare en tentant de mettre dans son geste un peu de tendresse, même maladroite. Alors qu'elle quitte sa voiture, elle sent dans ses pas la légèreté de ceux qui reprennent espoir.

À l'interphone du portail vert de ce bâtiment tout aussi vert, une voix élégante mais ferme lui demande de se présenter et d'énoncer la

raison de sa venue.

— Madame Neuville, je viens faire part d'un élément nouveau dans le cadre de la disparition de mon fils, il y a dix ans.

Il n'y a pas de réponse. Juste le bip de l'ouverture qui lui permet de pénétrer dans la cour, puis d'atteindre les locaux. Quand Sophie passe la porte battante de l'entrée, la gendarme de l'accueil ne relève pas les yeux dans sa direction. Elle s'active sur un clavier, devant un écran. Prend le temps de finir de remplir un formulaire, sans doute. Quoi que ce soit, comment cela peut-il être plus important que ce qu'elle vient de lui annoncer à l'interphone ? Sophie est sur le point d'ouvrir la bouche quand elle entend la femme lui préciser, toujours sans la regarder :

— Je viens de prévenir. Le capitaine Rossi arrive.

Sophie s'entend répondre :

— Merci.

Et penser : *Je ne vaux même pas l'effort d'un regard, espèce d'abrutie ?* C'est le stress. Elle se tempère en s'avouant qu'elle voit cette femme pour la première fois. Sans doute qu'elle a été mutée récemment. Ça expliquerait que l'autre ne la connaisse pas non plus et ignore sans doute à quel point un fait nouveau dans « son affaire » peut être important. Malgré tout, elle pourrait quand même lever les yeux vers elle au moins une fois, juste une fois, non ?

Voilà la gendarme qui tend maintenant le bras vers elle en lui demandant une pièce d'identité. Toujours sans la regarder. Sophie sent enfler sa colère, les injures se bousculent et s'accumulent juste au bord de ses lèvres. Le barrage va lâcher. Elle résiste encore, mais pendant qu'elle fouille son sac à dos, un petit fourmillement dans sa nuque annonce la fin du silence docile. Elle va dire quelque chose de mauvais, n'importe quoi qui puisse contraindre l'autre à la regarder. C'est alors qu'elle entend derrière elle s'élever en douceur la voix délicate du capitaine Rossi :

— Inutile Brochet, je prends la suite. Madame Neuville, bonjour. Veuillez me suivre.

Et bien sûr qu'elle le suit. Elle part derrière lui avec l'allure altière de celle qui a remporté une grande victoire, puis jette un coup d'œil par dessus son épaule pour constater que la supposée vaincue ne lui accorde pas davantage d'attention. Cette Brochet a une tête qui lui dit quelque chose finalement, comme un écho aux souvenirs

d'humiliations antérieures.

Le capitaine Rossi et Sophie se rencontrent régulièrement depuis qu'il est en poste à Moutiers. C'est à lui, depuis trois ans, qu'elle confie ses doutes ou vient demander les avancées de l'enquête. Rossi a pris la suite de la capitaine Chassaing qui a été mutée. Elle ne sait pas s'il s'agissait d'une mutation mécanique et subie, d'une promotion ou si Chassaing a obtenu un rapprochement avec la Corrèze d'où elle est originaire. C'est la seule confidence qu'Aurélie Chassaing lui ait jamais faite, de lui dire qu'elle était née à Treignac en Corrèze. Sophie ne sait même plus dans quel contexte et se demande presque si elle ne l'a pas rêvé. Non. Elle se souvient maintenant. Chassaing lui en avait parlé pour appuyer le fait qu'elle connaissait la mentalité des petites villes et des petits bourgs. Pour autant, pas de complicité entre elles. Cette femme semblait viscéralement la détester. Au début du moins, les deux ou trois premières années après la disparition. Chassaing avait été jusqu'à lui demander si évoquer le tueur du film *Haute Tension* pour décrire le pêcheur du lac n'avait pas été un acte manqué, une manière détournée d'avouer son crime. Devant l'incompréhension de son interlocutrice, la gendarme avait développé : « Dans *Haute Tension*, le tueur finalement, ce n'est pas un homme, c'est la plus insoupçonnable des femmes, celle qui se fait passer pour une victime… » Sophie s'était offusquée, avait malgré tout expliqué qu'elle n'avait jamais eu le courage de regarder le film en entier, qu'elle ne savait pas pour le tueur. Puis avait rajouté que de toute façon, c'était différent pour Joseph, qu'il n'était pas mort, qu'on ne savait juste pas où il était, qu'il y aurait un corps, n'est-ce pas, s'il était mort, qu'elle avait décrit le pêcheur sans arrière-pensée…

De l'entendre ainsi bredouiller et partir dans tous les sens avait semblé conforter Chassaing dans ses soupçons. Et quand le flot d'objections de Sophie avait fini par se tarir, Chassaing lui avait sèchement rétorqué : « Il y a peut-être un tueur, Madame Neuville. Dans le cas d'une disparition comme celle-ci, les statistiques ne sont pas bonnes, pas avec un enfant de son âge. Je vous l'ai déjà dit. Et surtout, c'est mon métier d'envisager toutes les possibilités. Même celle d'une tueuse. »

Avec le recul, Sophie pense cependant qu'elle s'est peut-être trompée. Que Chassaing ne la détestait pas, qu'elle la soupçonnait seulement. Comme tout le monde. Qu'elle a eu tort sans doute de

mettre du sentiment dans le comportement de cette femme. Les dernières années, elle était plus cool. Elle semblait prêter une oreille moins suspicieuse aux propos de Sophie quand elle venait lui faire part d'un souvenir ou d'un doute. Mais sans prendre pour autant de mesures pour abonder dans le sens de celle qu'elle appelait « la mère du disparu ». C'était toujours mieux que « la suspecte » après tout. Et puis « disparu », ce n'était pas « mort ». Sophie savait que Joseph était du genre à faire mentir leurs statistiques.

Le capitaine Rossi s'est, lui, dès le début montré plus empathique. Moins réservé aussi. Cet homme ne ressemble à aucun des gendarmes à qui elle a été confrontée depuis le début de l'affaire. Autant les autres semblent toujours garder une distance réglementaire, afficher une autorité naturelle, militaire pour tout dire, autant Rossi semble accessible, avec son air usé et vulnérable. Ce n'est pas une question de physique ni d'âge. Geoffroy Rossi est très grand et athlétique, de la même génération que Raphaël et François, ou pas loin. Sophie a entendu dire que c'est un ancien champion. Il aurait même été médaillé olympique de bronze en biathlon. Elle ne lui a jamais demandé si c'était vrai mais les quelques photos posées sur une étagère dans son bureau semblent aller dans ce sens. Des photos aux couleurs éclatantes mais dont n'émane pourtant aucune vantardise. Rossi donne même l'impression de ne plus voir ces clichés de podiums. Sophie se dit d'ailleurs en s'assoyant face à lui que le seul cliché que le commandant Rossi semble encore regarder est une photo d'escalade. L'unique photo dont le cadre n'est pas au mur, mais posé de biais à l'angle de son bureau. On l'y voit regardant avec amour une belle jeune femme brune, face à lui. Ils sont tous les deux suspendus dans le vide, l'air à peine arrimés à une paroi rocheuse. Difficile de deviner dans quel massif la photo a été prise. Elle se dit que c'est sans doute dans le Vercors. Rossi a évoqué plusieurs fois son village natal de Saint-Agnan. Il en parle comme le ferait un amant, décrivant l'endroit comme un écrin de douceur et de nature. Le village est peut-être tout ce qu'il lui reste à aimer. L'homme est veuf et on le dit inconsolable. Sa femme a dévissé d'une paroi. Il venait, lui, d'en atteindre le sommet. Il ne l'avait ni vue, ni entendue tomber. Un peu comme Joseph. Disparue sans personne pour la voir. Sauf que Rossi, lui, a récupéré un corps. La certitude de la mort, aussi. Il l'envie peut-être, elle, de ne pas savoir.

— Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui, Sophie ?

Il ne l'appelle plus « Madame Neuville » quand ils ne sont que tous les deux. Elle se demande comment lui répondre, comment lui expliquer. Elle a beau savoir qu'il ne va pas afficher le même mépris que Raphaël à son retour à midi, elle appréhende. Les humiliations répétées ont attaqué l'épaisseur de son épiderme, à force. Elle a du coup passé l'après-midi à se ronger les sangs et à digérer les sarcasmes de son mari, prostrée sur le divan avec la veste posée sur la table basse, là où Raphaël l'avait jetée. Presque quatre heures de face-à-face muet avant de se décider à partir malgré tout pour Moutiers.

Faute de trouver une phrase introductive adéquate, elle saisit le paquet posé sur ses cuisses et le pose sur le bureau du gendarme.

— Je l'ai trouvé ce matin. C'est en m'approchant de la fenêtre de la cuisine que j'ai senti que quelque chose n'allait pas. N'était pas à sa place, vous voyez ?

Clairement, il ne voit pas. Le paquet reste tel qu'elle l'a posé, en plein milieu de son bureau, recouvrant une partie de la paperasse qu'il devait être en train de signer, du rapport qu'il relisait peut-être, avant qu'elle ne vienne le déranger. Sophie se dit qu'elle n'aurait pas dû évoquer cette intuition, ce sentiment de malaise, que ça lui donne l'air d'être folle. On en revient toujours à ça. Comme quand elle a appelé le 23 mai dernier, pour la marmotte sur son paillasson. Rossi avait pris l'appel mais pour lui expliquer que rien ne pouvait être consigné. Qu'il n'allait pas non plus envoyer des hommes pour un relevé d'empreintes ou d'indices. Qu'il y avait quand même beaucoup de cadavres de marmottes dans la région… Sophie avait malgré tout apprécié qu'il l'écoute et la rassure en expliquant que c'était juste une hibernation mal terminée, une bête mal en point, mal requinquée, qui s'était égarée dans son agonie. Qu'il n'y avait rien à craindre. Rien à voir avec le rire de Raphaël quand elle lui avait téléphoné juste avant Rossi. Elle espérait que cette fois, le capitaine ferait plus que la réconforter.

— De quoi s'agit-il exactement ?

— La veste. Cette veste bleue, c'est celle de Joseph.

Comme il ne répond rien, Sophie est à deux doigts de se lever, de reprendre son sachet et de s'en aller.

Rossi la fixe toujours. Elle imagine d'abord qu'il se pose des questions sur la façon de gérer ce nouvel épisode. Elle se demande,

elle, comment elle doit jouer la scène de son départ, si elle doit claquer la porte en tragédienne ou juste s'excuser et disparaître, son paquet sous le bras. Comme Rossi n'a pas le visage accusateur ni méprisant, que ses avant-bras sont posés sur son bureau encore à quelques centimètres du sac mais prêts à le saisir, que ses yeux fouillent dans le regard de Sophie, cette dernière comprend qu'il en attend juste davantage. C'est à ce moment-là qu'elle réalise avoir omis un détail.

— C'est la veste que Joseph portait *ce jour-là*. Celle avec laquelle il a disparu.

Les pensées du gendarme restent impénétrables. Sans doute que c'est un bon joueur de poker. Il fixe désormais le sac. Après d'interminables secondes de silence, sans la moindre excitation ni une once d'accusation dans la voix, il relève les yeux et demande enfin :

— Est-ce que vous en êtes sûre ?

— Oui. Si je n'ai pas appelé tout de suite ce matin, c'est que j'ai préféré en parler à mon mari d'abord. C'est le père de Joseph… C'était normal de le prévenir avant vous, non ?

Rossi doit sentir qu'il ne s'agit que d'une question rhétorique, alors il ne répond rien. C'est ce qu'elle préfère penser du moins. Du coup, elle enchaîne, en sentant bien qu'elle doit justifier d'avoir passé quasiment toute la journée avec sous la main une pièce à conviction, sans juger bon de prévenir les responsables de l'enquête.

— Mon mari est redescendu déjeuner plus tôt du coup. Vous auriez vu le nuage de poussière sur notre chemin quand il est arrivé. Je l'ai rarement vu aussi… retourné ? Ou énervé ? C'était quelque chose entre les deux. Lorsqu'il a posé les yeux sur la veste, il s'est figé, net. Il a eu un choc, j'en suis certaine. Même s'il prétendra le contraire. Même s'il joue à celui que plus rien n'affecte. Je sais ce que j'ai vu, il a été ému. Ça lui a mis un coup à lui aussi. Il est resté sans rien dire quelques minutes à fixer la veste posée sur le banc – c'est moi qui l'avais posée là. Pour arrêter de la contaminer. Raphaël l'a touchée lui aussi. Il a voulu l'inspecter. C'est un réflexe normal, n'est-ce pas ? Personne d'autre n'y a touché. Je l'ai mise dans ce sac de congélation pour la protéger tout à l'heure. Je suis désolée de ne pas y avoir pensé plus tôt…

Le regard de Rossi ne trahit aucune animosité, juste de la curiosité.

— Et votre mari, qu'est-ce qu'il en dit de cette veste ?

Sophie ne répond pas. Elle ouvre la bouche, la referme. Hésite. D'un léger mouvement du menton, Rossi l'encourage à répondre.

— Raphaël a dit que j'étais totalement dingue. Que je lui avais fait quitter son chantier pour rien. Qu'il aurait pu se tuer sur la route tellement je lui avais fait peur. Je ne sais pas pourquoi il a dit « peur ». Peut-être parce que je sanglotais en appelant. J'étais terrifiée en vérité. Parce que qui d'autre que son ravisseur pourrait avoir posé chez nous la veste de notre fils ? Vous comprenez ? Raphaël a prétendu que la veste est à des gens qui auraient traversé notre terrain, qu'un gamin l'aurait fait tomber. Que ce n'est pas à Joseph. Il était catégorique et vraiment très énervé. D'où l'après-midi à attendre chez moi, sans savoir quoi faire. Puis quand j'ai vu l'heure, j'ai compris que si je ne partais pas très vite, la gendarmerie serait fermée. Je me suis dit que sans doute si j'appelais, vous n'alliez pas venir. Comme pour la marmotte. Alors, j'ai pris le petit sac et je suis descendue à Moutiers. Parce que je suis sûre de moi, capitaine Rossi. C'est bien la veste de Joseph. Il y a une éraflure au coude droit. Joseph était tombé de vélo sur le chemin devant la maison. C'est forcément sa veste. Et puis comment cela pourrait être la veste de quelqu'un d'autre ? Il ne passe jamais personne, putain, sur notre terrain !

Les gros mots sont rares à passer ses lèvres, mais là, Sophie a besoin de soutien, besoin d'être prise au sérieux surtout.

— Mais lui, votre mari, n'a pas reconnu la veste. C'est bien ça ?

— Non. Enfin si. Après coup, après le déjeuner, il a changé de discours. Il a dit qu'elle était « peut-être à Joseph ». « Si je voulais. » Comme pour me faire plaisir. Il s'était calmé. Il ne m'accablait plus. Mais en disant que c'était « peut-être à Joseph », il a aussi dit qu'il ne se souvenait pas, qu'il ne se rappelait pas une veste avec ces couleurs. Puis, il a ajouté que j'avais pu, sans m'en souvenir, la sortir du linge de Joseph que j'ai toujours gardé dans sa chambre. Que j'aurais pu me promener avec dans la maison, sortir avec.

— Sans vous en souvenir ?

— Oui. Il dit que je suis peut-être même somnambule. Que j'ai pu faire cela pendant… pendant mes cauchemars.

En même temps que Sophie lâche ces mots, elle sait qu'elle vient de perdre la main. Que Rossi ne va pas creuser plus loin. Ou juste demander « quels cauchemars ? ».

— Vous faites beaucoup de cauchemars ? Des cauchemars avec Joseph ?

— Laissez tomber.

Elle est déjà debout. Tend le bras pour récupérer le sac. Rossi l'arrête d'un geste, en s'opposant fermement mais sans dureté.

— Attendez. On va tout reprendre à zéro. Vous allez tout me raconter dans le détail, tout, depuis le moment où vous avez aperçu cette veste dehors. On va aussi reprendre le dossier de l'enquête. Il y a les photos, vous savez. Celles de la randonnée, le jour de la disparition. Nous allons pouvoir comparer les vêtements, voir si votre fils portait une veste qui ressemblait à celle-ci. Mais sans plus la toucher. Si c'est une pièce à conviction, elle a déjà suffisamment été contaminée. Cependant, vous avez bien fait, pour le sac de congélation. C'est beaucoup mieux que rien.

Sophie passe les trente minutes suivantes à raconter. Elle dit tout : les oiseaux sur la chaise de Camille, la sonnerie du téléphone, sa peur de s'être trompée, son élan finalement vers la tache bleue sur l'herbe soudain si verte, le temps qu'elle a passé ensuite, prostrée, à genoux, une main posée sur la veste, à ne pouvoir l'arracher au sol. La stupeur qui dure de longues minutes. Elle ne sait pas dire combien. Rossi ne pose pas de question, il l'écoute. Prend quelques notes à la main. Mentalement, elle s'en étonne. D'ordinaire, les gendarmes prennent ses dépositions directement sur ordinateur, en tapant maladroitement sur leur clavier. Une seule fois, il ouvre la bouche pour observer « vous sembliez terrifiée… ». Il ne demande pas pourquoi, il pense à voix haute. C'est suffisant pour donner à Sophie le courage qui lui manquait pour raconter l'évènement au retour de Méribel. Raphaël aurait dit « l'incident ». Elle se dit que contrairement à Raphaël, Rossi ne se moquera pas d'elle. Et effectivement, il ne sourit pas, lui. Il hausse les sourcils, l'écoute. Note à la main, encore. Lui fait répéter sa description du véhicule, caractériser les faits le plus précisément possible. Elle raconte à nouveau. Concède sans qu'il ait besoin de le dire, lui, que l'essentiel, que le pire de ce qui est arrivé, est surtout matérialisé par la projection mentale qu'elle a construite pendant ces quelques minutes. Elle confie enfin et du bout des lèvres que Raphaël a fait le tour du Jeep ce soir-là, à son retour. Et que s'il a, tout comme elle, noté la présence d'une éraflure sur le pare-chocs du Jeep, il lui a affirmé qu'elle était ancienne, qu'elle l'avait sûrement faite en se

garant.

Rossi ne la juge pas, il stoppe simplement la course de son stylo sur le bloc Rhodia. Puis, il rebondit sur ce qu'elle a dit elle-même, sur cette « projection mentale » lâchée en hypothèse, par politesse, comme pour se faire pardonner de le déranger.

— Sans doute en effet qu'il ne s'agissait là que d'une conduite agressive, Sophie. Ces chauffards sont plus répandus qu'on ne le croit. Malheureusement. Les gens pètent de plus en plus les plombs sans raison ou pour un rien. Depuis les confinements, c'est même pire. Encore cet après-midi, des membres de la brigade sont partis faire des relevés dans un hameau près de chez vous. Un édile a retrouvé des insanités taguées sur sa porte de garage. Le gars est tout retourné, il a peur pour sa famille. Et il a raison. L'individu qui a tagué sa porte aurait tout aussi bien pu y balancer un jerricane d'essence. Tout ça pour un permis de construire refusé, pour une parole malheureuse en conseil municipal ou que sais-je encore ? Les gens pensent aujourd'hui se faire justice alors qu'ils ne font que passer leurs nerfs sur les autres. Le lendemain des faits, ils sont parfois eux-mêmes les premiers à se condamner et à ne pas comprendre la disproportion et la démesure de leur comportement. Vous êtes sûrement tombée sur un type qui a voulu marquer son territoire. Peut-être parce que sa femme venait de lui raccrocher au nez. Votre véhicule à peine perdu de vue, il ne pensait déjà plus à vous. Oubliez-le vous aussi. Il n'en vaut vraiment pas la peine. Et ça n'a rien à voir avec Joseph.

Il se tait. Sophie baisse les yeux. Elle se dit qu'il est plus gentil que Raphaël, plus empathique, mais que même si la forme est plus douce, il ne la croit pas davantage. Quand Rossi se lève, elle pense que c'est pour la raccompagner à la porte. Elle l'imite déjà, résignée. Mais en passant près d'elle et d'un geste presque tendre, *a minima* bienveillant, il lui pose une main sur l'épaule gauche.

— Ne bougez pas. Je vais chercher le dossier. Nous allons regarder les photos.

Avant de sortir du bureau, Rossi marque un temps d'arrêt et, sur le pas de la porte, se retourne vers elle.

— Si vous aviez appelé tout à l'heure, je serais venu, Sophie. Moi ou quelqu'un de la brigade. On a tous cette histoire à cœur ici. N'en doutez pas. Et si les photos confirment vos propos, j'appelle la scientifique et nous monterons faire des relevés chez vous. Ne pensez

pas que qui que ce soit à la gendarmerie ait oublié Joseph. Je vais chercher le dossier et on va regarder les clichés ensemble. La réponse à vos doutes est à quelques pas d'ici. Et si vos soupçons sont confirmés, je convoquerai votre mari. Je lui montrerai les photos. La mémoire, parfois, a besoin de piqûres de rappel. Votre mari préfère se résigner que de s'abandonner au risque des espoirs déçus, il faut le comprendre. C'est humain. Je reviens dans un instant.

*

Voilà, c'est fini. Sophie sonde le regard de Rossi sans parvenir à déterminer si elle y voit de la déception, de la pitié ou de la lassitude. Cette dernière l'emporte probablement. Elle lui a fait perdre son temps. Aucune des photos n'est venue corroborer ses propos. Raphaël serait content de lui. Tout corrobore les siens par contre. Sur chaque cliché, pour l'essentiel ceux pris par François avec son Canon tout neuf « offert par Mathilde », on voit le petit Joseph tel que l'avis de recherche l'avait décrit à l'époque : un tee-shirt bleu et blanc. Un short bleu. Des baskets et des chaussettes blanches, salies par la poussière. Pas de veste. Personne ne porte de veste d'ailleurs. L'effort fourni pour l'ascension a renvoyé dans les sacs toute source inutile de chaleur. Le dossier contient également six photos prises par Sophie avec son téléphone portable. Sur quatre, on ne voit que des fleurs. La cinquième est floue, la jeune femme explique à Rossi que la tache brune au centre est une marmotte. Sur la dernière, il y a les deux enfants, de dos, qui marchent devant elle en se tenant la main. La mère ne se souvient même pas à quel moment un tel miracle a pu se produire. Sans doute au début de l'ascension. On devine que Joseph tire sur le bras de sa sœur, la force à marcher trop vite pour elle. Cette photo-là aussi est un peu floue. Pas assez cependant pour laisser le moindre doute sur les vêtements portés par Joseph. Pas de veste.

Sophie fronce les sourcils, une boule de plus en plus lourde dans le ventre. Elle sent l'humidité poindre au coin de ses yeux, des larmes d'humiliation plus que de tristesse. Elle les retient puis les assèche à coups de battements de paupières pour conserver un soupçon d'amour-propre.

Si jamais il l'a remarqué, Rossi ne laisse rien transparaître. Il ne commente même pas les photos. Il repousse juste délicatement vers elle le sachet de congélation.

— Il vaut sans doute mieux que cet épisode reste entre nous. Récupérez cette veste. Si vous y tenez, conservez-la dans ce sachet au fond d'un tiroir… Au cas où un nouvel élément apparaîtrait. Si j'enregistre notre échange du jour dans le dossier, j'ai peur que cela ne vous desserve, dans l'hypothèse où vous reviendriez avec de nouveaux éléments valides un jour.

Elle reçoit l'adjectif « valides » comme un coup de poignard. Même si elle sait malgré tout que Rossi lui fait une énorme faveur. Il ne lui reste plus qu'à disparaître, libérer les lieux pour effacer l'outrage au plus vite. Et rentrer chez elle en espérant que Raphaël ce soir ne lui demandera pas si elle a mis à exécution son projet d'apporter cet « élément de preuve » à la gendarmerie.

— Entendu. Je vous remercie.

Elle s'empare nerveusement du paquet. Il semble peser plus lourd qu'à son arrivée. Le poids de la honte en supplément.

— Je sais que vous étiez sincère, Sophie. Vous savez, souvent, dans ce genre d'affaires, on a besoin de relancer l'espoir. La résignation est trop douloureuse.

Elle hoche la tête et enfouit la veste – elle n'ose plus penser « la veste de Joseph » – dans son sac à dos. Elle se dit qu'elle devient dingue. Qu'elle se balade peut-être avec une veste d'enfant perdue par des touristes qui auraient coupé hier à travers leur terrain, comme l'a dit Raphaël.

— Je suis désolée, dit-elle dans un murmure avant de se lever.

La chaise grince. Intérieurement, elle s'excuse aussi pour ce bruit. En sortant, elle chuchote un timide « bonne fin de journée » sans regarder le capitaine, puis referme délicatement la porte derrière elle, comme pour arrêter de faire du bruit dans ces murs et se faire oublier, effacer jusqu'à sa venue cet après-midi. Elle se sent affreusement seule dans ce couloir aux couleurs pastel. Aucun bruit, si ce n'est une sonnerie de téléphone, tout au bout, à l'accueil. Sophie se dirige vers la sortie en appréhendant cette fois d'y croiser le regard de la gendarme Brochet. S'arrête devant la porte des toilettes réservées au « public ». S'y engouffre. Ce n'est pas tant pour un besoin pressant que pour celui d'y retenir un sanglot. Elle reste prostrée cinq minutes dans les WC pour dames. Elle a besoin de se ressaisir malgré la peur que le cerbère de l'accueil ne vienne lui demander ce qu'elle trafique et ne la houspille pour qu'elle parte. La gendarmerie devrait être fermée au

public depuis plus d'une demi-heure maintenant. Sophie se rafraîchit au lavabo avant de passer la porte et de reprendre son échappée triste vers la sortie. À pas de loup. À peine cinq ou six avant d'arrêter net sa progression. La voix de Rossi lui parvient, mais du mauvais côté. Il a dû se rendre à l'accueil pendant qu'elle était aux toilettes et il discute à voix pas assez basse avec l'antipathique Brochet.

— Une légère déformation du réel peut-être. Je ne sais pas Brochet. C'est un schéma connu, après dix ans, les familles ont souvent besoin de nous agiter. L'affaire va être classée s'il n'y a rien de neuf. Ils le savent ou ils le sentent. Brandir un élément nouveau, c'est un peu comme mettre un coup de pied au fond de la piscine. C'est un réflexe de survie. Sophie Neuville est sans nul doute fragile. Probablement épuisée. Dix ans, c'est un cap compliqué pour une mère.

— Pour une mauvaise mère quand même, commandant…

— Non, Brochet. Pour une mère détruite.

Ces propos entendus à la dérobée font déborder le vase. Le sanglot sec évacué dans les toilettes pour dames n'était qu'une première vague à blanc. Le tsunami maintenant. Elle fond en larmes, accélère le pas et se précipite vers la sortie, sans jeter un seul regard à Rossi ni à la terrible Brochet. Mentalement, elle souligne amèrement l'ironie de ce nom de poisson, si malvenu dans ces eaux abandonnées à l'humiliation. Sophie espère juste secrètement qu'ils imaginent que c'est un chagrin de « mère tout court », pour une fois. Juste une fois. Même si elle sent que la femme humiliée prend peut-être encore le dessus sur la mère, elle espère quand même avoir donné le change, semé le doute. Ce serait au moins un début. Après dix ans. Juste le début d'une réhabilitation.

Elle claque la portière du Jeep, essuie ses larmes d'un revers de bras, met le contact. Idiote expression à l'heure où plus rien ne fait « contact ». Même sa voiture ne veut plus qu'une clé la touche. Il lui suffit de sentir un émetteur à bord. C'est un peu comme sa présence physique dans le lit conjugal. Cela suffit à Raphaël pour se sentir en couple. Plus besoin d'union des corps. Sophie dégage le Jeep de ce guet-apens en même temps qu'elle chasse de son esprit ses réflexions idiotes sur feu sa vie sexuelle. Il faut rentrer. Passer à autre chose.

Ce serait plus facile si la gendarmerie ne se trouvait pas pile en face du centre hospitalier de Moutiers. C'est ici qu'elle venait consulter sa gynécologue. « Sa », c'est une vue de l'esprit. À dix-sept

ans, on n'a pas de gynéco à soi, on ne sait même pas que cette profession sert à autre chose qu'à distribuer des pilules. Elle aurait mieux fait de la rencontrer quelques mois plus tôt d'ailleurs, et de lui demander cette prescription sans doute plus fiable que les vulgaires capotes qu'avait toujours sur lui Raphaël. La pilule aurait évité Joseph. Évité la disparition. On ne disparaît pas quand on n'existe tout simplement pas. Évité aussi peut-être cette vie avec Raphaël. Plusieurs fois pendant sa grossesse, Sophie était venue consulter. Elle s'inquiétait de tout, elle avait, entre autres, peur de mourir en accouchant. C'était là aussi qu'elle s'était renseignée pour avorter. Avant le veto de Raphaël, puis celui de Monique. Ses parents, eux, lui avaient dit qu'elle devait écouter son cœur. Ça ne voulait rien dire, à part qu'ils lui abandonnaient la décision. Seule cette gynécologue, le docteur Marin, avait semblé véritablement l'écouter, prête à l'accompagner pour l'avortement si elle le décidait. Sophie était venue la consulter une bonne dizaine de fois et souvent en cachette de Raphaël. Elle prenait le bus. Joseph n'était cependant pas né ici, il n'y a pas de maternité. Elle avait dû accoucher à Albertville.

Au moment où elle quitte les lieux en engageant totalement le Jeep sur la route, la mère en elle se débat encore avec un sentiment étrange. D'associer ce quartier de Moutiers aux premiers battements de cœur de Joseph, ses premiers élans de vie en échographie, l'amène à constater amèrement qu'en traversant symboliquement la route pour passer de l'hôpital à la gendarmerie, elle a, avec quelques années de retard et à défaut d'avortement, fini malgré tout par perdre son enfant.

*

Lorsque le Jeep arrive sur le court chemin de terre qui relie la route au chalet, Sophie remarque tout de suite que quelque chose ne va pas. Sans qu'elle y réfléchisse à deux fois, son pied écrase le frein et le Jeep pile, soulevant un énorme nuage de poussière. Le temps que cet écran de particules sableuses retombe, elle s'est déjà mise à trembler. Les mains agrippées au volant, elle se répète en boucle : *Putain, ça ne va jamais s'arrêter…* Devant leur entrée, au même endroit que la marmotte l'autre jour, quelqu'un a déposé un paquet. Un paquet bleu. Il serait moins paternaliste là, Rossi, à constater par lui-même qu'elle n'est pas dingue et qu'à force de ne pas la croire, ils vont

tous finir par avoir sa peau. Trop tard pour des excuses quand viendra le jour où ils la retrouveront empalée sur la porte d'entrée du chalet, clouée vive par le psychopathe qui l'a choisie pour proie. D'une voix vrillée par le stress, elle commande à l'ordinateur de bord du Jeep d'appeler la gendarmerie. Le bip de recherche résonne dans l'habitacle, puis la première sonnerie. Sophie se penche légèrement pour mieux distinguer ce qui l'attend sur le paillasson, puis hurle : « ANNULER L'APPEL ! »

Elle en tremble encore plus. À quelques secondes près, elle allait encore passer pour une tarée. Fausse alerte. Cet objet suspect déposé sur leur paillasson devant l'entrée, en lieu et place de la marmotte il y a trois semaines, est en fait un sac de congélation de chez *Grand Frais*. Le modèle bleu avec des carrés de couleurs rouge, vert, jaune. Mais c'est le bleu qui domine. Bleu comme la veste. C'est ce qui a provoqué la peur panique. Quelques secondes. Pas davantage.

Après avoir avancé le Jeep devant la porte du garage, elle lâche un soupir de soulagement en même temps qu'elle coupe le contact. Pour décompresser. Ce sac, c'est celui qu'utilise toujours sa belle-mère lorsqu'elle passe leur déposer du « fait maison ». Il contient sûrement son fichu matafan aux pommes, « parce que Raphaël le préfère aux pâtisseries de la boulangerie », sous-entendant par là « à ce que tu lui prends, Sophie, toi qui n'es pas fichue de casser deux œufs dans un saladier ».

Moins d'une minute plus tard, l'intuition est confirmée. La belle-fille à bout de nerfs claque la porte d'entrée derrière elle et regarde rageusement son téléphone portable. Comme elle s'y attendait, l'écran affiche un appel en absence et un message sur le répondeur. Monique Neuville doit s'y répandre en consignes :

« 1 – Rentrer rapidement chez soi.

2 – Rentrer rapidement le Matafan au frais.

3 – Penser à le réchauffer légèrement avant de le présenter au fils prodigue et à Camille à leur retour.

4 – Mettre le sac de côté, elle passera le récupérer demain en fin de matinée.

5 – Si Sophie envisage de sortir demain, laisser le sac dehors côté cour, sur la table de la terrasse. »

Inutile d'écouter.

Par rébellion, elle commence par aller ranger le sac en plastique

contenant la veste. Cette veste dont elle ne sait plus trop quoi faire mais qu'elle ne peut se résoudre à jeter. Elle ne va quand même pas la remettre là où elle l'a trouvée ? Pas davantage la laisser sur la table du salon et s'attirer de fait les questions de Raphaël et de Camille. Entre parenthèses, elle a délibérément omis de dire à Rossi tout à l'heure que Camille non plus n'a pas reconnu la veste. Raphaël et Sophie avaient décidé de concert à midi de la lui envoyer en photo par Messenger, histoire de la prendre à témoin et de trancher sur-le-champ leur désaccord. Peu importe l'éventuel choc psychologique causé à leur fille, il fallait que Camille arbitre, et vite ! Ce fut fait. En même temps, elle avait six ans le jour de la randonnée, bon sang ! Qu'est-ce que ça peut bien valoir, l'absence de souvenir d'une gamine de six ans ? Ça n'a servi qu'à alimenter le mépris de Raphaël, même si pourtant Camille dans son message ne surjouait pas sa partition. « Non, vraiment je ne me souviens pas de cette veste. De ce jour-là, je revois juste le tee-shirt blanc et bleu, le short bleu. Mais c'est peut-être à force d'avoir vu l'avis de recherche avec une des photos que vous aviez faites. » Ce à quoi son père a cru bon de répondre : « Les photos que François avait faites. Ta mère n'a fait qu'un cliché de dos de ses deux enfants. Comme si elle n'avait plus envie de vous voir. » Écrit du père qui lui n'a fait absolument aucune photo de ses enfants. Ni de personne d'autre d'ailleurs. Trop occupé à prendre son petit plaisir de coq en balade, à parader avec son « meilleur ami » et sa si charmante épouse, la mère parfaite. Encore un coup bas, donc. Sophie met cela sur le compte du stress du chantier mais sans réellement comprendre pourquoi soudain tout lui retombe dessus.

Depuis le début, ce projet transcendait Raphaël autant qu'il le rongeait. Depuis plusieurs années, les conditions climatiques envoyaient des signes inquiétants, puis alarmants aux responsables des stations. Des gars comme Raphaël qui se plaisaient à raconter aux touristes que, jeunes, ils skiaient sur les pistes du glacier de la Chiaupe en plein été, passaient presque pour des mythomanes. Puis, les éboulements s'étaient multipliés en automne, paniquant même les plus récalcitrants et les poussant à envisager l'impensable : il fallait déplacer les équipements de la station de la Chiaupe. Le glacier avait besoin qu'on le laisse tranquille. Peut-être même qu'on le laisse mourir en paix tant une inversion du processus semblait compliquée à espérer. Le projet en tout cas avait été source de débats homériques et

il était arrivé à Raphaël de rentrer fou furieux des réunions qui rassemblaient à la fois spécialistes et responsables politiques. Les pires étaient celles où le public était convié. Les gars du coin montaient vite en pression et d'entendre évoquée la progressive diminution de la période skiable à La Plagne les rendait très nerveux. L'or blanc était en train de perdre en valeur pure. Leur montagne, plus vivante et plus sensible que jamais, s'était mise à muer, en même temps que le climat. L'angoisse montait chaque année d'un cran.

Raphaël n'a pas tout de suite été favorable au déplacement de la station. Même s'il savait sans le moindre doute que la direction du projet lui reviendrait. Sa femme a eu du mal à comprendre les raisons de son opposition. Lui, tellement pragmatique et rationnel d'ordinaire, lui qui avait sans doute saisi avant tout le monde la seule marge de manœuvre dont ils disposaient encore, a longtemps campé sur sa position : celle du non. Les arguments de son mari semblaient à Sophie creux et parfois même contradictoires. Elle avait fini par réaliser que c'était un problème de natif, que c'était plus fort qu'eux. Il y avait un obstacle intérieur en chaque habitant de la montée de La Plagne, inné et puissant, les empêchant d'accepter de voir la montagne comme une victime des excès des hommes. Il fallait aussi réussir à accepter que la ressource ne soit pas inépuisable. Cela rendait l'ambiance terriblement électrique dès que s'amorçait la fin de saison, ce qui immanquablement arrivait de plus en plus tôt, faisant fondre les espoirs des plus récalcitrants et rendant plus audibles les porteurs du projet de déplacement de la station. Raphaël en était venu aux mains avec l'un d'entre eux. « Ce con veut nous faire démonter deux mille cinq cents mètres de câbles, putain ! » L'autre version était : « Si vraiment un jour nous devons retirer les trente-cinq pylônes de la Chiaupe, ils savent où je vais les leur mettre ! » Sophie ne répondait rien, elle attendait que ça passe. Camille avait osé un jour tenter de comprendre le raisonnement de son père, ou avait-elle dit son « absence de raisonnement »… Elle était encore en troisième et venait de faire un exposé sur le terrible scénario qui se déroulait au mont Blanc, avec la fonte inexorable de la mer de Glace, le plus grand glacier de France qui se recroqueville un peu plus tous les ans. Camille s'était sans doute contentée de répéter les propos de sa prof de SVT quand elle avait rajouté : « Si à Chamonix le glacier se ratatine, Papa, chez nous aussi, la glace est en train de s'en aller. » Cette gamine

n'avait même pas encore son brevet des collèges en poche mais elle était capable de comprendre l'implacable logique du réchauffement climatique. Raphaël n'avait pas supporté que sa fille lui donne tort et se range du côté de ses adversaires, de ceux qu'il accusait de vouloir tuer la station. Ce fut l'unique fois où Sophie l'avait vu s'en prendre à Camille. Il avait hurlé si fort que la gosse en était restée pétrifiée. Puis elle s'était prudemment et silencieusement retirée dans sa chambre sans en fermer la porte. Sophie se souvient s'être alors dit que cette gosse deviendrait peut-être un jour diplomate tant elle avait, par ce seul geste, facilité le retour vers elle de son père, moins d'une heure plus tard.

Peu de temps après, Raphaël était parti plusieurs semaines en Suisse pour une collaboration sur un chantier de télécabine menant elle aussi à un glacier. La Suisse qui comptait près de mille quatre cents de ces mers de Glace les voyait elle aussi fondre sur le barbecue du monde. Plus de quarante pour cent de la longueur des glaciers suisses s'étaient évaporés en quelque cent cinquante ans d'industrialisation humaine.

Sans doute que ce séjour en terres helvétiques avait servi de laboratoire à la réflexion de Raphaël. Une concession après l'autre, il s'était ensuite rangé du côté des partisans du déplacement des infrastructures. S'il s'était obstiné davantage, il aurait fini par tout perdre, la station de la Chiaupe allait de toute façon être abandonnée mais en prime, le chantier serait dirigé par un autre. Il avait donc capitulé. Et tous les autres après lui. La nouvelle remontée allait donc grimper deux cents mètres moins haut et les nouvelles pistes créées offriraient plus de possibilités hiver comme été, en plus de laisser la zone des glaciers en paix. Une stratégie gagnant-gagnant, disaient ceux qui portaient le projet depuis le début.

Tous ces heurts, toutes ces menaces et ces bagarres, pour aboutir donc à un accord quasi unanime pour démonter les neuf baraques de la station, les câbles, les pylônes, et entreprendre un chantier pharaonique à quelques encablures sur la gauche, un emplacement duquel chacun s'accordait à dire que la vue était époustouflante. Désormais, ils se rejoignaient en effet tous sur le fait que le nouveau site de la crête de Bellecôte, sur laquelle aboutirait la rutilante télécabine des Glaciers, « offre un panorama sans pareil » et que « la vue sur le mont Blanc y est sublime ». *Idem* pour s'extasier du

spectacle offert là-haut par le mont Pourri, le Beaufortain et la Vanoise.

Les installations devaient donc être démontées, les nouvelles installées en un temps record, et Raphaël avait pris la direction d'une bonne partie des travaux pour la plus grande fierté de sa mère. « Des travaux de près de trente millions d'euros confiés à mon fils ! » Cette pauvre femme n'était pas fichue de voir que ce chantier, depuis sa toute première évocation, avait petit à petit mis à mal la solidité de Raphaël. Même si tout, là-haut, semblait très bien se dérouler, Sophie avait dès le début senti son mari hypertendu, plus distant, même avec Camille. Quand l'une ou l'autre le lui faisait remarquer, il concédait la pression que représentaient ces responsabilités. C'était étonnant pour sa femme autant que pour sa fille, de voir ce roc fragilisé. Il était un peu comme le glacier de la Chiaupe, dans le fond. Pas aussi solide et résistant qu'on avait pu le croire ou l'espérer. À la fois, ce constat rendait Raphaël plus humain et Sophie s'en serait réjouie si cela n'avait pas impliqué encore plus de distance et le refus de prêter attention à l'évocation de ses démons à elle.

Les propos de Rossi entendus à la dérobée tout à l'heure donnent ce soir cependant un autre relief à la nervosité et à l'agressivité en hausse de Raphaël. Le chantier doit jouer, bien sûr, mais Sophie se dit désormais que c'est peut-être aussi à cause de ce fameux cap des dix ans. Peut-être que Raphaël, lui, le passe en se défoulant sur sa femme et elle en ramassant des objets perdus. Il n'y a que Camille qui reste égale.

Après avoir déposé la veste bleue tout en bas d'une commode dans la chambre de Joseph, la jeune femme prend la direction de la cuisine pour ranger le plat de Monique dans le frigo. Elle l'y jette plus qu'elle ne le range en repensant à l'épisode de la photo samedi soir et aux propos que Monique a tenus sur sa mère. Un coup d'œil rapide à la poubelle symbolise le sort qu'elle a soudain envie de réserver au Matafan.

L'horloge sur la hotte émet un double bip, il est dix-neuf heures. Camille ne va pas tarder à rentrer de l'entraînement et son père à revenir du chantier. Il faut vite aller à la pêche au plat tout préparé dans le congélateur du garage.

C'est au moment où elle sort dans la cour que résonne le coup de fusil.

Sophie plonge au sol sans réfléchir, instinct de survie. Elle le fait sans anticiper non plus la douleur dans ses poignets, qui amortissent ce qu'ils peuvent de ce contact lourd avec le gravier. Des cailloux s'incrustent aussitôt dans la paume de ses mains comme des fragments de shrapnel. En même temps qu'elle crie, Sophie se relève déjà, couvrant par réflexe sa tête de ses bras. Elle sait que logée dans le crâne, une balle lui réglerait son compte, ou pire. Elle ne veut pas finir en légume. Elle repart en zigzaguant vers le garage, pour donner, elle l'espère, du fil à retordre au tireur. Elle s'engueule mentalement d'avoir fait le choix le plus absurde, le chalet était plus proche, plus sûr aussi. Mais la raison n'est pas de la partie. Elle veut juste sauver sa peau.

Mardi 13 juin 2023

Ce n'est qu'après avoir détalé et rejoint en courant l'entrée du garage que Sophie avait réalisé son erreur, comme à la Tueda, une semaine plus tôt. La détonation n'était que le premier coup de tonnerre d'une longue soirée puis nuit d'orages.

Cela se prolonge encore le lendemain et la journée du mardi envoie ainsi à la flotte tous ses projets de randonnée. C'est le déluge sur la vallée et la météo n'annonce pas de répit avant seize heures. Il sera trop tard alors pour envisager de monter faire un tour des alpages vers Belle Plagne. Elle s'occupe donc en « bonne femme au foyer et bonne mère » à coups de lessive et de ménage.

Par deux fois pendant la matinée, elle ressent le besoin irrépressible de faire le tour des portes et portes-fenêtres pour s'assurer que tout est bien verrouillé de l'intérieur. Plusieurs fois, elle se fige en entendant des « bruits étranges » dehors, pour ensuite se précipiter vers la vitre la plus proche et prendre sur le fait un hypothétique intrus sur le chemin ou sur le terrain derrière la terrasse. Il y a quelques jours encore, elle aurait cherché à se cacher, imaginé s'enfuir. Désormais, elle va au-devant du danger. Elle veut savoir. Savoir si elle est folle. Ou si quelqu'un cherche bien à la rendre dingue. Mais personne à l'horizon.

Pour tenter de s'occuper l'esprit et poursuivant sa recherche d'un indice quelque part dans leur passé, Sophie consacre ensuite une partie de son après-midi à ranger de vieilles photos volantes, les intégrant chronologiquement dans les albums de famille. C'est Monique qui les leur a offerts. Raphaël a trouvé l'idée lumineuse, soulignant que les albums virtuels avaient tué le rapport au passé, qu'on stockait n'importe quoi, des photos ratées prises n'importe où,

que plus personne ne regardait les albums comme jadis, quand ils étaient jeunes, avec le plaisir de la page tournée et des photos rares mais choisies. Sophie était d'accord. Pour une fois, la vieille peau avait fait des cadeaux utiles.

Monique avait également glissé dans l'un des albums quelques photos du grand-père de Raphaël, son père à elle. À défaut de ne jamais faire référence au père de son fils, un « sale type » qui l'avait abandonnée deux ans après la naissance de Raphaël et qu'elle présentait comme mort les rares fois où elle l'évoquait, Monique parlait sans arrêt de son père à elle. Comme beaucoup de gars d'ici, il avait travaillé aux mines de plomb qui avaient jusqu'en 1973 fait la richesse de la région. Il y avait d'ailleurs un morceau de galène exposé sur un petit guéridon dans le salon de Monique. La première fois qu'elle l'avait vu, Sophie avait naïvement demandé s'il s'agissait d'un morceau de météorite. Monique avait levé les yeux au ciel, regardé son fils l'air de lui demander « tu es sûr de ton choix, mon garçon ? » avant d'expliquer sur un ton professoral qu'il s'agissait de minerai de plomb argentifère, un morceau remonté des mines par son père. Récemment, Monique s'était mise à faire un parallèle entre ce dernier travaillant à pousser des wagonnets de minerai et Camille à courir derrière son bobsleigh. Comme si les talents de la petite-fille devaient tout à son grand-père paternel. Rien de ce qui était bon ne pouvait venir de la branche de Sophie de toute façon. Pour Monique, ce côté-là était totalement pourri.

*

Il est désormais presque vingt-trois heures. Raphaël est allé se coucher il y a plus d'une heure à cause, le lendemain, d'une réunion de chantier au sommet et au lever du jour. Sa femme est encore debout, penchée au-dessus de la grande table en chêne du salon, un fouillis de cartes IGN sous les yeux. Elle les pivote et les retourne comme pour les faire parler à force de les malmener. Camille a dû l'entendre depuis sa chambre, Sophie la voit arriver vers elle avec dans le regard moins de questions que de curiosité. L'adolescente cherche sans doute à comprendre à quoi joue sa mère, le pourquoi de tous ces sons froissés. Maintenant qu'elle peut voir le désordre sur la table, Camille juge probablement inutile de questionner. Cela fait longtemps que les lubies de sa mère ne sont plus une source

d'étonnement. Elle s'approche encore jusqu'à se placer tout à côté de la table, puis se penche pour mieux voir, jetant un œil vers la carte la plus au centre. Dans le prolongement de la main droite de sa mère, le col de l'Arpette. Pas compliqué alors de comprendre ce que cette dernière cherche à déterminer.

— Ça ne craint rien par là, maman.

Sophie commence par se figer, prise en flagrant délit de trouille. Elle allait certes poser la question, elle cherchait juste le courage de le faire et ne s'attendait pas à ce que sa fille la devance, faisant fi de la fierté maternelle. Pour ce qu'il en reste après tout… Puis, elle se répète mentalement la phrase de sa fille et réalise qu'elle n'est probablement motivée que par sa bienveillance. Elle relève alors les yeux, laissant leurs regards se croiser, et quitte à être démasquée, se décide à assumer totalement :

— Rien à quel point ?

— Au point que tu peux y aller les yeux fermés. Sans rire. T'inquiète.

— Je progresse, tu sais. Mais je m'interroge quand même parce que je ne connais pas ce secteur. Je ne suis jamais allée marcher seule sur les sentiers des stations de La Plagne. Tu sais que je vais toujours autour de Méribel. Même quand j'étais jeune, je ne marchais pas ici. Je ne marchais pas, tout court. On venait de la ville. Le point culminant à Berlin, c'est une colline artificielle de cent vingt mètres. Tu imagines la tête des gens du coin si je leur disais ça ?

Sophie et Camille échangent un sourire complice. La mère sent que sa fille se retient de lui dire qu'elle lui a déjà raconté cette anecdote mille fois. Mais l'indulgence est de rigueur ce soir et elle se sent en terrain amical à discuter ainsi avec Camille. C'est apaisant. Ça l'encourage aussi à poursuivre :

— Maintenant qu'on sait que Zian Personnaz est de retour, il faut que je le trouve. Il tourne forcément près de chez lui, quelque part dans les alpages autour de la fromagerie de sa mère. Ça donne une grande zone à couvrir. Demain, je me dis que je vais faire un tour vers le mont Saint-Jacques en passant par le col de l'Arpette. Voir s'il y a du monde. Discuter avec les gars. On sait par ton père qu'il y a aussi des travaux dans ce coin. Ils ont peut-être vu passer Personnaz vers le col. J'hésite à gravir le Saint-Jacques. Je me dis que je pourrais y trouver Zian planté au sommet à nous surveiller, l'air de rien. Mais j'ai

peur de monter là-haut. Ça a l'air raide.

Sophie croise le regard amusé de sa fille. Ça la met mal à l'aise. Est-ce que l'adolescente se moque désormais d'elle et se réjouit de ses faiblesses ? Comme un jeune loup qui sentirait l'odeur de la peur chez un vieux du clan ? Une place à prendre. À moins que ce ne soit de penser sa mère paranoïaque en ne comprenant pas pourquoi Zian resterait planté en plein zef au sommet du Saint-Jacques pour les « surveiller ».

Mais non, rien de méchant ni la moindre défiance dans ce regard rieur. Juste un zeste, un reste d'enfance conjugué à une adolescence qui se termine et qui s'amuse de sentir l'adulte vulnérable. Camille sourit encore en expliquant :

— C'est marrant de penser que tu vas monter le Saint-Jacques après tout ce temps à le mater de ta cuisine.

— Non, ce n'est pas « marrant » Camille…

— Ça va, prends pas la mouche, s'il te plaît. Faut se détendre, on a tous nos petites peurs. Du coup, sérieusement, tu peux y aller, maman. À l'entraînement, on va y courir en septembre, pour l'endurance. « On profite du calme plat entre le départ des touristes et l'arrivée de la neige », comme dit le coach ! On fait justement cette boucle qui passe par le col de l'Arpette. On part de Belle Plagne, on monte au col, on bifurque vers le Saint-Jacques, on redescend vers le chalet de l'Arpette, tu sais le grand resto où on était allés en raquettes avec mamie un hiver, tu avais dit que ça te faisait penser au ranch d'une série…

— *Dallas*, le ranch des Ewing.

— Oui, c'est ça. Pour une fois, mamie t'avait donné raison. Bref, tu verras, c'est fermé à cette saison, ça tourne que l'hiver mais tu l'auras toujours en ligne de mire quasiment. Y aura sûrement un troupeau de vaches autour.

— OK, ça augmente mes chances de tomber sur des bergers du coup.

— C'est possible. Et de marcher dans des bouses aussi ! Elles sont énormes là-bas !

Sophie et Camille éclatent de rire en se prenant la main. Échangent un nouveau regard complice avec la conscience d'un moment trop rare.

Avant de s'arrêter net.

Leurs regards se tournent de concert vers le couloir qui mène aux chambres. Elles restent silencieuses une trentaine de secondes. Attendent sans bouger. Sûres que cela va arriver, que la porte du fond va s'ouvrir et les reproches pleuvoir. Elles sont figées par la crainte d'avoir réveillé Raphaël. Mais rien. Juste le silence. Ce chantier l'épuise et le fait dormir comme un loir. Camille est la première à reprendre la parole, comme pour lever l'alerte.

— Tu vas tomber sur le fléchage de la rando directement en bas, dans le village, sur la place devant les grands chalets hôtels des Balcons, en face de l'entrée du parking couvert. Ça attaque par un chemin large qui part sur la gauche. On l'avait pris avec mamie pour aller au resto. Souviens-toi, il est raide, ça coupe le souffle si tu pars trop vite. Mais c'est large comme les Champs-Élysées. Après, tu vas laisser le chalet du restaurant sur ta gauche et passer sur du sentier mais il n'y a aucun spot en bord de précipice. *Idem* au col de l'Arpette. *Idem* pour monter au Saint-Jacques.

— Tu es sûre pour le Saint-Jacques ? Au sommet ? Il est référencé comme « difficile » sur la page des randonnées des stations…

— Maman, je te connais. « Difficile », c'est parce qu'il te met un gros dénivelé positif dans les jambes sur une courte distance, c'est tout. Je ne te ferais pas prendre de risques. Promis. La seule condition pour que tu ne fasses pas de crise, c'est que tu restes bien sur le sentier. Genre, entre l'Arpette et le Saint-Jacques, tu laisses sur ta droite une grosse butte que certains vont gravir pour crâner. Puis tout de suite après, tu vas peut-être voir des gens descendre un peu, toujours sur la droite, pour profiter d'une vue de ouf sur la vallée. Eh bien toi, tu t'en fous, tu ne regardes même pas à droite, tu regardes tout droit vers le sommet ou à gauche vers Belle Plagne, et tu continues sur ton sentier pour gravir le Saint-Jacques.

— OK, c'est compris, merci. Et en haut ?

— En haut, rien. Juste, tu ne t'approches pas de la croix au cœur forgé ni de la table panoramique. C'est bon pour les touristes. Puis, j'imagine que tu ne vas pas envoyer un selfie à papa avec le cœur derrière… Du coup, tu t'épargnes le délire, tu restes vers la petite chapelle en pierre. Tu ne verras pas notre maison de là mais toi, si tu t'approches du bord pour la voir, tu vas surtout piquer du nez ou nous vomir ta barre de céréales sur la tronche…

— Cam, c'est pas drôle !

— Déso. En même temps faut dédramatiser aussi. Bref, quand tu veux retourner vers Belle Plagne, tu reviens sur tes pas, c'est raide mais c'est pas exposé au vide. Tu peux passer par l'autre côté de la cabane aussi, mais ça pourrait tanguer un peu pour toi, alors évite. Y aura personne de planqué par là de toute façon. Juste des marmottes et c'est pas ce que tu cherches.

— Je veux quadriller tout le secteur autour des villages. Il peut être partout à faire n'importe quoi. Il faut que je le voie.

— Peu importe le pourquoi maman, tu fais ce que tu veux si tu penses que ça peut t'aider.

Camille ne dit pas « si tu penses que ça peut aider » mais « si tu penses que ça peut t'aider ». Sophie note la nuance, cruelle. Tout le monde, même sa fille, voit en son obsession à courir les sentiers une seule raison : « apaiser sa conscience », autre variante : « exorciser sa culpabilité » ou « parce qu'elle est dingue ». Elle se demande même si sa fille croit vraiment au retour de Zian ou si elle pense que sa mère s'est inventé un rebondissement romanesque pour varier ses excursions de barjot.

— Allez, on va se coucher. Tu as cours demain. Le bac de français approche. Il faut que tu te reposes.

— C'est juste deux épreuves, maman. Et je bosse mes textes, t'inquiète. Daria me fait réciter en m'expliquant comment ça se déroule vu qu'elle l'a passé il y a deux ans, elle. Je m'éclate même avec *Le Misanthrope* de Molière. Son Alceste qui veut vivre loin des autres hommes, c'est un peu toi, maman. Alors du coup, moi je l'aime bien.

Prise de court, Sophie sourit à sa fille sans rien répondre, avant de lui tourner le dos pour cacher sa gêne en engageant son ultime tour des loquets et verrous de chaque porte et fenêtre du chalet. Depuis la baie vitrée de la cuisine, elle guette pendant quelques minutes tout mouvement ou bruit suspect à l'extérieur. Rien à signaler. La nuit est étoilée et calme, le ciel désormais totalement dégagé, comme s'il n'avait jamais grondé.

Mercredi 14 juin 2023

Elle arrive en début de matinée à Belle Plagne. Les locaux qui travaillent ailleurs dans la vallée sont déjà partis et l'endroit a pris des airs de ville fantôme. La plupart des immenses chalets d'appartements ne sont occupés ici que l'hiver. Avec le développement du tourisme vert, l'été redonne un semblant de souffle aux stations, mais rien à voir avec la folie hivernale. Toutes les places de parking sont désertes. Sophie pousse même sa chance jusqu'à monter garer son Jeep tout au bout de la route, en face de la halte-garderie, à quelques pas du départ de sa randonnée.

Un peu rassurée par son échange avec Camille la veille, la randonneuse part en laissant ses bâtons de marche dans le coffre du Jeep. La sortie du jour devrait être « tranquille ». Elle va certes manger du dénivelé, mais normalement, sans se mettre en danger, sans avoir besoin de tuteurs pour s'équilibrer. Il faut qu'elle apprenne à lâcher du lest, à prendre confiance. Matérialisée par une insidieuse barre de plomb au creux de son ventre, l'appréhension demeure malgré tout, même si Sophie sait qu'elle peut faire confiance à Camille. Sa fille ne s'est jamais moquée de son vertige. Ni petite ni en grandissant. Pas comme Joseph. Le gamin faisait même parfois mine de vouloir pousser sa mère quand ils avançaient sur un chemin avec un ravin pour frontière naturelle. Plus elle hurlait, plus il exultait. Un jour de balade avec les Solignac et alors qu'ils marchaient près d'une doline, énorme trou béant dans le sol, Joseph l'avait surprise par-derrière en la secouant par son sac à dos. Elle l'avait, par réflexe, littéralement jeté au sol. Comme on se débarrasse d'une araignée qu'on découvre sur son bras. Le hurlement de Sophie avait vite été couvert par ceux de Joseph. Il avait un bras et les deux genoux éraflés,

quelques cailloux coincés sous la peau boursouflée. Sur le moment, personne n'avait rien dit. Comme si le silence de tous était suffisant pour faire entendre la condamnation collective. Sophie était une mauvaise mère. D'ailleurs, c'est Mathilde qui avait joué à l'infirmière avec une pince à épiler sortie de la boîte à pharmacie qu'elle emportait partout. Joseph ne voulait plus laisser approcher sa mère et cette dernière n'était de toute façon pas certaine d'en avoir envie. Alors que les larmes coulaient encore sur les joues de son fils, elle refoulait son envie de le gifler. Joseph, bien à l'abri dans les bras de Mathilde, accusait sa mère en boucle.

— Elle m'a poussé ! Elle m'a poussé ! Elle m'a…

— Ne refais plus jamais ça, Joseph. Plus jamais.

— Ce n'est qu'un gosse, Sophie. Laisse le tranquille au moins pendant que je le soigne, s'il te plaît. Je me demande lequel de vous deux est le plus immature, sérieusement.

En y repensant, Sophie imagine que Joseph, du haut de ses dix-sept ans, n'aurait rien eu de la prévenance de sa sœur la veille au soir, et le souvenir de ce moment avec sa fille l'attendrit. Camille sait désormais devancer et prévenir les peurs de sa mère. C'est peut-être déjà le début de la grande inversion, ce moment clé où soudain les enfants deviennent les gardiens de leurs parents. Puis elle se raisonne. Elle était tellement jeune quand elle a eu ses enfants que la plupart des parents des amis de sa fille ont au bas mot dix ans de plus qu'elle. Et il arrive encore à Sophie et à Camille d'entendre des inconnus leur demander si elles sont sœurs. Non, définitivement, elle n'a pas l'âge de devenir la mère vieillissante et dépendante de sa fille. Mais elle apprécie la naissance de cette prévenance. D'humeur plus légère, elle se dit même que Joseph aurait peut-être changé avec le temps. Qu'ils auraient peut-être pris plaisir à se balader juste tous les deux, sans l'environnement toxique des autres.

Au pied des flèches qui marquent le départ de la randonnée et directement, de la première côte, Sophie resserre les lacets de ses chaussures. Depuis qu'elle marche régulièrement, elle a jeté son dévolu sur une marque italienne installée au pied des Dolomites et spécialisée en chaussures de montagne. Elle porte désormais ses Raptors comme la seconde peau naturelle de ses pieds, avec la sensation qu'elles l'ancrent dans le sol. Que contrairement au scénario de ses cauchemars, elle ne pourra jamais glisser avec de telles alliées

aux pieds. C'est sa seule grosse dépense en matière d'équipement. Parce que glisser, ce serait mourir.

Elle vient de passer à côté du fameux « Ranch Ewing ». Après avoir doublé un groupe de randonneurs suédois – elle connaît quelques mots qui sont proches de l'allemand –, Sophie voit arriver face à elle un gars à la démarche mécanique. Rien d'aérien, rien de sportif. Elle comprend tout de suite qu'il s'agit d'un berger. Ces gars sont là pour travailler. Ils n'ont pas de temps à perdre, ne sont pas là pour compter les fleurs sauvages ou éviter les jeunes Suédoises qui prennent tout le chemin. Du coup, ils descendent d'un pas bourru. Pour que tout le monde les entende bien et qu'on se pousse. Et ils ne disent jamais merci, ils sont ici chez eux. Les autres sont juste tolérés. Sophie cherche en elle le courage de s'interposer et de l'arrêter pour lui poser des questions sur Zian.

Le gars est encore haut sur le sentier mais il soulève de plus en plus de poussière dans son sillage. Proportionnellement, l'envie de lui parler s'évapore. Elle ne sait pas pourquoi mais soudain ce gars, elle « ne le sent pas ». Elle se rassure en pronostiquant qu'il y aura sûrement d'autres bergers près de la cabane qu'elle aperçoit un peu plus haut, parce que vraiment et de plus en plus, quelque chose l'effraie chez ce type. Une détermination. Une violence rentrée qui se révèle malgré tout dans la secousse que ses talons infligent au chemin, à chaque pas. Après s'être figée en se demandant soudain si ce n'est pas Zian qui descend ainsi vers elle, Sophie comprend d'où lui vient son malaise. Ce gars est un peu moins grand que Personnaz, ce n'est pas à lui qu'il lui fait penser. C'est au pêcheur. Celui du lac de Tueda. Celui qui avait fait peur à Joseph. Celui qui lui avait fait rappeler le film d'horreur avec Cécile de France. Celui qui finalement n'est pas le tueur du film, si elle en croyait Chassaing. Jamais elle n'aura le courage de vérifier de toute façon.

Moins d'une minute. L'inconnu n'est plus qu'à cent mètres d'elle. Un sentiment de panique l'envahit. Elle cherche dans quelle direction fuir. À sa gauche, il y a les fameuses vaches dont lui a parlé Camille. Elle n'a pas trop envie de rentrer sur leur territoire. L'an dernier, elle en a vu une charger des touristes sur les pentes de la Grande Saulire à Méribel et depuis, elle garde ses distances. Mais si elle part sur sa droite, Sophie va devoir escalader un talus rocheux. Elle aura l'air ridicule… Que décider, bon sang ? Le gars est à moins de cinquante

mètres maintenant ! Alors, les vaches ou le talus ?

Elle s'apaise d'un coup en entendant se rapprocher des pas derrière elle. Ils sont accompagnés de ces phrases en suédois dont elle ne comprend que le sens global. Il est question de météo. Elle va bientôt être rattrapée par le groupe qu'elle a doublé plus tôt. L'inconnu ne pourra pas lui faire de mal.

Ça y est, les Suédois l'entourent. Elle adapte son rythme au leur pour qu'ils lui servent de bouclier au moment où ils croisent le frappeur de talons. Elle ne relève pas la tête. Et quelques secondes à peine après la rencontre, elle refait surface. C'est l'impression que ça lui fait. Elle se dit soudain que Raphaël a raison, qu'elle est complètement parano, que ce gars n'est qu'un berger pressé. Pas un psychopathe. Qu'il ne lui veut aucun mal. Qu'il avait peut-être des informations sur Personnaz. Qu'elle est trop stupide.

Elle freine net sa progression. Se laisse extraire du groupe de Suédois et repart dans la direction opposée. En courant. En criant.

— Monsieur !

*

Un quart d'heure plus tard, elle a rejoint à nouveau les Suédois. Ils sont assis à l'une des tables de la grande plateforme à pique-nique installée près de la statue géante du skieur de La Plagne, au col de l'Arpette. Quand ils la voient arriver, l'un d'entre eux se lève et lui offre une brioche à la cannelle. Cela rajoute à sa bonne humeur. Le berger lui a confirmé avoir vu Zian dans le coin. Il lui a même dit : « On dirait qu'il fait des rondes entre le Saint-Jacques, la roche de Mio et le roc du Diable. Comme s'il reprenait ses marques chez nous. Il est pas causeur par contre. » Du coup, une fois la brioche avalée, Sophie gravira le Saint-Jacques à sa gauche.

*

Le Saint-Jacques n'a provoqué aucune rencontre avec Zian ni aucune crise de panique. L'ascension a été raide, dure pour les jambes, venteuse en prime. Mais, à condition de ne pas trop regarder sur sa droite et en direction de la vallée en dessous, ou des sommets de la chaîne de montagnes menant au loin au mont Blanc, ça se faisait. Comme l'avait dit Camille.

Si le berger du matin ne lui avait pas certifié que Zian est bien

dans les parages, Sophie serait rentrée ensuite se reposer l'après-midi au chalet. Mais elle préfère mettre sa fatigue de côté, avaler quelques barres de céréales et s'attaquer directement à l'autre sommet qu'a évoqué le gars, de l'autre côté de Belle Plagne. Elle ignore d'où lui vient ce nom de « roc du Diable » et n'est de toute façon pas certaine de vouloir en connaître l'origine. Il est des informations dont on se passe aisément. Enfin, maintenant qu'elle se trouve juste sous le panneau, au pied du sentier de départ, elle commence tout de même à se faire une idée. Le petit raidillon est à peine assez large pour que les randonneurs s'y croisent, et d'en bas, il lui fait déjà un petit effet, celui qu'elle appelle « chair de poule ». Il est court mais diablement escarpé. À vue de nez, elle n'en aura pas pour longtemps à grimper jusqu'en haut. Enfin, si tout se passe bien.

Alors qu'elle hésite encore à se lancer parce que la perspective est vraiment raide et que ses bâtons sont restés dans le coffre du Jeep, un couple de touristes qui partait vers le lac des Blanchets revient sur ses pas, dans sa direction. C'est le gars qui l'apostrophe.

— Excusez-nous, Madame… Neuville ?

Elle ne répond rien, fait juste un mouvement de tête et s'engage dans la direction du sentier du diable. C'est sans compter sur la femme qui prend les choses en main aussitôt qu'elle comprend que son mec se dégonfle. Elle fait en quelques pas rapides les quatre ou cinq mètres que Sophie a déjà mis entre eux, lui passe devant et fait sa demande. Pas un genou à terre mais pas loin et avec dans la voix quasi l'émotion d'une demande en mariage.

— S'il vous plaît, vous accepteriez de poser avec nous ? Pour un selfie. Ma sœur vous aime beaucoup. Elle dit que vous êtes une véritable héroïne tragique.

Ça lui arrive une bonne dizaine de fois par an. C'était même beaucoup plus les premières années. Elle se demande toujours comment ils font. Lorsqu'elle revoit les photos de l'époque, elle ne se reconnaît pas elle-même. Elle a la même longueur de cheveux mais ils sont moins coiffés désormais, plus ternes et à la fois plus clairs, un blond passé, comme un champ de blé abandonné. Son visage est plus tanné par le soleil, ses yeux cernés. La plupart du temps, elle porte des lunettes de soleil mais les verres ne sont pas assez teintés. Alors, les regards se croisent malgré tout, malgré elle. Elle ne veut pas de verres

polarisés, ils l'empêchent de voir clairement son écran de téléphone. Donc, rien n'y fait : ils la voient. Il y a cette lueur qui passe dans leurs yeux quand ils la reconnaissent, cette hésitation une fraction de seconde avant, pour certains, de renoncer, et pour les autres, pour les pires, avant d'oser. Cette fois encore, elle ne répond rien. Elle reprend juste sa marche en contournant la femme et en accélérant un peu. Avec la condition physique qu'elle a acquise au fil des ans et de ses recherches, il n'y a aucun de ces vautours qui réussirait à la suivre, encore moins sur le raidillon de ce roc du Diable qu'elle attaque du coup sans plus aucune hésitation, laissant sur place les importuns.

Pour se garantir la paix, elle accélère même encore le pas, en regardant juste la pointe de ses chaussures. Au bout d'à peine cinq minutes, elle sent que la pente devient plus abrupte sur sa droite mais elle ne regarde pas. Elle repense à ce qu'a précisé le berger le matin. Qu'elle aura une vue panoramique du sommet, que si jamais Zian est en contrebas avec l'un des troupeaux de leur cheptel, elle le verra aux jumelles. S'il n'y est pas, il lui a conseillé de repartir vers le lac des Blanchets puis de redescendre vers la crêperie en dessous… « Zian pourrait bien y être à donner un coup de main pour se refaire sans avoir à se coltiner sa mère ou son paternel. L'entente n'est jamais facile avec nos vieux. Surtout quand l'un des deux a le carafon de Mermette ! » Les perspectives de tomber sur lui dans ce coin sont donc élevées et elle ne peut vraiment pas faire l'impasse sur ce « diable ». Même si elle se met à raccourcir ses foulées, même si son cœur commence à battre sans cadence et que de la gelée colonise peu à peu les muscles de ses jambes. De ses bras. De tout son corps.

Que s'est-il passé ensuite ? C'est le black-out. Sophie ne sait comment elle est parvenue si haut, ni depuis combien de minutes elle se trouve ainsi, à quatre pattes, en travers du sentier, le dos renversé, appuyé sur le talus. Elle reste hagarde un temps impossible à calibrer. Un temps qui lui paraît infini. Elle sent la morve qui lui sort par le nez parce qu'elle pleure. Et la montagne qui tourne dans un effet toupie. Et ce moment de souffrance aiguë est amplifié par le dilemme. Elle veut repartir, aller jusqu'au sommet, vérifier que Zian n'est pas à portée. Mais plus elle cherche le courage de cet ultime effort, plus la toupie tourne.

À bout de forces et de guerre lasse, elle finit par renoncer et entreprend de redescendre. Elle le fait au début sur les fesses, en

rasant et raclant le sol de tout son poids pour ne pas perdre le contact avec la terre, avec la vie. Elle glisse ainsi, le cœur au bord des lèvres, luttant contre la sensation d'être aspirée vers ce bassin en contrebas, vers cet à-pic tout en roches prêtes à la déchiqueter.

Elle se redresse pour les cinquante derniers mètres et lorsqu'elle rejoint le chemin au pied du Roc, Sophie a alors seulement l'impression de reprendre contact avec la terre ferme. Il y a beaucoup plus de monde que tout à l'heure, les randonneurs affluent de tous côtés, quelques jeunes parce qu'on est mercredi, et une majorité de retraités. Le lac des Blanchets doit être un coin très prisé. Il est presque quinze heures, ça doit être leur balade digestive. Cette fois, elle n'est pas en état de laisser sur place qui que ce soit. Elle se donne même le temps de reprendre son souffle et fait juste quelques pas de côté pour ne pas se trouver dans la trajectoire des inconscients qui s'engagent sur le sentier qu'elle vient de quitter. Elle se doute qu'elle a une allure suspecte, une démarche branlante. Elle cherche encore à faire l'inventaire de ses organes et à diriger le sang vers son cerveau. La pompe est déchaînée, son cœur pulse à tout va.

C'est alors qu'un jeune s'approche d'elle. Elle le sent, il va lui parler, ce con. Si c'est pour une photo, elle se voit déjà pulvériser son téléphone. Il doit avoir l'âge de Joseph aujourd'hui. Même si, dans l'imaginaire collectif, Joseph a toujours sept ans, comme en 2013. Sept ans figés dans une éternité d'attente.

Face à elle désormais, ce jeune a l'assurance malhabile d'une fin d'adolescence qui implose. Un corps qui part en boutons, des jambes trop longues, trop fines encore, trois poils mal domptés sur les joues et une voix pourtant si grave quand il lui demande :

— Est-ce que tout va bien, Madame ?

— Quel âge as-tu ?

C'est sorti tout seul. Elle veut en avoir le cœur net.

— Dix-huit ans.

— Ha… À un an près, c'était ça.

Il ne comprend pas. La regarde, étonné. Il n'est visiblement pas certain de pouvoir la laisser seule, sans surveillance. C'est Sophie qui le libère, qui se libère aussi.

— Merci. Tu peux y aller. Juste une petite hypoglycémie. Je vais manger mes pâtes de fruits. Ça m'arrive souvent, c'est sous contrôle.

Alors qu'il s'éloigne, elle rajoute et sans savoir si c'est pour le

souvenir de Joseph ou pour l'attention qu'il lui a portée :

— Merci encore !

Lui, fait un geste de la main et part rejoindre un groupe de jeunes qui l'attendaient dans la montée vers le lac des Blanchets. Sophie ressent un sentiment de gêne à se demander ce qu'il va leur raconter. Mais la reconnaissance l'emporte. La diversion qu'il lui a offerte a fait partir le trouble. Elle sent la force qui revient doucement dans ses jambes. L'équilibre aussi. Comme pour rattraper un peu son mensonge, elle sort deux pâtes de fruits de son sac. Se donne encore cinq minutes pour vaincre totalement sa tachycardie. Puis elle se lance à son tour sur le chemin large et sans à-pic qui monte vers le lac.

Aucun danger à l'horizon, elle avance à nouveau sans peur, fait même des pauses pour profiter de la vue. De tous côtés, les paysages sont sublimes. Sophie se régale désormais sincèrement de ces reliefs de montagne et se prend même à regretter de n'avoir pas gravi plus tôt les cimes de La Plagne. Elle se souvient d'une seule balade avec les Solignac mais elle avait passé son temps à regarder ses chaussures. Elle ne sait même plus dire de quel côté ils étaient allés. À quelques pas du lac, elle aperçoit une passerelle suspendue dans le vide, entre deux versants de montagnes à plusieurs centaines de mètres d'elle. Immédiatement, ses jambes reperdent toute assurance en même temps que lui revient parfaitement en tête le souvenir de la première scène du film *Cliffhanger*, avec Stallone. Cette scène où Sly tient à bout de gant une femme suspendue dans le vide, tombée d'une passerelle. Et l'image de ce gant qui glisse, qui glisse et le gros plan terrible sur le visage hurlant de la femme qui chute, qui meurt. C'est Raphaël qui lui avait proposé un soir de regarder ce film. Il l'avait vu jadis au cinéma et lui avait vendu un « film génial ». Elle s'était totalement liquéfiée devant cette scène, avait littéralement perdu pied sur leur divan, s'y sentant engloutie. Raphaël ne pouvait pas ne pas se souvenir de cette scène d'ouverture abominable ni avoir fait abstraction du vertige de sa femme. Sophie était sûre de l'avoir vu sourire quand elle avait quitté le salon en tanguant. Encore un film dont elle ne verrait jamais la fin. Elle en avait fait des cauchemars pendant des semaines, réveillant quelques fois les enfants par ses hurlements.

Sophie décide alors d'abandonner l'idée de rejoindre le lac puis de prolonger vers la crêperie. Elle a eu son lot d'émotions pour aujourd'hui. Elle doit rentrer se reposer et reprendre des forces pour

s'engager sur un autre tracé demain.

En même temps qu'elle redescend vers Belle Plagne, elle repense à ce qu'elle a entendu aux infos un mois plus tôt. Stallone a confirmé qu'il allait jouer et produire une suite à *Cliffhanger*. Elle avait coupé net la radio et s'était précipitée aux toilettes pour vomir.

Jeudi 15 juin 2023

Le lendemain après-midi, Sophie a décidé de s'imposer un parcours long et exigeant. Cela fait dix ans aujourd'hui que Joseph a disparu. Elle a passé la matinée à fixer le calendrier : 15 juin 2023. Comment se peut-il qu'autant de jours, de mois, d'années se soient écoulés et que rien, absolument rien n'ait bougé depuis. Cette matinée immobile l'a vidée de toute substance. Pour reprendre des forces, il faut se remettre en mouvement, se donner du mal à continuer de chercher. Elle décide de faire une boucle, de partir de Belle Plagne en passant près du « Ranch Ewing », puis de prendre un tunnel situé sur la droite, un peu avant d'atteindre le col de l'Arpette. Par là, elle pourra relier la roche de Mio. Une fois là-haut, elle repiquera à droite pour descendre vers Belle Plagne. Elle va sûrement croiser des ouvriers de ce côté de la montagne et pouvoir interroger ces gars qui viennent préparer les futurs aménagements. Elle pourra aussi apercevoir tout du long, sur l'autre versant, l'avancée du chantier de Raphaël. Elle n'a pas pensé à prendre des jumelles mais elle apercevra probablement sans mal les tracés, les percées dans la montagne comme les premiers câblages pour la télécabine. Elle se dit que ce sera l'occasion de faire plaisir à Raphaël que de lui raconter ce soir qu'elle s'est rapprochée un peu de ce qu'il fait, de son grand projet. Même de loin, c'est plus près que ce qu'elle n'aura jamais été. Et puis, elle avait besoin de repasser vers le ranch. C'est là qu'elle a eu la meilleure touche à propos de Zian, avec ce berger après qui elle a couru.

Moins de chance aujourd'hui. C'est désert. On ne peut pas gagner à tous les coups. Le principal, c'est de continuer à tenter pour voir la roue tourner. Elle aura peut-être plus de réussite en haut, si les ouvriers sont là à préparer le terrain.

Encore faut-il y parvenir. Il faut passer maintenant par le tunnel. C'est un site que les touristes adorent. Ils le traversent en skiant l'hiver, lui a dit Camille, puis ils y dansent une fois le soir venu, le tunnel se transformant alors en boîte de nuit. Sophie se demande comment on peut avoir envie de danser en plein hiver, dans un endroit gelé et ouvert aux vents.

Sans être claustrophobe, elle trouve immédiatement l'endroit sinistre et lugubre. Sa peur d'être suivie et attaquée dépasse de très loin sa capacité à rester sereine. Elle marque un temps d'arrêt après une dizaine de pas, juste le temps d'être passée du côté obscur, abandonnant derrière elle la lumière du jour. La sortie de ce boyau terrible, de cette trouée artificielle sur laquelle pèsent des tonnes de terre et de pierre, lui paraît affreusement éloignée. Au fond des ténèbres, son salut ressemble à un trou d'aiguille blanchâtre au bout d'un trop long supplice. Si quelqu'un devait l'agresser, elle le sait, elle le sent, ce serait l'endroit idéal. Pour couper court à la tentation de faire demi-tour, la jeune femme démarre alors un sprint et, hors d'haleine, traverse tout le tunnel en courant. D'après ce qu'indiquait sa carte, quelque cent trente mètres de course, la mort aux tripes. Elle en sort à bout de souffle, à court de dignité aussi lorsqu'en retrouvant la lumière, les mains sur les côtes et la respiration hachée, elle croise une famille qui pénètre dans le tunnel en sens inverse. Malgré le coup de stress et le manque d'oxygène, il reste malheureusement à Sophie assez de lucidité pour entendre la voix sibylline de la petite fille. « Dis, papa, tu crois qu'elle a peur des fantômes, la dame ? »

Même les enfants la pensent folle. Il n'y a personne d'autre dans le secteur. Pas le moindre randonneur ni l'ombre d'un ouvrier. C'est bien sa chance que de s'offrir en spectacle aux seuls péquenauds en balade ici cet après-midi.

Cela fait dix minutes qu'elle a attaqué la sévère montée qui conduit à la roche de Mio quand son téléphone déclenche le prélude de la *Suite n° 1 pour violoncelle* de Bach. C'est sa sonnerie associée aux appels de numéros inconnus. Elle leur a attribué ce morceau parce qu'elle ne répond jamais à ce type d'appels. Ça lui permet de profiter de Bach sur la longueur. Cet air confère quelque chose de très poétique à son ascension. Sophie observe la rivière de pierres vertes sur sa droite, l'absence d'à-pic sur sa gauche, le petit lac en contrebas, le relief tout autour et ces montagnes sortant de terre comme « dans

un champ de dinosaures » (mon Dieu, depuis combien de temps n'avait-elle pas repensé à cette expression de Joseph quand ils venaient manger à La Plagne ?), et au loin le mont Blanc, qui pour une fois ne planque pas son sommet dans un champ de coton nébuleux. La nature parée de perfection, sublimée par le violoncelle. Séduite, la marcheuse se laisse aller à se détendre un peu et à ressentir tout le charme de cet instant de sérénité absolue.

Cependant, pour que les moments de quiétude conservent tout leur pouvoir, ils ne doivent pas se multiplier. Le trop crée le chaos. Le numéro inconnu ne lâche ni le prélude de Bach, ni l'affaire. Il rappelle à chaque fois qu'il est basculé sur le répondeur, sans jamais laisser de message. Sophie s'est du coup arrêtée dans un virage et regarde l'écran de son téléphone, indécise. Il ne s'agit pas d'un appel masqué, juste d'un numéro non enregistré dans son répertoire. Au bout du cinquième rappel, elle cède et répond, sans rien dire :

— …

— Sophie ?… Sophie Neuville ?

— …

— Parle putain ! Y a qu'un pet de réseau ici, ça risque de couper ! Ho ! Y a quelqu'un ?

— … Oui.

À force de guetter l'impossible, la jeune femme a un sixième sens aiguisé. Elle sent que cette voix est chargée. De colère, de force. D'impatience et de menace sourde.

— Sophie ? C'est Zian. Zian Personnaz. Je sais que tu me cherches. Et tu as bien raison. Il faut qu'on se voie.

— …

— Je suis à la Chiaupe, sur le glacier. Rejoins-moi. Je vais te dire pour Joseph. Je vais tout te dire. Ramène-toi.

Si soudain elle n'avait pas si peur, elle pourrait sans doute se sentir soulagée d'entendre Zian. Elle le cherche depuis des jours. Elle le cherche même en fait depuis des années. Il vient en prime de confirmer sans qu'elle ne demande rien que ses doutes étaient fondés. Il sait. Quoi ? Il sait quoi au juste ?

— Qu'est-ce que tu sais, Zian ? Tu sais où est Joseph ?

— Oui.

Impossible de répondre. Sophie s'assoit. Plus de jambes. Soudain une grande sensation de froid. Forcément, elle s'est assise sur un banc

de glace, sur le flanc du sentier. Une glace rose, à cause de microalgues qui, elles aussi, accélèrent la fonte. Son esprit part dans tous les sens. Le cœur s'emballe, déballe des années d'attente, de silence, d'inconnu. C'était Zian. Il y a dix ans. C'était lui. Elle le savait, bon sang ! Et lui, aujourd'hui, il sait où est Joseph.

— Où est-il ? Joseph ! Où est-il ?

— Tu dois venir Sophie. Et vite. Je te donne moins d'une heure. Je t'attendrai à l'arrivée de la télécabine, sur le glacier.

— Mais… Pourquoi là-haut ?

Zian ne répond pas, il enchaîne comme s'il n'entendait pas :

— Si tu ne viens pas, je repars. Pour toujours cette fois. Si je vois arriver qui que ce soit d'autre que toi, si ce n'est pas toi qui sors de la cabine, je me barre. Déconne pas, je surveillerai, à bonne distance. Pas de flics. Et pas un mot à Raphaël non plus. Compris ?

— Oui. Mais je…

— Si tu veux ton fils, tu te grouilles. Sinon, je disparais. Tu entends ? Je l'ai déjà fait. Personne ne connaît ces montagnes comme moi. Alors, rapplique !

Sauf que Sophie se tétanise.

Proche de s'évanouir, elle s'accroupit, se recroqueville comme un fœtus, concentre ses dernières forces autour du téléphone.

Et son cœur gèle sur place. De peur.

Le vertige, déjà aux tripes. Boyaux noués.

Le glacier, c'est une destination impossible.

Jamais elle ne pourra y aller.

Son cœur ne tiendra pas. Joseph lui en avait parlé. Et Camille après lui. La télécabine du glacier, elle plonge dans le vide, à pic, avant de remonter et de s'attaquer à l'ascension pour rejoindre les plus de trois mille mètres du glacier, en face. Douze minutes de traversée. Douze minutes d'enfer sur Terre.

C'est exclu. Une cause entendue. Elle doit réussir à faire venir Zian à elle.

— Sophie ? Je t'attends, OK ?

— C'est impossible de te rejoindre là-haut. Je suis à Plagne Centre. Même si je venais à Belle Plagne à plein gaz, ils ont déjà arrêté le trafic de la télécabine qui monte à la roche de Mio. Il me faudrait plus d'une heure à pied rien que pour atteindre la gare de départ vers le glacier. On peut se rejoindre en bas…

— Arrête ton délire, Sophie. T'as besoin de rien pour arriver presto à la roche de Mio et prendre la télécabine du glacier. T'es pas à Plagne Centre. Ni même à Belle Plagne. Tu en es partie en début d'après-midi et t'es déjà en route vers moi. J'étais derrière toi tout à l'heure. Tu as passé le chalet de l'Arpette et pris la direction du tunnel. J'ai coupé sous une butte pour te prendre de vitesse et partir devant. Je sais que tu n'es pas loin de la roche. Et tu le sais autant que moi. T'en as encore pour maximum dix minutes. Me mène pas en bateau. Pas maintenant. C'est trop important. Si tu ne viens pas, c'est fini Sophie. Je disparaîtrai.

— Tu me suis ? Depuis quand ? C'était toi tout ce temps ? Le 4×4 à Méribel, c'était toi ? Puis, pourquoi t'es au glacier ? Pour me tendre un piège ? C'est pour pouvoir me pousser dans le vide sans personne autour ? Ça ne risque pas d'arriver, Zian ! Le glacier, j'y suis jamais allée. Jamais mis un orteil. Et je ne vais certainement pas changer ça aujourd'hui. Même si je voulais. Impossible. Physiquement. Impossible. Je ne peux pas monter dans cette putain de télécabine. Tu me tues si tu me mets là-dedans. Tu me tues, Zian. C'est ce que tu veux, au fond, n'est-ce pas ? Pour que j'arrête de chercher ? J'ai pas sept ans moi Zian, ça va être plus compl…

— Arrête tes conneries. Le 4×4, Méribel, je ne sais pas de quoi tu parles. Mais je te suis, oui. J'ai essayé de venir te voir chez toi, mais je n'arrivais pas à passer la porte. Je cherchais le bon moment. Le bon endroit. Puis, j'ai compris qu'il fallait que ça se passe ici. En haut. On sera tranquilles. Il n'y a plus personne à cause des travaux. Les gars sont en contrebas, sur le chantier. Ici, je pourrai tout te dire. Tout ce que tu veux savoir. Mais tu dois ramener tes fesses sur le glacier.

Sophie marque le coup. Il est sincère, elle le sent. Le chauffard, ce n'était pas lui. Rossi et Raphaël avaient sans doute raison. Ce jour-là, elle est simplement tombée sur un frustré, un taré de la route. Personnaz ne nie pas le reste par contre…

— Zian, la veste ? Et la voiture rouge dans le cairn… C'était toi ?

— C'était moi. Ce sont les affaires de Joseph. De ce jour-là. Écoute, je comprends que ça a dû être violent. Mais c'était pour que tu me prennes au sérieux. Que tu ne penses pas que je bluffe. D'ailleurs, c'est dingue que la télécabine du glacier tourne encore. Vois-y un signe du destin. Ils interrompent le trafic dans deux jours et commencent à la démonter la semaine prochaine. Tu vois, c'était écrit. On arrive juste à

temps. Alors, ne déconne pas. Je t'attends. Je te dirai tout, Sophie. Mais c'est maintenant, ici. Ou nulle part et jamais.

— Hors de quest…

Inutile d'insister, de s'égosiller, de vociférer, inutile de lutter. Il a raccroché.

Sophie, toujours assise sur la glace, sent son corps s'enfoncer dans le sol. Il faut qu'elle bouge. Son corps refuse. Une image, très nette, lui vient immédiatement : celle de Joseph, accroché à l'arbre, au-dessus du vide. Elle, paralysée par la peur, à quelques mètres de lui. Son cauchemar. Elle vit son propre cauchemar. Son impossibilité d'avancer vers Joseph pour lui tendre la main et le sauver. Son refus ici de prendre cette télécabine vertigineuse pour aller vers son fils. Vers ce qui la conduira enfin à lui. Mais comment concevoir de monter dans cette machine démente que Raphaël justement va faire démonter pièce par pièce dans quelques jours ? L'indécision, terrible, sidérante, ne dure pourtant que cinq minutes, cinq minutes d'agonie au bout desquelles, cependant, Sophie ne retient qu'une seule chose : à la fin de son cauchemar, toujours, elle avance vers Joseph pour essayer quand même. Cette fois, elle veut pouvoir arriver à temps.

Alors, presque fatalement, la jeune femme se relève et marche.

Vingt minutes plus tard, Amir, le technicien en poste à la gare de départ, la fixe avec une telle étrangeté dans le regard qu'il lui fait redouter un refus de la laisser embarquer. Elle a soudain peur que ce soit lui qui l'empêche d'accéder au glacier. À Zian, à Joseph et à la vérité.

Ce serait d'une telle ironie. Après tous ces efforts, après cette fin d'ascension en apnée, à avancer comme une suppliciée qui se rendrait à l'échafaud. Après avoir manqué dix, vingt fois de faire demi-tour. Après avoir vomi un jus de peur acide, juste au niveau des chalets avant la dernière côte. S'être tétanisée à nouveau, quelques mètres avant la gare de la télécabine, et avoir passé dix minutes assise sur les planches en bois de la terrasse du restaurant, fermé, juste à côté. Pas le moindre ouvrier ici non plus. Pas la moindre âme qui vive. Personne pour l'encourager. Mais elle s'est encore une fois relevée. Sophie a abdiqué : elle va traverser. Elle n'a pas le choix. Elle n'a pas passé dix ans à chercher Joseph pour renoncer si près du but. Tant pis si elle tourne de l'œil dans une de ces maudites, vieilles et minuscules cabines rouges.

Donc, elle est là, au point d'embarquement. Elle s'est avancée jusqu'à l'entrée, a monté les marches jusqu'à la gare, sans jamais jeter un regard sur l'autre versant, au loin, sur sa gauche, vers le glacier. Si elle regarde, elle renonce. Si elle se projette, elle tombe.

Elle est devant Amir, donc, se laissant observer. Ses jambes sont flageolantes mais elle est prête à sauter dans le vide, comme dans son pire cauchemar. Elle fermera les yeux. Il faut y aller. Il faut qu'il la laisse monter.

Amir est un collègue de Raphaël, encore un. Par loyauté, à cause de la demande à tous de Raphaël, de partout dans les stations, de jeter un œil sur sa femme, Sophie sent à quel point il hésite. Elle ne sait pas quelle vision elle peut bien offrir. Elle imagine que ce n'est pas très engageant. Dans cette gare de départ, d'entendre l'assourdissant bruit métallique de cette télécabine qui joue ses dernières notes, de voir partir en se jetant dans le vide ces cabines dont elle sait qu'elles sont condamnées et auxquelles elle prête soudain des intentions suicidaires, tout cela doit commencer à déformer les traits de son visage en un masque de souffrance hideux.

— Tu as le vertige Sophie…

— Je sais, mais je dois traverser. Zian Personnaz m'attend là-haut. Tu as dû le voir passer, il y a peut-être trois quarts d'heure, non ?

— Oui, mais lui, il n'a pas le vertige. Tu n'as vraiment pas l'air bien là…

— C'est à propos de l'affaire, tu sais. De mon fils. Il faut que je traverse.

— J'allais fermer la montée, là, Sophie. Le dernier retour est dans quarante minutes.

— OK, OK. Ça suffira. Sinon, je rentre à la frontale, à pied. Y a bien un chemin qui rejoint les travaux, non ? Laisse-moi monter, Zian m'attend…

— Non, c'est toi qui attends. Avant, tu dois me répondre. D'où est-ce qu'il vient ton vertige ?

— Ce n'est pas le moment Amir !

— Dis-le-moi ou tu ne bouges pas d'ici.

— Je ne sais pas. Je te jure, je ne sais pas. Je crois que je suis née avec.

— Donc, t'as pas eu d'accident. Jamais de grosse chute.

Elle secoue rapidement la tête, elle voudrait qu'il abrège.

— Alors, souviens-toi de ça, quand la cabine va t'emmener, souviens-toi d'une seule chose : tu n'es jamais, jamais tombée. Jusque-là, tu l'as imaginé. Tu as ressenti l'aspiration. Mais rien n'est jamais arrivé. Ton esprit te joue des tours. Cela arrive. Mais tout est faux.

Sophie ne sait pas quoi répondre. Amir lui paraît plus grand qu'avant. Plus beau. Personne n'a jamais essayé de la raisonner, personne n'a jamais montré autant de bonté que ce gars qu'elle n'a croisé que quelques fois dans les bars des stations.

— Ça va aller. Pendant les douze prochaines minutes, repense bien à ce que je viens de te dire. Tout est dans ta tête, tout est faux. Les cabines sont bien accrochées, je te le promets. Maintenant, tu peux y aller.

Il l'accompagne en lui tenant le bras, c'est la marche d'une martyre. Il aide ensuite à son introduction contre nature à l'intérieur de la petite prison rouge.

Et la porte se referme.

Quelque vingt secondes à niveau, tout droit, à plat.

À l'horizon, très loin devant, le glacier.

À quelques mètres, sous ses yeux exorbités, l'abîme.

Et la cabine plonge, s'enfonce dans le vide.

Et l'enfer ouvre ses portes.

De terreur, Sophie ferme les yeux en gémissant, broie entre ses mains la barre métallique devant elle et, chutant dans le gouffre du diable, se laisse glisser au sol, se recroquevillant en position à demi fœtale, dos à la pente, entre le banc et la paroi de l'habitacle. En même temps qu'elle ressent l'aspiration et la descente vertigineuse de la cabine, son cœur lui monte dans la gorge. Elle va le vomir, il va bondir hors d'elle et elle va crever là, tapie au fond d'une cabine rouge. Tous ses membres tremblent, jusqu'à lui arracher des cris de douleur. Si elle survit, les courbatures seront terribles. Les crispations frôlent désormais la tétanie. La cabine alors s'ébroue un peu et la tête de Sophie heurte quelque chose. De surprise elle ouvre les yeux. Elle n'aurait jamais dû. L'horreur lui fait face. Un énorme pylône qui lui fonce dessus…

La cabine le passe au prix d'un bruit et d'une secousse effroyables. Le cœur au bord des lèvres désormais, Sophie voit déjà se ruer vers elle un autre géant de fer. Réflexe de survie, elle lâche la barre et se prend la tête à deux mains pour amortir l'impact. Rien n'y fait, la

secousse et la terreur se répètent. Les yeux pleins de larmes, elle réalise que ce pylône marquait la fin de la descente, que c'est la longue ascension de Bellecôte qui débute désormais. Elle pensait se sentir soulagée, s'imaginait que de monter serait moins effrayant que de chuter le long d'un à-pic. Mais rien ne change. Pire, sa mâchoire entame une série de convulsions violentes, puis le reste du corps avec, dans une horrible gigue de suppliciée. Chaque passage de pylône semble élever d'un cran l'intensité de ses spasmes. Elle referme les yeux. Se concentre sur les propos d'Amir. « Ton esprit te joue des tours. » « Ton esprit te joue des tours. » « Tout est faux. » « Faux. » Faux ! Brave soudain, plus digne peut-être, elle redresse la tête en même temps qu'elle relève ses paupières. Les passages de pylônes sont-ils un peu plus doux ? Elle ressent un peu moins d'effroi désormais, elle les anticipe, se recroqueville encore un peu, serre les dents, mais ça passe, même les yeux ouverts. Elle se rassoit sur le banc, les deux mains toujours arrimées à la barre de soutien. Impossible cependant de lever haut son regard pour mesurer la longueur qu'il reste à son calvaire. Sophie se concentre sur les parois sales de la cabine. Sur les étiquettes collées entre les vitres. Des mises en garde totalement ineptes, sous forme d'icônes en injonctions : ne pas se lever, ne pas s'appuyer aux portes, ne pas secouer les cabines… mais qui ferait ça ? Elle se réjouit d'être seule et de ne pas subir la compagnie d'adolescents téméraires et stupides. Sur l'autre câble, face à elle, la rangée de cabines qui redescendent. Elles sont toutes vides. Comme si toute cette infernale machinerie ne tournait plus que pour elle. Sa cabine traverse alors une gare intermédiaire, sans s'arrêter, juste en broyant les métaux et en faisant crisser les câbles. Et puis, ça monte, et ça monte encore.

Dehors, le décor a quelque chose de lunaire. Beaucoup de roches, une herbe rare et rase, des esquisses de chemins comme autant de cicatrices disgracieuses dans le relief. À moins que ce ne soient bel et bien des cicatrices, des séquelles de chutes… Les traînées de cabines éventrées, dévalant la pente ? Peut-être que cette beauté sauvage dehors a quelque chose d'infernal et diabolique, qu'elle attire à elle les monstres de métal rouge pour dissuader les hommes de tutoyer les cimes ? Sophie ressent soudain dans sa chair l'attraction du sol, entend les câbles hurler, comme si d'agonie ils se tordaient, comme s'ils cédaient… Au prochain pylône, c'est certain, ça va lâcher ! En

dessous, des rochers, des tonnes de rochers, et depuis peu, de la glace. La cabine va se fracasser, Sophie partir en bouillie, se fragmenter.

Mais rien de tout ça. Amir l'avait dit, les cabines sont bien accrochées. « Tout est faux. » L'air manque et à la fois, Sophie respire mieux. Comme pour illustrer la dualité entre sa raison et sa phobie. L'ascension se fait désormais à flanc de montagne, la jeune femme voit dévaler des flots le long des roches. C'est l'âme, l'eau du glacier réchauffé, qui se déverse du sommet. La cabine semble soudain perdre de la vitesse, ralentir perceptiblement. La fin est là, la gare d'arrivée sous ses yeux, les trois mille mètres d'altitude du glacier sont atteints.

*

La sortie de la cabine est moins compliquée qu'elle ne l'avait redoutée. Son corps s'est naturellement propulsé à l'extérieur, avec une énergie à la fois fébrile et forte, l'instinct de survie. Ses jambes flageolent certes, le cœur est toujours nauséeux, mais l'esprit s'extirpe sur le champ de la brume morbide dans laquelle il baignait, oubliant quelques secondes les raisons de sa présence en ce lieu. Le temps d'une rapide introspection, le sentiment dominant est celui d'une immense fierté. Sophie se répète : *Putain, je l'ai fait !* Regrettant que personne ne soit là pour la voir, pour la féliciter, pour la prendre dans ses bras… Zian. Ça lui revient maintenant. Zian, lui, est là. Le danger est tout près, quelque part. Se ressaisir et sortir de ce hangar métallique et hurlant où les cabines, vides, continuent de tourner, lui froissant les tympans.

Les premiers pas à l'extérieur de la gare ont quelque chose d'irréel. Moins de froid et de blanc que ce à quoi elle s'attendait. Sophie mesure à cette quantité de roche et de gris tout autour d'elle à quel point le glacier de la Chiaupe a besoin d'être rendu à la nature, d'être débarrassé des hommes et de leurs va-et-vient, même si ce ne sera sans doute que pour mieux mourir, en finissant de fondre seul, dans son coin. Malgré tout, il reste de la glace et la jeune femme chausse rapidement ses lunettes de soleil pour moins plisser des yeux, moins ciller devant l'éclat des cimes, et surtout, mieux voir arriver le danger quand il sortira de sa planque. Elle avance en assurant chacun de ses pas pour ne pas glisser. Faire attention aussi à certaines parties du sol qui sont plus liquides, le soleil y creuse la tombe d'une neige déjà moins éternelle.

Au-delà de la glaçante agonie des lieux, le plus inattendu pour Sophie, c'est le constat de sa solitude. Elle a beau chercher, tourner la tête de tous côtés, il n'y a personne à l'horizon. C'est une émotion d'astronaute oubliée sur une planète lointaine. Tout le monde aurait été évacué, sauf elle. Les infrastructures des activités humaines sont bien là, un cabanon de toilettes à droite, tout proche, des bancs de pique-nique, l'un d'eux est à demi englouti sous la glace qui semble n'avoir avalé la structure de bois que pour mieux la régurgiter. Derrière elle, une sculpture de bouquetin en bois. Un départ de télésièges aussi sur sa gauche. Un autre à droite. Des traces d'activité humaine intense et futile. Tout cela va disparaître. Sophie s'avance un peu, ses semelles croustillent en écrasant la glace au sol. Ce bruit est le seul écho de vie sur le site. Amir l'avait prévenue, la remontée se rapproche de l'heure de fermeture mais elle espérait échapper au face-à-face en solitaire avec Zian, pensait tomber sur quelques derniers randonneurs. Il n'y a même pas l'ombre d'un employé des remontées mécaniques dans la gare. Il n'y a plus personne.

À l'affût du moindre signe de vie, son regard échoue sur un trou, une cavité discrète dans la montagne. Elle comprend sur-le-champ qu'il s'agit de l'entrée de l'ancienne Grotte de Glace, une grotte artificielle creusée vingt ans plus tôt. Elle l'a souvent vue en photos et sur les webcams au cours des dernières années. Comme elle se refusait à monter là-haut, que ce soit en télécabine, en VTT ou même à pied parce que les plus de trois mille mètres au compteur du glacier suffisaient à lui donner le vertige, Raphaël lui faisait partager autrement ces paysages dans lesquels il skiait, pédalait ou travaillait. C'était bien suffisant de les voir en photos et moins impressionnant. Elle faisait d'autant plus l'effort de les regarder avec lui qu'elle sentait bien la frustration de son mari à ne pouvoir partager totalement avec elle son attachement pour cet endroit. Mais Sophie n'y pouvait rien. Elle était persuadée d'être incapable d'atteindre cette hauteur sans défaillir. Et ce n'était pas si loin de la vérité puisqu'après avoir manqué de tourner de l'œil dans la cabine, elle sent désormais croître le malaise de son organisme qui lutte contre les troubles causés par l'altitude. Joseph, par contre, y était venu plusieurs fois avec son père. Le gamin prenait ensuite un plaisir sadique à décrire à sa mère l'altitude vertigineuse, les à-pics sous les cabines, la sensation de

plongée sèche au départ de la roche de Mio. Comme un animal sauvage sent instinctivement la peur de sa proie et en tire immédiatement avantage, Joseph percevait très bien l'impact que ses descriptions avaient sur sa mère. À chaque fois, elle s'était sentie défaillir. Pas de peur pour son fils mais de terreur pure à s'imaginer mécaniquement à sa place, dans une telle machine de mort. Du coup, Joseph en rajoutait des tonnes, additionnant des détails spectaculaires à chaque nouveau récit de la traversée. Mais de la grotte en elle-même, il ne rapportait que la féérie. Il adorait particulièrement les sculptures de pingouins dont il parlait pendant des jours après chaque visite. Pour autant que sa mère le sache, Camille n'y était jamais allée. Pas que sa fille soit claustrophobe, cette phobie ne serait guère compatible avec la piste de bobsleigh où elle passait ses hivers. Mais justement, ses hivers étaient consacrés depuis toute jeune à la luge, puis ils étaient devenus ceux du bob. « Pas de temps à perdre à la grotte et aux autres attractions pour touristes », disait-elle. Raphaël n'avait pas davantage cherché à prolonger avec sa fille la tradition de ces visites, inaugurée avec Joseph. Peut-être aussi, Camille n'avait-elle pas souhaité marcher dans les pas de son frère et lui avait abandonné ce site et sa magie. Comment Sophie aurait-elle pu le savoir de toute façon ? Comme leur fille le leur avait reproché samedi soir, ils n'évoquaient quasiment jamais Joseph avec elle.

Elle sort de ses souvenirs en même temps qu'elle réalise qu'un malaise, sans aucun lien avec l'altitude, s'installe et s'étale en elle : Zian aurait dû se montrer. Qu'il vérifie qu'elle est seule, OK. Mais qu'est-ce qu'il fout désormais ? Une peur irrationnelle lui tombe dessus. Elle avise alors les bâtiments en contrebas de la gare et se met à courir, dérape, repart, glisse à nouveau, se tord légèrement la main en se rattrapant au sol, se relève et réussit, pense-t-elle, à se mettre à l'abri. Une seule pensée, une seule terreur en tête : et si Zian était en train de la mettre en joue avec un fusil de chasse depuis on ne sait où, pour l'abattre tranquillement, loin de toute forme de vie humaine, de toute civilisation ?

Accroupie derrière ce bâtiment fermé dont elle constate ironiquement qu'il s'agit de l'ancien poste de secours, elle essaie de réfléchir. De comprendre. Zian devrait être là. Il n'y est pas. Malgré la terreur ressentie il y a quelques secondes, force est de constater qu'il

ne l'a pas abattue à sa sortie de la gare. Elle était pourtant sans doute une cible facile. Pourquoi, du coup, avoir prétendu être là où manifestement il n'est pas ? Quel intérêt de l'attirer ici pour rien ? À part… À part si ce n'est pour l'éloigner… De quoi ? Ou de qui ? Est-ce qu'il l'a fait venir aussi loin pour avoir la voie libre ? Pour… ? Autant de questions sans réponses qui se heurtent toutes à un mur de silence glacé, avec pour ponctuation le vent sifflant des cimes. Dans la tête de Sophie, c'est le noir le plus total, le plus paradoxal face au blanc spectaculaire de ce qu'il reste de glacier.

Jusqu'à la fulgurante révélation.

Camille !

Zian l'a attirée loin de tout pour pouvoir tranquillement, en bas, s'en prendre cette fois à Camille ! Ce type veut décimer sa famille !

Le vertige des sens la prend de court. Elle sent ses jambes, sa tête qui peinent à calculer sa prochaine trajectoire. Est-ce qu'elle peut sortir de sa planque ? Est-ce qu'elle doit se jeter dans la prochaine cabine pour redescendre *illico* ? Vraiment ? Remonter dans ces engins de mort ? Appeler Camille. Voilà. Elle va l'appeler. Lui dire de se cacher, de se méfier, d'aller chez Daria. Son père fera rempart, c'est un colosse. Qu'elle se réfugie n'importe où. Mais vite ! Sophie extirpe le téléphone de son sac à dos et s'affole. Aucun réseau. Il faut qu'elle bouge. On doit bien avoir une touche avec une foutue antenne quelque part ! Elle espère seulement qu'elle chopera une barre en s'éloignant des à-pics et non en s'en approchant. La vue sur les massifs est à couper le souffle, les Alpes s'offrent ici en majesté royale. Mais comment concilier ces sommets avec ses faiblesses ? Une nausée en remontée gastrique lui enflamme le fond de la gorge. Une acidité brûlante qui contraste avec le froid qui commence à se jouer du simple coupe-vent qu'elle porte. Le téléphone levé à bout de bras, Sophie avance désormais au hasard vers le télésiège tout proche. Tout à côté, le lac gelé. Plus petit que dans l'idée qu'elle s'en faisait grâce aux photos. Il est turquoise et rose. Une beauté sans intérêt là tout de suite, il faut prévenir Camille. Putain de zone blanche !… Pas si blanche. Une tache noire qui s'agite et s'avance sur sa gauche. De peur, la jeune femme songe en premier à se cacher. Mais pourquoi fuir Zian ? Comment savoir pour Joseph ? Et s'il venait la tuer ? Et si… Mais ce n'est pas Zian. Et elle doit bien l'admettre, elle n'a sans doute jamais, de toute sa vie, été aussi soulagée de le voir. C'est Raphaël,

comme un héros malgré lui, visiblement agité, inquiet, qui s'avance à grands pas vers elle.

Cette arrivée quasi providentielle fait écho au scénario de son cauchemar. Après tout, lors de ces nuits d'angoisse, c'est toujours Raphaël qui la sauve en la réveillant. Il le fait à sa façon, celle malhabile, sèche et brusque qu'il a de l'aimer, mais finalement, il est toujours là. Aujourd'hui encore. Une reconnaissance émue se répand dans le creux du ventre de la jeune femme à mesure que son mari se rapproche. Elle pourrait presque se jeter dans ses bras. Il va pouvoir l'aider pour Camille. Lui indiquer où ils pourront capter un peu de réseau. Au pire, il doit avoir des talkies-walkies pour joindre ses hommes sur le chantier. Ils pourront eux appeler Camille, ou descendre en peloton, pour la sauver. Oui, Raphaël va s'occuper de tout. Sophie va pouvoir passer la main. Et tant pis si en conséquence pleuvent les reproches. Parce que venir seule ici, face au gars qui a causé leur perte à tous, était stupide et d'une imprudence sans nom.

Elle fait quelques pas vers Raphaël. Ils se rejoignent tout près du lac.

— Je suis tellement soulagée de te voir…

Raphaël ne répond pas tout de suite, il est essoufflé et à l'affût. Il guette l'horizon tout autour d'eux. Puis, d'une voix que sa femme peine à reconnaître, il l'interroge :

— Il ne s'est pas encore montré ?

— Zian ? Comment sais-tu que…

— Amir. Il m'a appelé. J'ai quitté le chantier dès que j'ai su.

— Je pense que Zian s'est joué de moi, Raphaël. Il n'est pas là. Il est en bas. Je pense qu'il m'a attirée ici pour pouvoir s'en prendre à Camille.

Raphaël ne prononce aucun mot. Rien ne saurait exprimer ce que traduisent ses yeux à cet instant. Ce regard qui conjugue consternation et peur. Sophie devine qu'il lutte entre le déni et l'acceptation de ce qu'elle vient de lui dire. Mais rapidement, les traits de son visage reforment son masque habituel de maîtrise et d'un certain mépris. Elle sent qu'il lui échappe à nouveau. Elle doit insister encore.

— Il faut la prévenir Raphaël. Je n'ai aucun réseau ici. C'est merdique comme coin, putain ! On capte que dalle et…

— Ne jure pas, tu veux. C'est un coin magnifique. D'ailleurs, comme par miracle, tout d'un coup, Madame peut prendre la

télécabine ? Depuis dix-huit ans qu'on se connaît, tu as toujours refusé de monter dedans. Je voulais te faire visiter la Grotte de Glace, moi. Tu t'en souviens ? Combien de fois est-ce que je t'ai demandé de m'accompagner ? De partager la beauté de l'endroit avec moi ? Et maintenant qu'on ferme le site et démonte les cabines, tu viens ? Tu t'es foutue de nous tout ce temps, alors ? Tu nous as tous bien pris pour des pigeons, hein ? Tout ce temps, ton vertige, c'était bidon ? Madame « double-jeu ». Une face innocente et frêle, pour endormir les autres. Et par-derrière la véritable Sophie, qui trompe son monde. Qui me trompe, moi !

Le coup est rude. Elle ne comprend pas. Ne comprend rien à ces métaphores perchées. À sa jalousie qui surgit ici sans raison. Il n'a pas entendu ce qu'elle vient de lui dire pour Camille ? Il n'y a plus que de la colère dans les yeux de Raphaël. Comment peut-il changer si vite d'états d'âme et où trouve-t-il l'énergie de lui faire encore des reproches alors que Camille est en danger ? C'est tellement déplacé, là, maintenant, de ramener ces vieux griefs sur la visite de la grotte. Elle fait un pas vers lui pour l'apaiser, le ramener à leur priorité, à leur fille. Il la repousse d'un geste brutal. Un coup d'arrêt en plein sternum, de sa main droite. Sophie vacille. Dérape un peu sur la glace. Se rattrape en titubant. C'est plus l'effet de la stupeur que du coup. Il n'avait jamais levé la main sur elle. Des menaces, oui. Des humiliations, régulières. Mais pas davantage. Puis elle se raisonne, se rassure. C'est à cause de Camille. C'est la peur pour leur fille qui le fait dérailler.

— Raphaël, il faut qu'on prévienne Camille. Il faut qu'on retrouve Zian. Il sait. Tu m'entends ? Il sait ! Pour Joseph. Il me l'a dit, il sait où est Joseph.

— Il s'est foutu de toi. Ou quelqu'un s'est foutu de toi. Tout le monde te traite de tarée dans les stations, Sophie. Aie un peu d'orgueil une fois dans ta vie, bon sang ! Comprends ! Rien de tout cela n'existe ailleurs que dans ta tête. Ce serait trop dur pour toi d'assumer d'avoir paumé ton gosse, hein ? Ma mère a raison. Depuis tout ce temps, tu cherches juste à rejeter la faute sur quelqu'un d'autre. Mais on connaît tous l'unique coupable, n'est-ce pas ? C'est toi qui as perdu Joseph. Et personne d'autre.

De lutter contre l'effet des hauteurs n'est finalement pas ici le pire combat à mener. Sophie se perd, se heurte à trier et repousser toutes

ses sources d'angoisse. Camille en danger, Raphaël impitoyable, cruel et injuste, Zian Personnaz toujours absent. Et le jour qui commence à baisser à mesure que le soleil descend vers la ligne d'horizon montagneuse, en face. Le froid qui augmente, en conséquence. Trop d'informations à traiter. Sophie se gèle et se perd dans le regard implacable de Raphaël. Puis elle se surprend à surveiller les mains de ce dernier, appréhende de les voir se lever à nouveau.

Est-ce un effet miroir ? Soudain, Raphaël devient livide, la mâchoire en suspension, avec sur le visage une expression inédite d'effarement. Sur le point de le questionner, la jeune femme suit le regard de son mari et se retourne en déduction. Défaillance.

Zian est là. Encore plus grand que dans son souvenir. Plus sombre. Plus dangereux aussi. Il tient quelque chose. Un fusil sans doute. Et fond sur eux avec, dans sa démarche, la promesse d'un affrontement. Peut-être même d'un châtiment.

D'instinct, Sophie se rabat sur celui qui, trente secondes plus tôt, l'effrayait. Elle le sent qui vacille, lui aussi, mais épaule contre épaule, Raphaël et elle reforment sur le champ l'image d'un couple uni, envers et contre tout. Envers et contre Zian. À quelques mètres d'eux maintenant.

Elle s'était trompée. Le fusil est un bâton de marche, en bois noueux, qu'il tient horizontalement. Inutilement. Sauf à vouloir les frapper avec ?

Ils sont trois, si peu et soudain si nombreux à la fois. Sophie cherche à mesurer les forces en présence, évalue la possibilité d'un deux contre un. Ne quitte pas le bâton des yeux. Zian est resté à quelque trois mètres d'eux. Il lui suffirait d'un bond pour les attaquer. Est-ce que Raphaël saurait parer le coup ? Est-ce que quelqu'un va se décider à parler, putain ? Pendant une longue et interminable minute, le vent reste le seul à s'exprimer. Jusqu'à la première salve. Acide. De Raphaël.

— Tu n'es vraiment qu'un pauvre type, Zian. Un minable. Jusqu'au bout. C'est plus fort que toi. Qu'est-ce que tu cherches, là ? Tu lui veux quoi, à Sophie ? Tu la prends pour ta psy ? Tu crois que ça va changer quoi que ce soit à ce que tu as fait de lui parler ?

Le berger ne répond pas. Pas tout de suite. Il ne regarde pas Sophie. Il fixe Raphaël, comme pour le figer sur place. La jeune femme se demande même s'il a conscience de sa présence. Elle se demande

surtout ce que signifient les propos de son mari. Elle a l'impression, soudain, qu'il en sait déjà beaucoup plus qu'elle. Qu'il savait déjà pour Zian. Pour ce qu'il a fait… Mais qu'est-ce qu'il a fait, bon sang ? Question en cri muet qu'elle ne parvient à articuler. C'est Raphaël qui renchérit.

— Tu as encore une chance de t'en sortir dignement, mon gars. Tout ce que tu as à faire, c'est de dégager. Hors de notre vue, hors de notre vie. Retourne à ton exil de lâche. Disparais. Et laisse ma femme tranquille.

C'en est trop pour elle. Aucune envie de voir disparaître Zian. Pas tout de suite.

— Hé ! Qu'est-ce qui se joue, là ? Je veux savoir, moi. Je veux qu'il me ce qu'il a fait à Joseph. Je veux savoir où est Joseph… Zian ?

Sophie, pour une fois, n'a pas honte du ton suppliant qui a enveloppé ses derniers mots. Pas honte de montrer la détresse absolue qu'elle ressent à se savoir à la fois si près et si loin encore de la vérité, de sa rédemption, et de son fils. Mais Zian, immobile et large, n'a toujours pas prononcé le moindre mot. N'a pas davantage quitté Raphaël des yeux. Elle ne sait même pas s'il l'a entendue. D'une commune surprise, Raphaël et elle sursautent de concert lorsqu'il ouvre enfin la bouche une interminable minute plus tard. Il parle lentement. Pas de stress ni de tension apparente chez lui. Peut-être juste une colère sourde.

— Tu n'as pas pu t'en empêcher Rafa. D'essayer de tout contrôler. Comme toujours. Comme quand on était jeunes. De me dire ce que je dois faire, pas faire. Dire, pas dire. J'aurais dû m'en douter que tu réussirais à te pointer avec elle. Je t'ai vu rappliquer par la piste, là-haut. On aurait dit un lièvre blanc pris dans la mire du diable. C'est toi le minable, Rafa. C'est toi. Je veux juste expier ma faute, moi. Pour cette fois au moins. Expier ma faute. C'est devenu trop lourd.

Sophie a compris. Ses jambes vont la lâcher. Elle s'accroche à Raphaël, ses deux mains en pinces pour se tenir, se lier à son bras droit. Elle sent sa force, ses muscles, elle sent aussi ses nerfs se tendre. Il a dû comprendre comme elle. Parce que les mots de Zian sont ceux d'un coupable. Parce que sa voix est résolue et lasse, sans doute de lutter contre le temps et le poids des faits, Sophie comprend que la faute est effroyable. Elle ne tient plus. Cela fait dix ans qu'elle ne tient plus. Alors, à l'envers de son intime conviction, à rebours de tout ce

que lui dicte son être depuis dix ans, elle demande, elle articule cette peur, cette aberration :

— Est-ce qu'il est mort ? Est-ce que Joseph est mort ?

Zian ne la regarde toujours pas. La seule réaction provoquée par la question vient de Raphaël qui, brutalement, secoue son bras droit pour en détacher sa femme. Elle glisse, manque de tomber. De façon inattendue, c'est Zian qui esquisse un geste vers elle, comme pour la rattraper. Mais elle se récupère seule, se redresse et constate qu'ils sont tous les trois beaucoup plus près les uns des autres, désormais. C'est Raphaël qui se ressaisit le premier.

— Tu n'as jamais su te comporter en homme. Tu n'as aucune dignité. D'où ça sort, soudain, cette histoire d'expiation ? Et ces foutaises sur notre jeunesse ? T'étais pourtant bien content, non, que je décide pour toi quand Simon est mort ?

Zian est livide. Il souffre sans que Sophie n'y comprenne rien. Profitant de son avantage, Raphaël enfonce le clou et souffle plus qu'il n'articule.

— Tu n'es rien sans moi, rien du tout.

Les deux hommes se jaugent et contrairement à ce que semble penser Raphaël, il n'a pas le dessus. Au contraire, ils ressemblent à deux mâles alpha sur le point d'en découdre. Sophie sent à quel point Zian est résolu à aller au bout de sa quête de rédemption, même s'il faut pour cela marcher sur Raphaël. Et ça la terrifie. En même temps qu'elle panique, le voile se lève sur un versant de souvenirs lointains. Elle se remémore ce drame vécu par son mari quand il était jeune. Monique l'a évoqué une ou deux fois pour justifier les sautes d'humeur de son fils : « Tu comprends, Raphaël a déjà vécu quelque chose de traumatisant. Il était adolescent quand il a trouvé un de ses amis mort noyé dans un réservoir au-dessus des stations. » Sophie vient de comprendre que Zian était présent, lui aussi, ce jour-là. Ce qu'il confirme dans la foulée.

— Justement Rafa. J'ai trop à porter. Trop de corps.

— Tais-toi, putain !

Sophie déglutit. « Trop de corps… » Son fils n'est pas qu'un corps. Joseph est bien plus que cela. Joseph passe son bac en Italie. Joseph est en vie… Et Zian de reprendre :

— Sans cette histoire avec Simon, tu n'aurais jamais pu m'entraîner là-dedans. Bien sûr, ça, tu le sais déjà… Tu savais dès le

départ qu'en m'aidant ce jour-là, tu m'asservissais pour toujours ? J'aurais mieux fait de dire la vérité. Je risquais quoi ? Quelques années en centre de rééducation ? On avait quinze ans, putain ! On était bourrés. Qu'on se soit chahutés, que j'aie poussé Simon, qu'il n'ait pas été foutu de nager parce qu'il était saoul, les juges auraient compris. Juste quelques années. C'est tout ce que j'aurais pris. En me conseillant de mentir, de raconter qu'il était tombé seul, qu'on l'avait retrouvé au petit matin, tu m'as mis perpète Rafa. Tu m'as mis perpète et tu m'as enchaîné à toi.

Le regard de Sophie ne cesse d'aller de l'un à l'autre. Elle essaie de s'accrocher aux wagons de mots, de constituer du sens. Elle cherche Joseph là-dedans et ne le voit toujours pas. Zian est dingue et c'est un tueur, depuis longtemps, depuis gamin. Raphaël semble terriblement calme. Un léger sourire en coin, il reprend la parole, les yeux plantés dans ceux de son ancien copain :

— Tu ne te souviens vraiment toujours de rien, pauvre con. Tu sais quoi ? C'est ton jour de chance. Puisque Monsieur a décidé que c'était jour de confession et de vérité, en voilà une, juste pour toi. Quand tu t'es réveillé au lever du jour, vautré à dix mètres du réservoir, je faisais semblant de dormir un peu plus haut. Je t'ai entendu trouver le corps de Simon qui flottait. Je t'ai entendu hurler. Senti venir vers moi en courant, me secouer. Tout ce que j'ai eu à faire derrière fut de te raconter à toi qui ne te souvenais de rien que tu avais poussé Simon. Que vous vous étiez battus et que tu l'avais poussé, sauvagement. J'ai même réussi à pleurer en te le racontant. T'es bien incapable de te battre Zian. Simon n'aurait fait qu'une bouchée de toi. T'étais sacrément bourré quand on s'est engueulés, lui et moi. Mais pas encore tout à fait cuit, t'as même sursauté quand le réservoir a résonné du bruit de sa chute. Par contre, t'étais à nouveau étalé comme une loque, à ronfler, quand la flotte a giclé, éclaboussé, pendant que je lui tenais la tête sous l'eau à ce minable.

La jeune femme lutte et hésite, cherche des marqueurs de vérité, ne sait pas quoi comprendre. Elle redoute toujours les réactions de Zian, ce qu'il pourrait leur faire avec son bâton. Il semble bien inoffensif soudain pourtant. Elle le voit défaillir. Faire un pas en arrière, horrifié par ce qu'il vient d'entendre. Il se débat intérieurement, ça se voit, ça s'entend aussi.

— Mais, qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité. Moi aussi j'expie aujourd'hui, pauvre con.

C'est là que Sophie vacille. C'en est trop. Trop d'informations. Ça part dans tous les sens. Trop de colère autour d'elle. Est-ce que Raphaël vient de dire qu'il avait tué son copain ? Non. C'est impossible. Elle est paumée. L'altitude. Une folie contagieuse. Ils débloquent tous. Zian crie puis murmure :

— Rafa, tu n'as pas fait ça ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça…

— Ce qui te choque le plus, c'est que j'aie tué ce petit morveux qui croyait pouvoir impunément draguer toutes mes copines, ou que j'aie réussi à te faire croire que c'était toi qui avais eu les couilles de lui régler son compte ?

Raphaël a tué ce jeune. Raphaël a tué quelqu'un. Sophie veut partir soudain. Remonter dans une cabine. Ce n'est pas Raphaël qui est là. Raphaël ne jure pas. Raphaël ne tue pas. Elle titube et part vers la gare. Sortir de ce cauchemar. Mais il l'attrape par le bras, et ça lui fait mal, très mal. Elle essaie de se dégager.

— Lâche-moi Raphaël. Vous êtes fous, tous les deux !

— Reste encore chérie. Ce serait dommage de partir maintenant, avant le bouquet final. Zian a encore quelque chose à te dire, n'est-ce pas ? Parce qu'il n'a pas tué Simon, c'est vrai, mais ça ne veut pas dire qu'il est innocent, ce salaud. Dis-lui, Zian ! Dis-lui ce qu'il y avait dans ton gros sac à dos ce jour-là, ce 15 juin 2013, shooté par une dose d'anesthésiant à coucher un taureau. Il y avait quoi dans ton putain de sac ?

Les jambes de Sophie ont lâché. Elle s'est échouée au sol, sur la glace, en bord du lac. Aussi gelée que lui. Zian, de son côté, peine à retrouver son souffle, à redonner de la force à ses mots.

— Qu'est-ce que tu m'as fait faire ? Si tu ne m'avais pas trompé pour Simon… Pas trahi… Si je n'avais pas cru que j'étais un assassin… Si je n'avais pas pensé que tu m'avais aidé tout ce temps, enfoiré, puis menacé de me balancer, si…

— Trop tard pour réécrire l'histoire, mon pote. T'es un kidnappeur d'enfants…

Le cœur de Sophie bat à tout rompre. Elle sent ses lèvres se réduire, devine que son sang quitte son visage pour affluer vers l'organe en panique, l'aider à pomper encore un peu de vie. Zian, lui, n'est pas livide. Il est translucide. Elle pense qu'il va s'écrouler, lui aussi. Elle ne sait pas comment, elle ne sait pas tout à fait pourquoi,

mais il lui fait de la peine soudain. Sa souffrance s'exprime avec grand mal quand il réussit finalement à rouvrir la bouche.

— Tu as fait de moi un monstre…

— Ne me flatte pas. La créature est née presque d'elle-même. Parce que tu aurais pu refuser, Zian. Tu aurais pu me jeter notre alliance à la figure et aller te dénoncer aux flics pour Simon. C'est Faust qui accepte le pacte de Méphistophélès, en pleine conscience. C'est toi seul qui as décidé, toi seul qui as accepté de m'aider, pour Joseph.

Sophie se relève d'un bond. Son regard est horrifié. Elle sent qu'elle tremble, que les spasmes se répandent en cascade dans tout son être. Elle a dû mal entendre. Elle a dû mal comprendre. Elle a dû… Ses pensées se figent lorsque Zian se tourne vers elle. Pour la première fois, il la regarde dans les yeux et les siens sont pleins de larmes.

— Je te demande pardon, Sophie. Si tu savais comme je m'en veux, comme je regrette. Rien ne peut racheter mes fautes, effacer ce qui s'est passé. J'ai voulu te rendre quelques-unes des affaires du petit. La veste, son jouet. Qu'il te reste quelque chose de ce jour-là. Autre chose que l'absence… Je te jure Sophie, sur ma vie, je te jure que je ne savais pas ce que Rafa avait en tête. Il m'avait dit qu'il voulait juste te donner une leçon. Faire disparaître le gosse quelques jours…

— Ferme-la, Zian.

Mais ce dernier ne s'arrête pas. Il semble même ne pas l'avoir entendu. Raphaël qui du coup se tend et se met à danser d'un pied sur l'autre. Comme s'il hésitait entre fuir ou se ruer sur son ancien copain qui continue à tout déballer à sa femme.

— J'ai accepté d'enlever le petit, c'est vrai. J'étais planqué dans les buissons en contrebas d'un virage, je vous surveillais depuis un moment. Le petit était si souvent tout seul. Ça a été facile. Je suis remonté vers le sentier face à Joseph pour lui dire qu'il y avait un groupe de marmottes en arrière. Il m'a suivi sans hésiter. Sans peur. Il a senti la piqûre sans comprendre. Comme si c'était une abeille. Le soir, je lui ai dit que j'allais bientôt le reconduire à son père, que Raphaël avait eu cette idée pour lui faire vivre une aventure. Il a semblé inquiet mais il m'a fait confiance. Je m'en veux tellement depuis Sophie…

Elle le regarde en cherchant encore à quoi se raccrocher pour espérer une issue favorable. Se demande si elle doit lui couper la parole pour l'empêcher d'énoncer l'inconcevable, ou si elle doit le

laisser parler pour laisser venir le rebondissement qui lui redonnerait espoir. Raphaël, lui, fixe désormais le berger avec une certaine défiance dans les yeux. Il semble encore se demander si ce dernier aura le courage d'aller au bout de son récit. Et Zian, sans lui accorder la moindre attention, continue :

— Le seul réconfort que je peux te donner, c'est te dire… Quand j'ai donné le petit à Rafa le lendemain… Ça a été rapide. Joseph n'a pas réalisé. Il était tellement content de voir son père, soulagé même. Jamais il n'a eu l'air de savoir ce qui allait se passer… Il n'a pas souffert, je te promets, il n'a pas souff…

Et Sophie de hurler. Hurler comme aucun vent, aucun animal ni aucune personne n'a jamais hurlé sur ce glacier. Un hurlement plus profond, plus sauvage, plus brutal que tout ce que la montagne a jamais entendu.

Comme en réaction à cette souffrance, c'est à ce moment-là que la violence, elle aussi, explose. Trop de colère, de rage, de furie même. Zian se jette sur Raphaël sans sommation. Ils se battent alors, avec la jeune femme au milieu, dans une chorégraphie de haine et d'incompréhension mêlées. Très vite, Raphaël s'empare du grand bâton de marche de Zian pour fendre les airs, en le visant lui puis Sophie, pour les frapper autant que pour les repousser. Un de ses coups atteint violemment la jeune femme au ventre et elle ne doit qu'au réflexe de Zian, qui lui saisit fermement un poignet, de ne pas tomber sur la glace turquoise du lac. Raphaël recule d'un pas et les regarde en ricanant. Puis froidement, assène au berger :

— Ce n'est pas la première fois que tu essaies de retenir quelqu'un, tu sais ? Tu m'as confié un jour avoir parfois des flashs de votre bagarre, tu m'as dit que tu revoyais Simon dans l'eau, t'implorant de l'aider. T'avais l'air si abattu quand tu me racontais ça. Et moi, j'étais sympa, je te réconfortais. Alors que, conviens-en, c'était un peu flippant pour moi, j'avais peur que tout te revienne, mais non. T'as jamais été fichu de tout reconstituer. Quel dommage… Parce que je ne t'ai pas tout dit tout à l'heure. Simon aussi, t'as essayé de le rattraper quand je l'ai poussé à la flotte. Sauf que ce jour-là, tu t'es montré moins adroit qu'aujourd'hui. Faut dire que t'étais fait, mon pote, bourré à point. T'as même bien failli tomber avec Simon. Mais non, tu t'es juste affalé comme une bouse, tout au bord, sur le bitume du réservoir, en relâchant la main de Simon. C'est ce moment-là qui vient

hanter ta mémoire. Le moment où tu n'as pas pu le sauver, ce nabot.

Zian est sonné par cette nouvelle révélation, il revit certainement cet instant en un flash fulgurant, ce moment où il s'était comporté comme l'ami maladroit de Simon et non pas comme son assassin. Déstabilisé, il ne réussit pas à parer le nouveau coup de bâton que lui assène Raphaël en pleine tête. Et cette fois, c'est lui qui titube vers le lac. Et qui tombe. Personne pour le rattraper. Le fracas de la glace cédant sous son poids est terrible. Comme du verre brisé, les abords du trou rougissent des coupures que la glace a infligées à sa victime. Sophie ne hurle plus. Elle hoquette. Le temps de se reprendre, quelques secondes, et elle se précipite en direction du cratère béant pour tendre la main à Zian. Mais il ne reparaît pas. Soudain, elle est violemment happée en arrière, tirée par une force herculéenne. Et pendant que Raphaël la traîne littéralement vers la Grotte de Glace, elle devine qu'évanoui, Zian se noie dans les dernières eaux du glacier de la Chiaupe.

Épilogue

Au moment de pénétrer dans la grotte, Raphaël lâche enfin sa femme et la pousse devant lui. Sophie se redresse, prend appui sur une paroi humide et mécaniquement, parce que la peur gèle toute autre option, avance tout en s'effrayant de l'étroitesse du boyau. Elle ressent aussi le froid qui la transperce, avec cette impression qu'un peloton de cristaux glacés vient s'incruster dans ses chairs. Elle lutte pour ne pas glisser mais ses chaussures dérapent, moins à cause du sol gelé que de sa fébrilité. Comment intégrer les dernières minutes de sa vie à l'ensemble des années qui les ont précédées ? Elle sent qu'elle est en état de choc. Que son cerveau a des ratés. Que rien n'a de sens dans ce qui vient de se dire, de se dérouler. Et puis, l'explication au drame de 2013, elle ne l'a toujours pas. Sans compter que Joseph ne peut pas être mort ! Elle le saurait sinon. Une mère sent ces choses, elles le disent toutes, qu'il y a quelque chose dans le corps des mères qui les lie à jamais à l'enfant. Il n'est pas mort. A-t-elle mal compris ? Elle essaie de se souvenir des dernières phrases de Zian et n'y parvient pas. Tout est allé si vite. Et tout ce qu'elle a entendu n'a fait qu'épaissir le mystère.

La cavité est de plus en plus sombre. Raphaël a passé une lampe frontale et les guide avec le supplément d'une torche. Sophie s'empare de sa propre frontale dans le filet droit de son sac à dos et l'enfile. Désordonnés, lui reviennent alors par bribes les récits de Joseph à ses retours de la grotte. Elle se souvient tout à coup que le site forme une boucle de quelque cent cinquante mètres. Qu'il y a, en continuant tout droit, la promesse d'une sortie. Ça l'aide un peu à contenir son angoisse. Elle se projette et se dit qu'elle pourra se mettre à détaler pour échapper à Raphaël dès qu'elle apercevra un halo de lumière naturelle. Mais ils ont à peine fait dix mètres qu'il lui ordonne de se

glisser à travers une grosse fissure dans la glace. C'est une artère parallèle qui part sur leur droite. Elle doit se mettre de profil au départ du boyau et se glisser ainsi, en se frottant le long de la paroi glacée, sur deux mètres, bien aidée en cela par les coups de butoir de Raphaël, juste derrière elle.

Comme si elle avait demandé des explications, Raphaël lui raconte alors que lorsqu'ils ont creusé la Grotte de Glace vingt ans plus tôt, plusieurs trajectoires avaient été esquissées. Celle qu'ils viennent de prendre avait été abandonnée. Presque oubliée par tout le monde. Mais pas par lui. Zian la connaissait également. Un antre de sérénité à deux pas du parcours des badauds qui venaient visiter les sculptures avant que la grotte ne ferme, il y a deux ans. « Tu vas voir comme c'est beau », rajoute-t-il. Comme s'ils faisaient une petite balade romantique et que sa femme allait s'extasier devant une grotte au cœur d'un glacier mourant.

Le sol est constitué de glace et de cailloux mélangés et le bruit de chacun de leurs pas résonne ici comme dans une chapelle. Sophie a l'impression d'avoir désormais un peu moins froid, sans doute parce qu'il n'y a plus de vent ni de courant d'air comme à l'entrée de la grotte. Le boyau s'élargit de plus en plus, et les parois tout autour s'éclairent au gré des mouvements de leurs lumières. La jeune femme ne peut contenir un début d'émerveillement devant ce jeu de couleurs qui conjuguent les bleus les plus purs qu'elle ait jamais vus. Elle relève qu'il n'y a ici aucune odeur. Comme si le froid avait congelé tout effluve possible, à moins que son nez ne soit transi. C'est peut-être pour cela après tout qu'elle a moins froid, parce que son corps commence à se figer. Nouvelle bourrade de Raphaël. Sophie accélère le pas. Elle se dit qu'après tout, plus vite ils avanceront, plus vite ils sortiront. Parce qu'elle va bien ressortir ? N'est-ce pas ? Elle n'ose pas demander. Elle n'ose rien dire. Elle revoit le coup de bâton dans la figure de Zian, ce même bâton que Raphaël tient toujours à bout de bras et avec lequel il continue de la pousser régulièrement. Elle obtempère, ne résiste pas, que pourrait-elle faire de toute façon, seule ici avec lui ?

Cela fait cinq minutes maintenant qu'ils progressent. Un temps ridicule à l'extérieur, mais inquiétant à l'intérieur, quand on s'enfonce dans les entrailles d'un glacier. Aucun des deux ne parle plus. La montagne, par contre, commence à se faire entendre à coups de

claquements secs, de borborygmes de glace. Les parois sont instables à cause du réchauffement. Le permafrost se barre et fragilise tout. Comme en écho aux réflexions de Sophie, un léger éboulement se produit à quelques pas, devant eux, un amas de petites roches dévalant d'on ne sait où, sur leur côté droit. En même temps qu'elle les enjambe, elle se retourne vers Raphaël, le regard inquiet.

— C'est dangereux. La montagne bouge. Souviens-toi de ce gros éboulement à l'automne dernier. Juste au-dessus d'ici, sur l'ancien glacier de Bellecôte. T'as été un des premiers à alerter tout le monde sur l'instabilité du site avec la glace qui fond. Faut pas qu'on reste là-dedans, Raphaël…

— Ce sont trois cailloux qui ont glissé devant tes chaussures Sophie. Pas dix mille tonnes de roche comme sur la piste de la Combe. Tu connais quoi de la montagne, toi ? Alors ferme-la, et avance !

Mais elle ne bouge pas. Elle hésite à objecter qu'elle vient précisément d'y passer les dix dernières années de sa vie dans la montagne. Son instinct de préservation gomme cependant toute velléité de répartie. Un flot de phrases et de questions nerveuses s'imposent à la place.

— Raphaël, on fait quoi là ? J'ai besoin que tu me parles. J'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé avec Zian. Il faut qu'on retourne l'aider, pour le sortir de l'eau. Qu'il nous en dise plus aussi. Qu'est-ce qu'il racontait tout à l'heure ? Il débloquait ? Tu débloquais ? Il s'est passé quoi il y a dix ans ? Tu sais où est Joseph ?

— Ferme-la, je t'ai dit. Je veux aller au bout. Dans deux cents mètres, on s'expliquera si t'en as toujours les tripes.

Il lève le bâton. Le geste suffit à convaincre la jeune femme de reprendre sa marche. Inexplicablement et sans attendre qu'ils arrivent, Raphaël commence alors à lui répondre :

— Tu n'aurais jamais dû te foutre de moi, Sophie. Me faire passer pour un con.

Elle hésite à objecter, à se défendre, à demander quoi, à demander quand. Mais comprenant que cela pourrait stopper le grand déballage, elle ralentit juste le pas pour mieux écouter. Derrière eux, des morceaux de stalactites et quelques bouts de roche s'écrasent et s'empilent une nouvelle fois sur le chemin.

— Je savais que tu n'étais qu'une petite traînée quand on a commencé à sortir ensemble. Que pour te consoler du fait que tes

parents ne s'intéressaient pas à toi, tu t'intéressais beaucoup aux mecs. Tu cherchais de l'attention. Et t'étais pas farouche. On le savait tous. Mais moi, bon gars, j'ai eu de la peine pour toi. Je me suis attaché à toi. Vraiment. Je voulais t'aider, te protéger. Et j'ai cru que tu comprenais ça. Que tu étais reconnaissante. Les autres, ils voulaient juste te passer dessus. Moi, je te respectais. Moi, je suis tombé amoureux. Et j'ai été tellement heureux quand t'es tombée enceinte, bon sang. Tellement heureux ! Et toi… Toi, tu étais juste abattue. Comme si je t'avais trahie. C'est ce que j'ai cru. Du coup, pour te rassurer, te montrer que j'assumais, que tu n'étais pas qu'une fille parmi d'autres, je t'ai épousée. J'ai donné des murs, une fondation à notre famille. Et toi ? Toi, tu as continué à te fermer. Comme si t'étais en prison soudain, putain ! Y a que l'arrivée de Camille qui t'a débridée un peu. À moi aussi, Camille, elle m'a fait du bien. Et elle m'a surtout ouvert les yeux.

Sophie a l'impression d'avoir changé de dimension. D'être Alice, tombée au fond d'un terrier, avec autour d'elle une nouvelle réalité où plus rien n'a de sens. Elle se retient de répondre, de s'indigner, de se révolter à voix haute. Elle redoute qu'il ne vrille plus, qu'il ne l'insulte davantage (est-ce seulement possible ?) et qu'il ne la frappe encore. Autant qu'il finisse de cracher son venin, essayer de l'apaiser ensuite, pour espérer sortir d'ici vivante. Les sons de petits éboulements et de ruissellements lui parviennent maintenant plus amplifiés, grâce à une caisse de résonance, droit devant, à quelques pas. Raphaël la bouscule pour lui faire accomplir les derniers mètres.

Ils sont arrivés. Si tant est qu'on puisse qualifier ainsi le fait d'être en bout de parcours. Au sol, de petites roches plus que des cailloux. Tout est plus brut, plus sauvage encore. Et c'est trempé. Ça ruisselle sous leurs pieds. La glace fond le long des parois de cette grotte en cul-de-sac. Elle est assez grande, quelque chose comme soixante mètres carrés peut-être ? Et Sophie a beau essayer d'éclairer tout autour d'elle, bougeant la tête pour projeter la lumière de sa frontale, elle ne trouve aucun autre passage, aucune faille dans ces murs de glace. Le chemin s'arrête là.

De ne plus être en mouvement fait monter encore de plusieurs crans son stress. Elle comprend qu'un nouveau drame est en train de se jouer et que cette fois, c'est elle qui pourrait disparaître. Raphaël s'adosse à la paroi, près de l'entrée. Une façon sans doute de dissuader

sa femme d'essayer de fuir. Elle le regarde impuissante et gelée, et observe que son visage à lui est rouge feu. Comme s'il était possible d'avoir chaud en ce lieu. Comme si la colère embrasait Raphaël. Il reprend, avec dans la voix le même mépris, la même défiance que quelques secondes plus tôt :

— Je me demande comment Camille va réagir. De ne pas te revoir. Tu crois que tu vas lui manquer ?

Sophie sent ses dernières forces l'abandonner et ses jambes comme rater une marche quand elle esquisse un pas de côté. Elle se rattrape *in extremis* en même temps qu'elle pense, horrifiée : *Il va me tuer.*

— Ce que j'ai compris à la naissance de Camille, ce que j'ai vu croître avec elle au fur et à mesure qu'elle grandissait, c'est à quel point elle me ressemblait. Tout le monde le disait, tu te souviens ? Tout le monde. Même toi. Et pour cause. Toi, tu savais. Et les autres aussi, qui sait ? Ça se voyait tellement. C'était tellement évident. Quel con j'ai été de ne pas m'en rendre compte avant. Joseph, lui, il n'avait rien de moi. Rien du tout. C'était un bâtard, le gosse d'un autre, d'un pauvre ado dont t'avais assouvi les fantasmes juste parce qu'il t'avait regardée. C'est bien ça ?

— Mais qu'est-ce que tu…

— Ferme-la ! Je ne veux même pas savoir qui, ni quand. On n'était pas encore mariés, tu vas me dire. Tu ne me devais rien encore, c'est ça ? Et la vérité, Sophie ? Et le respect ? Tu crois que je t'aurais épousée si j'avais su ? Bien sûr que non, et t'en étais bien consciente ! L'autre morveux, il ne devait pas être tenté. Ou pas être tentant. Tu t'es dit qu'il valait mieux miser sur le mec qui terminait ses études plutôt que sur un boutonneux qui n'avait pas encore son bac ? Ou bien c'était le facteur, peut-être, tu aimes bien les facteurs, toi… Ou un gars marié qui a fait du tourisme juvénile. Juste le temps de se soulager. Pas plus. Parce que qui aurait voulu faire de toi sa femme ? Qui, à part moi ?

Sophie cherche des sons dans sa gorge, des mots dans sa tête, mais rien ne vient. Comment répondre à la folie d'un homme ? Elle est condamnée d'avance. Acculée, elle fait par réflexe quelques pas en arrière. Elle recule pour s'éloigner de lui, de ce dégoût qui la saisit, même si c'est s'enfoncer plus encore dans le gouffre.

— Je voyais bien comment tu te comportais avec le gosse. Comme s'il t'embarrassait. Comme un rappel perpétuel de ta faute. Peut-être

que tu as une conscience après tout, embrouillée par ce tas de merde que t'as à la place du cœur. Mais malgré tout, ce gamin, c'était ton sang à toi au moins. Ta chair. Et celle d'un autre. Alors, tu comprends bien qu'il fallait que tu paies pour ta trahison… Et puis, je ne supportais plus d'en avoir constamment le rappel sous les yeux. En prime, il me collait sans cesse aux basques. C'était insupportable. À chaque fois, croiser son regard, c'était croiser l'affront et la défiance. J'étais la risée de ma famille, de notre vallée. Le dindon ancestral du monde entier et son plus vieux fléau, le mari humilié, le cocu.

Il n'y a aucune issue. À part celle que Raphaël bloque. Sophie évite de croiser son regard pendant qu'il part en vrille, redoutant d'alimenter son délire. Un lourd pan de glace s'effondre à quelque deux ou trois mètres d'elle et la fait sursauter. Lui, ne réagit même pas, il poursuit son monologue, comme s'il était en transe :

— Alors, j'ai fait d'une pierre deux coups ! Plus de bâtard et une mère coupable ! Je dois même dire que dans ce domaine, tu as dépassé mes espérances. Plus les gens te condamnaient, t'accablaient, plus tu entrais dans le moule, mieux tu incarnais le rôle. J'ai presque failli croire que c'était toi qui avais fait enlever le gosse, dis donc ! Quelle tragédienne ! Mais après tout, au fond, la seule responsable, c'était quand même toi. La faute originelle, elle vient de toi. De toi et de toi seule. Moi, j'ai juste essayé de réparer…

Sophie recule encore. Au point que ses mains sont désormais plaquées contre la paroi de glace derrière elle. Raphaël, lui, s'est rapproché. Comme s'il refusait de laisser augmenter la distance entre eux.

— Et ce connard de Zian a bien failli tout faire foirer ce jour-là. C'était pas du tout prévu qu'il revienne vers nous avec le gosse dans le sac. Il a voulu me le mettre sous les yeux cet enfoiré. Il a « eu des scrupules », qu'il m'a dit. Il voulait me le poser là pour me donner une chance de changer d'avis… Joseph était vivant dans le sac, assommé par une dose de cheval de leur anesthésiant à bête. Tout ce temps, il était là, à côté de nous, pendant qu'on gueulait son nom sur tous les versants. C'est drôle, non ? Moi, j'avais qu'une trouille, c'est que ce putain de sac ne se mette à bouger. Mais tout s'est bien passé. Et plus rien, jamais, n'a bougé. À part toi, je veux dire. Qu'est-ce que t'as pu en faire des kilomètres ! Qui aurait pu prédire un truc pareil, hein ? Sophie, la dévoreuse de sentiers ! Ça te laissait moins de temps pour

aller t'exhiber devant les saisonniers et parler schleu avec les touristes. Moins d'énergie aussi. Et puis, t'étais tellement suspecte que tout le monde te surveillait, je savais toujours où tu étais et avec qui.

Inexplicablement, Raphaël se met alors à rayonner. Les traits détendus, il paraît soudain radieux et inoffensif. Sophie sent son cœur hésiter en même temps que renaît le souvenir de tous ces sourires gentils, affectueux, tendres, amoureux, de tous ces moments où il savait se montrer doux. Puis son sourire redevient un rictus de haine. Peut-être même avec un supplément de satisfaction. À ses traits, Sophie devine qu'un sarcasme est en préparation. Puis, il le lui jette à la figure.

— Tu es peut-être bien une vraie mère, après tout ! Avec le sixième sens, le radar, et toute la panoplie de l'instinct.

Parce qu'il n'y a plus rien à comprendre, elle hausse les épaules. C'est tout ce que sa colère impuissante, sa conscience décillée peuvent concéder. Qu'on en finisse. Qu'il crache toute sa haine.

— Retourne-toi, Sophie.

Elle ne bouge pas. S'étonne presque de cette ultime petite lâcheté.

— Tu ne peux même pas me tuer en me regardant dans les yeux ? Même pour t'en prendre à un gosse, tu fais appel à quelqu'un d'autre pour t'aider. Alors quelqu'un d'adulte et de conscient, c'est au-dessus de tes forces ? Zian, tu ne l'as eu qu'en le prenant par surprise, tu sais ça ? Tu n'es qu'un lâche, Raph…

— Ferme-la ! Ferme-la, putain. Je ne vais pas te tuer. Pas tout de suite. Retourne-toi, qu'on rigole.

Raphaël avance et la saisit fermement par l'épaule. De douleur et à court de forces, elle se tourne. Raphaël fait alors trois pas en arrière et braque le faisceau de sa torche sur la paroi glacée, face à Sophie.

Et c'est la chute. L'abîme qui s'ouvre sous ses pieds. Comme dans son cauchemar, se sentir aspirée, engloutie par l'horreur, à hurler de stupeur, de chagrin et d'effroi. Et mourir un peu.

Joseph est là. Figé, pétrifié, identique et immortel dans un sarcophage de glace. La transparence et les reflets se jouent des couleurs, des reliefs.

— On croirait presque qu'il va bouger, non ?

Mais Sophie ne l'entend pas. Elle hurle, s'écroule à genoux devant Joseph, gratte la glace avec ses mains, gémit, sanglote, pleure comme on s'abandonne à la mort.

— C'est Zian qui a creusé la glace. Il y tenait. Il fallait que le gamin ait une sépulture pas ordinaire, qu'il disait. Ça l'a aidé à se racheter une conscience, j'imagine… Il ne t'a pas menti tout à l'heure. Il ne savait pas ce que j'avais en tête pour Joseph. Ça s'est passé ici. Tu te rappelles quand je suis parti plusieurs heures le lendemain après-midi ? Je t'avais dit que j'allais chercher le gosse de mon côté, que j'avais besoin d'être seul. Eh bien, tu vois, j'étais vraiment parti le récupérer ! Et c'est vrai qu'il a été soulagé de me voir, il s'est même jeté dans mes bras. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est de les ouvrir grand pour l'accueillir. Puis je l'ai retourné, le dos contre moi, pour l'apaiser. Tu aurais vu le masque d'horreur sur le visage de Zian quand j'ai saisi Joseph pour lui briser la nuque d'un mouvement sec. C'est incroyablement petit et souple, une tête d'enfant, tu sais ? Non. Tu ne peux pas savoir. T'as jamais été du genre à les prendre trop dans tes bras, toi…

Sophie ne hurle plus. Elle fixe Raphaël, d'un air hagard et désincarné. Les larmes semblent se tarir, comme si peu à peu tout en elle s'asséchait, cessait d'exister. Sans s'en rendre compte, elle a posé une main devant sa bouche, redoutant sans doute de vomir l'horreur des derniers instants de son fils.

— Quand le gosse est tombé au sol comme une poupée de chiffon, Zian s'est mis à gueuler comme toi. Il n'aurait jamais eu le cran de tuer quelqu'un. On s'est même battus. Mais pas longtemps. Il n'était pas de taille. Quoi qu'il en pense, il avait enlevé le gosse. Il était mon complice pour la vie. Du coup, quand il s'est calmé, il a eu cette idée de sarcophage de glace. Comme pour expier, il a taillé le glacier, dans la paroi, et on y a déposé le corps de ton fils. Le froid l'a conservé. En progressant la glace l'a recouvert et figé dans son éternité. Certaines années, je ne le voyais carrément plus du tout. Puis, le réchauffement climatique… Et voilà Joseph qui revient d'outre-tombe pour saluer sa mère ! Sacrée réunion de famille. Tu ne trouves pas ? Et pile pour le jour des dix ans de sa disparition. Comme ça, on peut fêter cet anniversaire tous ensemble !

Sophie ne répond rien mais est saisie de soubresauts. Elle se tord, résiste quelques secondes, puis de nouveau les larmes jaillissent. Plus fort. Comme si dix ans de pleurs retenus sortaient en flots, et symboliquement, perdre une nouvelle fois les eaux. Comme si elle accouchait de son fils à nouveau, avec de l'amour en plus cette fois. Ce

fils qu'elle n'avait pas su, pas pu aimer parce que cette grossesse l'avait liée à vie à ce jeune homme dont l'emprise sur elle commençait à la dépasser, à l'éteindre, peut-être même à la terrifier. Elle comprend seulement à cet instant à quel point elle avait mis sur le dos de son enfant la responsabilité du lien indéfectible que sa naissance avait créé. Alors, elle se relève et explose, la fureur stoppant les larmes.

— Tu n'as vraiment rien compris ! Rien compris du tout. Tu veux savoir pourquoi je n'ai jamais réussi à aimer correctement Joseph ? Pourquoi je souffrais de le voir, de l'entendre, du spectacle permanent de sa vie ? Parce qu'il était de toi justement, Raphaël ! Tellement et totalement, parce qu'il était de toi ! C'eût été une bénédiction qu'il soit d'un autre. Je te l'aurais jeté à la figure que ce n'était pas le tien, vous auriez cessé, ta mère et toi, de vouloir m'empêcher d'être libre. Vous m'auriez laissée tranquille, laissée vivre ! J'aurais pu avorter… Peut-être même que j'aurais décidé de le garder, mais ça aurait été mon choix, mon choix Raphaël ! Ce fils que tu as toujours rêvé d'avoir, Raphaël, tu l'as tué de tes propres mains !

Plus aucun son dans la grotte. La vie, la nature tout entière se sont effacées devant leur drame. Raphaël non plus ne dit plus rien. Il regarde sa femme comme le ferait un animal féroce pris d'un doute avant de donner l'assaut final. Est-ce que la proie n'est pas plus résistante que prévu ? Il ne sait visiblement pas comment réagir. Sophie voit qu'elle a ouvert une faille dans ce cerveau débile, qu'il comprend, sonné, qu'elle dit vrai, que la rage qu'elle met à expulser son dégoût de lui, de leur mariage, est trop sincère, vient de trop loin.

C'est alors qu'à son tour Raphaël prend une expression d'horreur. Son souffle résonne de plus en plus fort dans la grotte. Il respire comme un fauve, prêt à fondre sur sa proie. Elle décide alors d'enfoncer le clou, espérant achever le monstre.

— C'est ironique finalement. Je comprends soudain pourquoi, les premières années après la disparition de Joseph, tu voulais tant qu'on refasse un enfant. Tu voulais un fils. « Un autre fils », disais-tu. Et moi, comme toujours, je cédais à tous tes assauts. Enfin, pas tout à fait. Moi, je n'en voulais pas de ce nouvel enfant. Je voulais retrouver l'autre. Ne pas prendre le risque d'en égarer un nouveau. Je ne voulais plus d'une telle responsabilité, Raphaël. Je ne voulais surtout pas d'un autre enfant de toi. Je commençais à me donner du courage en imaginant que peut-être, une fois Camille adulte, je te quitterais.

Honnêtement, je ne sais pas si j'en aurais eu le cran mais au moins, je ne suis jamais retombée enceinte. « Sans doute le traumatisme de la perte de Joseph, le corps de Sophie porte encore la culpabilité et le deuil », répétait ta très chère mère. Je l'ai même entendue te dire que je n'étais « plus qu'une coquille vide ». Pas si vide la coquille, et pas si stupide surtout. Parce que moi, dès que tu as parlé de refaire un gosse, je me suis fait poser un stérilet.

Impossible d'articuler un mot de plus et vraiment plus rien à lui dire. Alors qu'elle se rend compte qu'elle pleure à nouveau, elle se retourne vers son fils.

— Tout ce temps, tu étais là… J'ai fait fausse route Joseph, pardon… Je te cherchais là-bas…

Un petit rire cruel résonne alors derrière elle. En se retournant, Sophie croise à nouveau le regard plein d'aplomb de Raphaël. Son visage est vrillé par la haine, par l'irrépressible envie de la faire souffrir.

— Pauvre folle. Tu crois vraiment qu'il va te pardonner ?

Il triomphe, déborde de sa toute-puissance et de la certitude méprisante de pouvoir terrasser sa proie.

Secouée par un hoquet de répulsion, Sophie est alors débordée par cette rancœur qu'elle contient depuis trop d'années, elle laisse se recroqueviller la soumission, oublie les techniques d'évitement au fur et à mesure qu'elle comprend les manipulations, repense aux humiliations subies au fil de ces dix-huit dernières années. Elle hurle à nouveau, mais comme on aboie sa colère. Ses cris semblent rebondir en écho comme autant de coups donnés aux parois. Et c'est le coup d'envoi. Simultanément, ils se jettent l'un sur l'autre. L'affrontement est brutal. Les murs de glace s'effritent sous le choc de leurs assauts. Peu à peu, des pans de plus en plus gros se détachent, comme si la montagne aussi lâchait prise. Un bloc manque d'assommer Sophie qui esquive juste à temps, le souffle à demi coupé, autant par la peur que par les coups de poing que Raphaël lui assène, tous dans le ventre. Jusqu'à ce que la grotte ne choisisse son camp. Un énorme pan, de glace mais aussi de roche cette fois, s'effondre sur Raphaël, immobilisant ses jambes. Par réflexe, elle se penche pour l'aider à se dégager. La grotte tout autour continue de s'effondrer. Alors qu'elle essaie de l'extraire de ce piège, Raphaël lui emprisonne le bras, pour la bloquer dans ce tombeau avec lui, avec leur fils, Joseph. Comme

une trinité infernale.

Et Sophie semble renoncer, cesse de se débattre, un temps. Puis, rageusement, elle lui crache dessus. De stupeur, il la lâche. La montagne, quant à elle, recommence à bouger. Raphaël hurle. Sophie n'hésite plus, orpheline de sa frontale brisée dans la bagarre, elle s'empare de la torche au sol et prend la fuite.

Maintenant qu'elle est seule, le chemin du retour lui paraît tellement plus court qu'à l'aller. Même si elle la montagne gronde, même si tout s'effondre de tous côtés, Sophie se sent plus légère, libérée d'un tyran et riche d'un enfant malgré tout retrouvé. Elle a tout juste le temps de sortir. Sans doute parce qu'elle ne s'est pas retournée une seule fois. Dans son dos, elle entend alors l'entrée de la grotte se combler dans un énorme fracas. La lumière lui cille les yeux même si le jour a encore baissé. Peu à peu derrière elle, le bruit cesse pour laisser place à un autre raffut, droit devant. Celui d'un hélicoptère de la gendarmerie qui arrive et survole Bellecôte.

Sur le bord du lac turquoise, les marques creusées tout à l'heure dans la glace par leur lutte. Nulle autre trace de vie ou de Zian. Dans sa poche, son téléphone vibre plusieurs fois en retrouvant du réseau. Sophie découvre alors les notifications de multiples appels manqués du capitaine Rossi, de ses messages aussi. Les survolant, elle lit qu'il a retrouvé une photo mal archivée dans le dossier et que cherchant à la joindre, il a appris où elle se trouvait et avec qui. Ils ont suivi les évènements en se branchant sur la webcam de la station posée sur le toit de la gare de la télécabine, sur le glacier. Ils ont tout vu. Le dernier message dit qu'ils arrivent. Comme pour illustrer ce qu'elle vient de lire, la jeune femme suit des yeux l'hélico qui se pose, soulevant un voile furieux et blanc, poussiéreux et gris, mélangeant l'hiver et le printemps, la montagne et le glacier. Puis tout ralentit, même les pales, et Sophie voit la porte de l'hélicoptère s'ouvrir sur Rossi qui s'extirpe et court vers elle. Il est à une centaine de mètres. Pendant ces secondes suspendues qui la séparent encore d'une sécurité retrouvée, elle ouvre la pièce jointe au dernier message. Il s'agit d'une photo polaroïd prise ce matin-là par Mathilde, sur le parking du plan de Tueda, juste avant que les deux familles ne débutent leur promenade. On y voit tous les enfants réunis sous le porche d'entrée de la réserve naturelle. Les Solignac posent droits comme des scouts. Les Neuville font les pitres. Camille est floue, elle a dû bouger au

moment du déclenchement de la photo. Joseph, lui, est tout à fait net. Volant la vedette à tout le monde, il regarde l'objectif, hilare. Sophie lui rend son sourire, les yeux pleins de larmes.

Sur cet instantané volé au temps, Joseph vit encore. Il est joyeux, heureux et fier. Il a la voiture de Flash McQueen dans la main droite et sur le dos, sa petite veste bleue.

FIN

Remerciements

À Nathalie, ma carte maîtresse, l'inestimable atout. Si précieuse pour son soutien et si juste dans ses conseils. À l'armée de l'ombre, mes plus fidèles lectrices : Mireille, Nanou et Céline. À Victor et Denis, mes forces tranquilles. À mes nièces et à mon neveu, pour leurs encouragements et leur foi dans mes crimes. À Martine, pour son affection sans faille. Aux amies, les meilleures, lointaines et si proches à la fois, Mady, Sophie, Didine, Alice, Lauriane et Christine. À Rachel, lectrice insatiable. À Dorothée, Merci d'avoir accepté ma demande d'interview ! Aux chargées d'accueil de l'office du tourisme de Plagne Centre et du bureau d'information de Belle Plagne pour avoir répondu à mes questions. À Bénédicte Barbier, complice des premières heures en lumière et pourvoyeuse de rêves depuis : merci d'avoir fait couler l'encre de ce texte ! À Emeline Lacombe pour ses corrections et pour nos échanges productifs. À Kobo Originals qui m'accompagne depuis *L'Homme qui pleure*.

Et à vous, merci de me lire.

© Kobo Originals, 2024

Couverture par Augustin Manaranche

EAN : 9781774538883

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.